N° 991 50e Année T. CCXCV 1er Novembre 1939

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er de chaque mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 10 fr. — Étranger :** 1/2 tarif postal, **11 fr.**; plein tarif, **12 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME

1er Novembre — 1er Décembre 1939

1er Novembre — 1er Décembre 1939 Tome CCXCV

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIX

LA MORALE SCIENTIFIQUE

BRUNETIÈRE AURAIT-IL RAISON?

—

C'est au début de 1895, sous le titre *Après une visite au Vatican,* que Ferdinand Brunetière publia, dans *La Revue des Deux-Mondes* (1), l'article, devenu célèbre, où il accusait la science d'avoir déçu les espoirs que l'on avait fondés sur elle, et qui provoqua dans les rangs des croyants au progrès indéfini, à la perfectibilité humaine, une levée furieuse de boucliers.

Voici, en bref, les circonstances qui présidèrent à l'éclosion de cet article.

Dans les derniers mois de 1894, à la fin de l'année qui avait entendu ses conférences sur Bossuet, le critique évolutionniste était parti pour l'Italie. A Rome, il termina son voyage par une visite à Sa Sainteté Léon XIII. « L'impression produite par la vue et la parole de ce grand vieillard fut profonde », a écrit M. Victor Giraud (2). « Ce fut la chiquenaude initiale qui détermina l'ébranlement moral décisif. »

Brunetière avait cru, d'abord, à la science, il est vrai. Il lui avait attribué une influence déterminante sur la marche en avant de la bête verticale, et s'était même avisé, chemin faisant, en admirateur de Leconte de Lisle, du pouvoir de renouvellement que la poésie avait

(1) Tome CXXVII. L'article parut, ensuite, sous un titre nouveau : *Science et religion*, et fut incorporé, enfin, par Brunetière dans son volume *Questions actuelles* (Perrin).

(2) *Notes et souvenirs*, p. 17 (Bloud et Cie).

tiré de son inspiration... Or, il se déclarait, soudain, convaincu que la divinité de sa jeunesse et de son âge mûr n'avait pas tenu les promesses formulées un siècle et demi plus tôt, avec un enthousiasme naïf, par les Encyclopédistes, et il dénonçait — sinon comme on le lui a fait dire sa « banqueroute totale » — du moins ses « faillites partielles » en des domaines où elle n'aurait jamais dû s'aventurer.

Mon propos n'est pas de reprendre, point par point, l'argumentation de Brunetière. Il me suffira de rappeler qu'elle tend, tout entière, à montrer l'échec de la science dans sa double prétention de s'emparer de la morale et de la philosophie pour en chasser, d'une part, la religion, de l'autre, la métaphysique.

En dépit des objections que l'on a élevées contre lui, il ne prêtait pas plus de présomption aux esprits positifs qu'ils n'en témoignent réellement, quand il leur reprochait d'avoir affirmé que la science, en renouvelant l'humanité, lui assurerait le bonheur. Il lui suffisait de citer, après l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, de Condorcet, le *Calendrier* d'Auguste Comte, *L'Avenir de la Science* de Renan, pour convaincre les gens de bonne foi que la volonté des « scientistes » de *laïciser* le monde était demeurée aussi ferme à la fin du XIXe siècle qu'au début du dix-huitième.

Reconnaissons-le : aujourd'hui encore, cette volonté n'a pas fléchi. Exaltée par ses étonnantes réalisations pratiques, la science a repris, plutôt, de l'assurance, au cours de ces quarante dernières années. Toutes les découvertes dont elle peut, à juste titre, se glorifier, depuis 1895, ne sont pas de nature à rabaisser sa superbe.

Albert Bayet, professeur à la Sorbonne, écrit, notamment, M. Marcel Boll (3), a insisté à diverses reprises sur la morale qui découle naturellement de la recherche scientifique, *la morale de la science*, et dont les caractères sont les suivants : la dignité de l'intelligence, l'effort pour découvrir la vérité

(3) *La Science et la Foi*, Mercure de France, 15 novembre 1934.

et la joie de connaître; l'union que la science crée entre les hommes; le respect de la liberté individuelle; l'habitude de voir les choses comme elles sont et non comme on voudrait qu'elles fussent...

La science a prouvé que le champ qui s'ouvre à ses investigations est infini, et qu'elle n'est pas près d'avoir épuisé ses possibilités expérimentales. Mais a-t-elle profité du long crédit qu'on lui a accordé encore, après l'article de Brunetière, pour se laver de la condamnation prononcée contre elle?

Tandis qu'elle avançait, sans arrêt, sur le ferme terrain de la physique, de l'industrie, a-t-elle le moindrement progressé dans le domaine spirituel où son ambition la guidait, où son ambition la dirige toujours? Car elle prétend, plus que jamais, ce semble, à la conduite de la civilisation. Ce que l'on est convenu, du moins, d'appeler d'un tel nom, elle s'élève contre l'idée que son développement soit réalisable sous l'égide des vieux principes « sentimentaux ». C'est dans l'indifférence, le dédain total même, de tout traditionalisme — par le moyen de la seule technique — qu'elle entend organiser ou réorganiser le monde, de façon rationnelle. Selon le vœu d'Auguste Comte, et pour atteindre cet objet, elle ne recule même pas devant l'obligation de forcer l'intimité de la famille, de réduire sinon de supprimer l'indépendance de l'individu (examen pré-nuptial, vaccination, stérilisation obligatoires, etc...).

Dire de la science qu'elle a la prétention d'étendre son pouvoir non seulement sur la vie publique tout entière, mais sur la vie privée, d'assumer le gouvernement de l'existence sociale jusque dans ses moindres détails, est-ce la diffamer? Je ne le crois pas. Non contente de dominer le présent, elle entend prendre possession de l'avenir, en effet. Je hasarderai même que c'est par les assurances qu'elle donne d'instaurer le règne du bonheur qu'elle préserve son prestige. Nombre de ses représentants éminents se trouvent à la tête des organisations politiques les plus avancées. Tel physicien, par

exemple, proclame devant les masses, béantes d'espoir, que dans vingt ans, deux lustres, peut-être, les ouvriers des usines n'auront plus qu'une couple d'heures de travail à fournir par jour... A aucune époque, d'ailleurs, on n'a aussi effrontément abusé qu'en la nôtre — qui se pique de réalisme — de la formule : « Demain, on rasera gratis. » La plus matérialiste des républiques, c'est l'U. R. S. S. que je veux dire, ne cesse d'annoncer des plans quinquennaux ou décennaux aux réalisations mirifiques. Les canons que l'on a fabriqués, d'autre part, en se privant de beurre, vomiront des obus chargés de « délicatesses » quand « l'espace vital » nécessaire au développement de leur trajectoire — sans cesse allongée — aura été conquis; mais on sait les dégâts meurtriers qu'ils font, en attendant cette fin lointaine.

Singulier renversement des choses! Subjugués par la science, c'est la science qu'à leur tour les primaires réduisent à l'obéissance. Mais on aurait tort de se montrer surpris qu'il en aille ainsi. Il était fatal que, libérés par elle des contraintes relevant d'une autorité supérieure aux hommes, les ignorants et les présomptueux (ceux-ci se confondant à ceux-là) se crussent autorisés à en exiger la collaboration la plus humiliante. Elle met ses ondes sonores à leur disposition; ils truquent ses chiffres; sollicitent ses textes; faussent ses lois, et, utilisant son vocabulaire, la contraignent d'exposer des théories (4) qui servent leurs desseins — le racisme, la géo-politique, que professe le général Karl Haushofer, ne sont pas les pires — justifient leurs convoitises ou

(4) Je songe à celle, notamment, qui institue une « hiérarchie des peuples ». En effet, dans le système de « l'Axe », les grandes nations disposant de plus de forces et de moyens ont, de ce fait, plus de responsabilités, d'où la nécessité, « dictée par la nature des choses » (!), d'une hiérarchie. Si les états moyens et les petits Etats participent à « l'Axe », ils seront protégés, avantagés. Dans le cas contraire, ils seront écrasés...

On ne saurait concevoir rien de plus monstrueux qu'un tel raisonnement dans sa brutalité. Sur quoi d'autre se baser, il est vrai, pour établir pareille hiérarchie que sur l'apparence extérieure de la puissance? La force des armées, l'étendue du territoire, le nombre des habitants? La supériorité réelle se reconnaît-elle à ces signes? Athènes n'était qu'un point sur la carte du monde. Elle en demeure éternellement la gloire.

flattent leurs illusions. Comme de vieilles dames lui demandent de réparer sur leurs seins, leurs joues, leurs paupières « l'irréparable outrage » des ans, le plus tardigrade des peuples l'invoque afin de passer pour jeune, et de revendiquer, à ce titre, le fruit du labeur des autres... La science cesse d'être objective pour devenir tendancieuse et se voit contrainte de patauger dans des idéologies bourbeuses, alors qu'elle avait mis son honneur à s'interdire de s'aventurer sur le terrain des spéculations abstraites, à son gré trop mouvant.

Elle se déclarait dévouée à la vérité; elle ne sert plus que d'enseigne au mensonge; et où voit-on la probité dont elle se réclame plus bafouée, *caporalisée,* que dans le pays même qui, il y a vingt-cinq ans, prônait sa *Kultur* avec un si insolent orgueil?

Se récriera-t-on qu'elle n'est pas responsable de ce qu'on lui fait dire ou faire? Je répondrai qu'il ne fallait pas qu'elle favorisât le glissement du scepticisme au cynisme, et laissât se créer une foi à rebours, susceptible d'engendrer les crimes qui se commettent en son nom. Les sciences deviennent conjecturales, au surplus, dès que, cessant d'énoncer les lois qu'elles peuvent déduire du contrôle des faits, elles se livrent à des spéculations ou s'élèvent, d'observations particulières, à des considérations générales. Que reste-t-il de l'évolutionnisme dont on avait fait un dogme? La critique historique est convaincue d'erreurs monumentales aujourd'hui; et le matérialisme historique a perdu toute autorité.

Nous sommes à peine sortis, a pu écrire M. Charles Maurras (5) d'un siècle où le nom de la Science a été pratiquement réservé à la biologie et à ses contrefaçons variées; où le champ entier des connaissances lui a été subordonné; où il n'était permis à aucun langage que le sien, à aucun principe que les siens d'intervenir pour interpréter le passé ou l'avenir (...) Une histoire néo-romantique comportait l'application de mainte rêverie bio-sociologique.

(5) Préface aux *Lectures* de Jacques Bainville (Grasset).

C'est en se réclamant de la science que Karl Marx a inventé le communisme, cette machine à fabriquer le bonheur pour tous dont le moindre économiste décèle, aujourd'hui, les grincements. Aussitôt que commence le règne de la science, on voit poindre chez le politicien la prétention de devenir un réformateur social. Le premier venu se croit appelé, dès lors, à changer le monde, à le rebâtir aussi sûrement que deux et deux font quatre. Les systèmes poussent sous les pieds des sociologues sans expérience, des hommes d'Etat improvisés, des tribuns, comme champignons vénéneux après la pluie.

§

Il serait fastidieux, sans doute, et plus vain encore de reprendre, les unes après les autres, les objections que les savants de la fin du siècle dernier ont faites à Brunetière, les protestations que son article a soulevées. « Où sont donc celles des promesses de la science, disait-on, que la physique, par exemple, ou la chimie n'aient pas tenues, et au delà? »

Mais c'était déplacer la question. Déjà, Nietzsche, bien avant Brunetière, avait parlé, en propres termes, de la « faillite de la science », à propos des idées de David Strauss (auteur d'une *Vie de Jésus*) touchant la religion et la civilisation. Il ne contestait pas ses réussites; c'était assez qu'il s'en prît à son incapacité de nous éclairer sur certains problèmes dont la solution est nécessaire à notre existence, tels que l'origine de la nature et la fin de l'homme...

Or, malgré les assurances que ses représentants les plus autorisés donnaient de sa modestie, de son désintéressement, la science s'était bel et bien targuée de renouveler, non seulement la vie matérielle mais la vie morale en se substituant à la religion qui, seule, jusqu'alors, avait assumé la direction des âmes.

Sans parler d'écrivains, de poètes, d'inspiration scientifique comme Emile Verhaeren, qui déclarait : « Et nous croyons, déjà, ce que d'autres sauront », comme

Jean Richepin, qui s'écriait, dans l'enthousiasme de sa foi positiviste : « C'est nous-mêmes qui nous fîmes — Et nous sommes nos créateurs » (6), Taine, ce grand admirateur de l'Allemagne, soit dit en passant, n'avait-il pas entrepris, après Strauss, Haeckel, Büchner, la tâche de « souder » les sciences morales aux sciences naturelles? N'entendait-on pas, de toutes parts, affirmer que c'est la science, *non la religion,* qui a fait « progresser » l'humanité? Ces résultats pratiques, que Brunetière s'était bien gardé de lui contester l'honneur d'avoir réalisés, on ne se contentait pas de les porter tout simplement à son actif; on certifiait qu'ils avaient influé, de façon décisive, sur l'évolution, l'avancement des hommes... Dans sa réfutation des arguments de Brunetière (7) le professeur Charles Richet ne laissait pas de hasarder, en effet :

Toutes ces conquêtes de la science, dues à plusieurs générations de travailleurs perspicaces et infatigables, font corps avec notre civilisation actuelle, tant et si bien qu'ils constituent *une morale.*

Il ajoutait comme pour renforcer sa pensée en la précisant (et par là témoigner en faveur de la thèse de Brunetière), qu'il existe, aujourd'hui, une *morale,* qui s'impose, issue de la science, celle qui est fondée sur la solidarité humaine... Et il formulait cette définition, *in fine :* « Le mal, c'est la douleur des autres. »

« Voilà ce que nous ont appris la physique et la zoologie, la chimie et l'astronomie, etc... *La recherche du vrai conduit à la connaissance du bien.* »

A l'appui d'une telle déclaration, Berthelot affirmait à son tour (8) :

La jeunesse a refusé de suivre ces guides fallacieux [les mystiques]. Elle sait que la prétendue banqueroute de la science est une illusion de personne étrangère à l'esprit

(6) *La Mer, Les grandes chansons.*
(7) *Revue Scientifique,* 12 janvier 1895.
(8) *Revue de Paris,* 1er février 1895.

scientifique (...); elle sait que la science a tenu les promesses faites en son nom par les philosophes de la nature (...) *C'est la science seule qui a transformé* (...) *les conditions matérielles et morales de la vie des peuples.*

On le voit : « les philosophes de la nature » (faut-il croire que c'est un effet de la doctrine qu'ils professent?) ne s'embarrassent point de contradictions. Leur propos avait été de démentir Brunetière quand celui-ci leur reprochait de s'être institués les prêtres d'une religion nouvelle; mais font-ils rien d'autre que d'apporter de l'eau à son moulin?...

Découverte du bien, par la poursuite du vrai; probité intellectuelle, impartialité, respect humain, sentiment de la solidarité, de l'altruisme, voilà, indéniablement quels étaient et quels sont encore chez nombre de ses dévots (relisons M. Albert Bayet) les éléments sur quoi la science s'estime fondée à dire qu'elle a édifié son éthique.

Qu'on ouvre, cependant, le volume intitulé *Les Maîtres*, de la « Chronique des Pasquier » par M. Georges Duhamel, on sera fixé quant à la valeur qu'attachent aux notions de « probité intellectuelle », d' « impartialité » dont la science fait l'essentiel de son dogme, les plus illustres de ses représentants... La solidité de ces assises de la morale laïque ne résiste pas, plus que celle de l'autre morale, à l'épreuve de la jalousie professionnelle, de l'envie, née de l'orgueil et de l'ambition.

En revanche, les moyens fournis, précisément, par la science aident à la profusion des réclames les plus éhontées, à l'impudent étalage d'affirmations péremptoires, de promesses charlatanesques, au dam de la vérité.

Non content d'enfler en manchettes énormes les caractères d'imprimerie des journaux, le mensonge emprunte la voix de la *téhesseffe* (pour reprendre une amusante expression du même M. Georges Duhamel), afin de se propager aux quatre vents du ciel. L'insulte, la menace, le plus violemment grossies par les haut-parleurs, sont devenues monnaie courante d'échange, et les mots Droit,

Justice, Progrès — quand ils ne sont pas prostitués — prennent tous les sens qu'il plaît de leur donner à ceux qui les emploient, car l'accord est rompu que l'on avait réalisé, jadis, touchant leur interprétation.

Quelle trace de « respect humain » l'observateur le plus attentivement bienveillant trouve-t-il dans le rassemblement de foules immenses, l'organisation de tumultueux cortèges porteurs de pancartes et de calicots agrémentés d'effigies géantes, d'ineptes *slogans?* Les bras se tendent, les coudes se creusent, les poings se ferment avec un ensemble auquel participent « les intellectuels » et dont la régularité reproduit, à s'y méprendre, l'automatisme des machines.

Assimilera-t-on à quoi que ce soit qui ressemble à de la « solidarité », à de « l'altruisme » ces manifestations anonymes du « matériel humain »? Par malheur, elles font moins songer aux moutons bêlants, parqués dans les limites étroites d'une doctrine (les socialistes, raillés par Nietzsche) qu'à des loups acharnés à la poursuite d'une proie. C'est l'esprit de clan qui anime ces masses grégaires, la loi de la jungle qui les gouverne.

« Le bien »? En regard des avantages que peut apporter l'avion, par exemple (la machine volante chantée avec un optimisme si naïvement prophétique par Victor Hugo dans *Plein Ciel*), mettez les ruines qu'il est capable d'accumuler sur une agglomération quelconque, il vous sera loisible de calculer dans quelle mesure nous devons être reconnaissants à la science de cette découverte. Sauve-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en tue? Et les pâtes épilatoires, les remèdes contre la migraine, les sérums même feront-ils oublier les gaz asphyxiants? Trouvera-t-on que le plaisir de prolonger sa virilité par l'adjonction d'un segment de glande de singe, compense l'humiliation de s'ajuster obligatoirement sur la face un masque porcin?

« Sapience n'est point en âme malivole » a dit Rabelais; et *science sans conscience* n'est que ruine de l'âme. »

§

Ce n'est pas la faillite de la Science, dira-t-on, mais bien celle de la morale, dont la constatation s'impose; et, si l'on veut, de la civilisation elle-même; selon les deux aspects sous lesquels il est loisible de l'envisager : le religieux, d'une part, l'humain, de l'autre, l'humanisme étant, pour citer l'excellente définition de M. René Gillouin, « une conception de la vie organisée autour d'une certaine idée de l'homme » (9).

Mais il convient de dissiper une équivoque : si la morale, issue du rationalisme, retrouve ou rejoint la morale née de la révélation, c'est la preuve qu'il n'y a jamais eu, qu'il ne pourra jamais y avoir qu'une éthique, valable pour les hommes; cela n'empêche qu'autant les assises de l'une sont solides, autant celles de l'autre sont fragiles. En voulant *démontrer* ces vérités que la religion a, de tout temps, considérées comme indiscutables, et reconnues vraies une fois pour toutes, la science a mis imprudemment en branle l'esprit critique; elle l'a encouragé, du moins, à s'exercer sur des matières où son activité devait produire des effets pernicieux.

Reportons-nous à l'essai de Brunetière.

Edmond Schérer, y lit-on, voyait plus loin et plus profond, quand il écrivait, en 1884, dans un remarquable article sur la *Crise actuelle de la morale :* « Sachons voir les choses comme elles sont : la morale, la vraie, la bonne, l'ancienne, l'impérative, *a besoin de l'absolu;* elle aspire à la transcendance; elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. »

Certes, on ne saurait se refuser d'admettre qu'une morale, purement laïque, puisse être valable. On en constate la manifestation chez l'élite des libres-penseurs, et la chose n'est point nouvelle, puisque le stoïcisme d'un Marc-Aurèle en fournit, déjà, le témoignage. Mais une telle morale ne saurait s'appuyer que sur des don-

(9) *Un nouvel humanisme* (« Les Nouvelles Littéraires », de février à juillet 1931).

nées, en quelque sorte, métaphysiques; elle ne prend son sens qu'en se réclamant d'idées-innées; qu'en tenant pour établie l'existence — antérieure à l'exercice de la raison — d'une conscience chez l'homme; car il n'est plus permis, comme jadis ou naguère, de prétendre la faire dériver de l'organisation sociale, ni la lier aux obligations résultant de la vie, dite civilisée. On a vu la pire dépravation sévir chez des peuples de culture très avancée, tandis qu'au rebours, les mœurs les plus pures — consécutives à la croyance en un Dieu unique — ont régné parmi les primitifs.

Ce qui est essentiel, et ce qui est certain, dit, de nouveau, Brunetière, c'est que la morale et la religion ne prennent tout leur sens, elles ne réalisent la totalité de leurs définitions, pour ainsi parler, qu'en se pénétrant l'une l'autre, et si je l'ose dire, qu'en s'amalgamant. « Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse » — c'est encore à Schérer que j'emprunte cette formule — et, d'une religion, que resterait-il si l'on ôtait la morale?

Une manière de le prouver serait de montrer que, depuis tantôt deux mille ans, et jusque dans le siècle où nous sommes, tout ce que l'on a fait d'efforts pour « laïciser » la morale, ou la séculariser, n'a jamais été qu'une déformation, ou une altération, ou un déguisement de quelque idée « chrétienne ». Bayle, autrefois, ou Taine, de nos jours, ont essayé de la fonder sur la perversité naturelle de l'homme, et conséquemment sur l'obligation de refréner, de dompter, d'anéantir en nous les impulsions de l'instinct animal : c'est une idée chrétienne, si c'est le dogme même du péché *originel.*

Aucune conciliation, à bien voir, aucun compromis possible entre les postulats de la morale scientifique et ceux de la morale religieuse. M. Marcel Boll a eu la loyauté de le déclarer sans ambages :

...La plupart des savants français — mathématiciens, physiciens, biologistes, psychologues, sociologues — sont totalement affranchis des croyances invérifiables (...) *la morale de la science est une technique, qui ne s'occupe que de rende-*

ments : de l'intérêt général de l'humanité [par égoïsme bien compris, je suppose?], *et des conditions* (*biologiques et psychologiques*) de l'existence des individus. L'édification d'une telle morale est même plus fondamentale pour l'athée que pour le croyant, puisque, pour celui-là, sa vie éphémère est tout (10).

On le savait; mais il était bon que ce fût redit avec cette netteté : c'est sur des réalités, des promesses de bonheur tangible, que la morale profane est fondée. Nulle poursuite de félicités, de récompenses célestes, mais, seulement, de mieux-être, ici-bas.

Pourquoi, cependant, aux heures où, angoissé par la menace de la catastrophe imminente, le monde implorait qu'une voix retentît pour exprimer la protestation de sa conscience, n'était-ce pas à celle de l'un ou l'autre des hommes de science incroyants, cités par M. Marcel Boll, qu'il pensait?...

C'est que, comme l'a dit admirablement Benjamin Constant : « Il n'y a que les religions qui puissent nous résister (11) ». Une méfiance, qui vit obscurément en eux, se manifeste chez les hommes, aux heures de crise, contre les arguments de raison. Ils le savent : l'intelligence est apte à tout expliquer, tout justifier; elle peut, non moins aisément, défendre le vrai que se faire l'avocat du diable. Aussi est-ce en l'esprit qu'ils mettent leur suprême espérance quand ils sentent les autres recours défaillants, près de leur manquer. En voyant les réussites obtenues par la violence, ils doutent que le succès soit un but proposable à tous les êtres de bonne volonté; ils réclament des garanties non soumises aux règles du jeu qu'ils ont cru convenable de pratiquer eux-mêmes dans l'ordinaire des choses, et qui leur assurent un minimum de sécurité pour cela même qu'elles échappent à toutes prises, ne sont susceptibles d'aucune interprétation captieuse...

Cette puissance spirituelle, nous autres occidentaux,

(10) *La Science et la Foi* (« Mercure de France », 15 novembre 1934).
(11) Cité par M. Alfred Fabre-Luce : *Benjamin Constant* (Fayard).

de culture latine, nous en avons investi l'Eglise, dès le début de notre histoire. C'est l'honneur de la France, en particulier, d'avoir voulu, au moment même de son apparition, lui assurer l'indépendance temporelle nécessaire à son impartialité. Au rebours, l'Allemagne a toujours tenté de la confisquer à son profit, de l'asservir en la pliant aux exigences de ses desseins. Hier encore, on a vu comme elle s'efforçait de la séculariser.

M. Henri Massis relevait, au début de *Chefs* (12), jusque dans la Réforme, la preuve de l'hostilité « ethnique » de l'âme des Germains, à l'égard de l'Eglise; et il insistait sur « les conceptions que la haute humanité » a reçues de Rome et du Catholicisme.

Le même Brunetière dont j'ai invoqué l'autorité au début de cet article, l'a fort bien dit, d'autre part, dans ses *Discours de combat* (13) :

> Le rôle historique du christianisme est un fait contre lequel ne sauraient prévaloir ni les subtilités d'une exégèse ennemie, ni les raisonnements d'un naturalisme que condamnent tous les vrais philosophes. Humainement parlant, il s'est trouvé dans le christianisme une vertu sociale et civilisatrice qui ne se retrouve dans aucune autre religion. Il n'a pas dans l'histoire de commune mesure.

C'est en l'Eglise qu'a pris corps, c'est en son représentant suprême que s'est incarné, à nos yeux, la justice dont nous réclamons l'immanence par-dessus les changements politiques, les variations mêmes des systèmes sociaux. Nous ne pouvons rien là contre, historiquement; nous ne pouvons pas davantage, philosophiquement, contre le fait que l'homme est un animal religieux. C'est parce que la science a voulu assumer le gouvernement de l'homme sans tenir compte de cette réalité qu'elle a vu la faillite de son ambition.

Le Dr Alexis Carrel l'a reconnu : la science ignore l'homme, parce que, chez lui, « ce qui ne se mesure pas est plus important que ce qui se mesure ». La plupart

(12) Plon.
(13) 1re série, p. 335 et suivantes.

des questions qui se posent à ceux qui étudient les êtres humains restent sans réponse, a-t-il constaté (14). « Des régions immenses de notre monde intérieur sont encore inconnues ». Il a dit encore : « Chaque savant, grâce à une déformation professionnelle bien connue, s'imagine connaître l'être humain, tandis qu'il n'en saisit qu'une partie minuscule. Des vues fragmentaires sont considérées comme exprimant le tout ».

Il faut dire plus : en regard du domaine infini, du *réel,* réservé à l'homme seul, celui de l'*intelligible,* où règne la science, apparaît misérablement restreint. Et cependant, l'homme a beau échapper à sa prise, la science n'en prétend pas moins lui imposer une manière de vivre qu'elle estime plus qu'aucune autre favorable à son perfectionnement, à son bonheur. A cette fin, elle commence par lui déconseiller et même par lui interdire la croyance, qui lui est le plus nécessaire.

L'erreur des savants, qui se sont flattés de transformer l'homme, de le régénérer, a été de provoquer le divorce entre les activités de sa conscience, avec l'intention de les réunir après les avoir dissociées. Mais on ne sépare pas sans risques l'intelligence du sens moral, on ne soumet pas le sens moral à l'intelligence sans, par conséquence, susciter un utilitarisme qui donne la primauté aux instincts et engendre généralement l'irresponsabilité. En rationalisant la morale, on l'a privée de l'élément mystique qui lui est essentiel, et on a favorisé l'égoïsme, l'appétit de la jouissance, le culte de la force, etc...

Aujourd'hui, tout esprit vraiment objectif est contraint de reconnaître, non seulement que l'intelligence n'est pas tout, mais que les qualités affectives et morales jouent un rôle plus important que le sien dans les destinées de l'espèce humaine. Autre chose que la raison nous impose une règle de conduite, nous inspire le sentiment d'une obligation, d'un devoir.

Aussi bien, de vrais savants en ont-ils fait l'aveu : il n'y a point de morale proprement dite à tirer des ensei-

(14) *L'Homme, cet inconnu* (Plon).

gnements des faits, avec impartialité observés. Celui-là seul était logique, qui a déclaré ne voir d'autre protecteur que le gendarme contre les mauvaises inclinations des hommes. Car l'homme n'est pas bon. Croire le contraire, c'est tomber dans l'erreur des primitivistes et des savants qui, à la suite de Diderot, s'élevèrent, consciemment ou non, contre le dogme de la faute originelle. A la notion de progrès indéfini de leurs prédécesseurs, les savants authentiques auxquels j'ai fait plus haut allusion ont substitué d'ailleurs celle de « complexité », d'où il a été facile à l'Allemagne de trouver une justification de sa fallacieuse théorie du « devenir ». Mais les hommes probes sont tristes, désabusés, découragés, en bonne logique. Il suffit de lire les écrivains (d'esprit philosophique) formés à l'école de la science, ou qu'elle a nourris de « son lait noir », pour s'en rendre compte : à commencer par M. Maurice Maeterlinck, qui ne cesse de tourner désespérément autour de Dieu « comme un aveugle » (15), pour finir par M. Paul Valéry déclarant qu'« au sein de la civilisation la plus puissamment équipée, la plus riche en matière utilisable et en énergie, la plus savante (...) la vie individuelle tend à redevenir aussi précaire, aussi inquiète, aussi harcelée, et plus anxieuse que l'était la vie des lointains primitifs » (16), tandis que M. Georges Duhamel avoue que « des vagues d'événements nouveaux bouleversent nos conjectures et nous font sans cesse revenir sur nos plus fermes propos » (17). On est étonné de l'indigence, de l'archaïsme, des moyens employés par les hommes qui se croient élus, et se disent inspirés avec le plus d'arrogance, pour pétrir le monde, le régénérer, le refaire infailliblement. Ils ne mettent que la force matérielle à leur service. Aussi, un nouvel humanisme ne paraissant guère présentement réalisable, même pour une élite, ce qui s'impose, si l'on veut réaliser le salut de ce monde, en proie au pire désordre sous les apparences d'un ordre mécanique oppressif, c'est de re-

(15) *La grande porte* (Fasquelle).
(16) *Variété IV* (Gallimard).
(17) *Mémorial de la guerre blanche* (Mercure de France).

mettre d'urgence les activités morales au-dessus des activités intellectuelles. On est obligé d'en revenir à cela; de faire appel à cela, malgré qu'on en ait. Les prétentions des impérialismes, de nation ou de classe, imposent à tous de se soumettre à un examen de conscience. Notons-le, en effet : c'est au nom du matérialisme scientifique que les exigences les plus absolues sont formulées. Et ne reconnaît-on pas quelque chose des revendications menaçantes des marxistes dans les procédés d'intimidation, de chantage de l'Allemagne? Là, comme ici, on pose en fait qu'on a des droits, et on les appuie pour la violence en refusant toute négociation dont on soupçonnerait les conclusions de ne pas être favorables à sa cause...

De savoir si ces renvendications sont ou ne sont pas légitimes, est hors de question. On n'en excuse point l'arbitraire en invoquant l'égoïsme du « patronat », d'une part, celui des « vieilles nations » non prolifiques, de l'autre. La brutalité d'un tel arbitraire est immorale au premier chef. Elle fait litière, il est vrai, de l'indépendance de la justice et du respect des contrats. Tout peut servir de prétexte à exciper de ses droits du moment qu'on admet le principe de les imposer par des arguments violents.

§

Ranimons l'esprit de christianisme en Occident, serrons-nous autour de l'Eglise, si nous ne cherchons asile en elle, autrement nous sommes perdus. Je ne préconise pas, selon le vœu de Nicolas Berdiaeff (18), un retour au moyen âge, autrement dit une restauration de l'esprit médiéval. L'idée de Dieu, des XIIe et XIIIe siècles, qui comptent parmi les plus beaux, indéniablement, de notre histoire, était fondée sur une notion anthropocentrique du monde, incompatible avec l'état actuel de nos connaissances. La vérité qu'une telle idée inclut n'en demeure pas moins inséparable de notre sentiment de la vie. Elle est plus rationnelle encore que mystique, d'ailleurs, à bien

(18) *Un nouveau christianisme.*

voir. Et *La Somme* de saint Thomas en porte témoignage.

Pour restaurer sa dignité personnelle si compromise, est-ce trop exiger de l'homme que de lui demander de ne pas soumettre les impératifs de sa conscience au contrôle permanent ou à la critique incessante de la logique scientifique? Comme il fait des cures de naturisme, pratique les sports pour régénérer son organisme anémié, ne pourrait-il prêter l'oreille à ses voix intérieures, écouter les obscurs conseils de son moi profond? Il reconnaît volontiers qu'il y a en lui un instinct auquel il lui est expédient d'obéir dans les circonstances difficiles, et qui l'aide mieux à se tirer d'embarras que tout ce qu'il a appris dans les livres. Si l'homme veut renaître, il lui faut placer sa conscience au-dessus de soi, dans le Ciel; c'est ainsi qu'elle sera plus efficace sur la terre. Ceci n'est pas qu'un jeu, où l'expression glisse toute seule, comme on pourrait le croire, de l'image à la pensée. La vérité — la vérité normale, s'entend, — ne saurait être, en effet, qu'un absolu, et il faut qu'il nous échappe, pour exercer sur nous une action réelle. Il ne saurait y avoir d'autre « impératif catégorique » que celui qui nous commande d'en haut.

Les plus récentes découvertes de la physique, en particulier, ont chassé maintes intelligences des positions de l'athéisme où elles s'étaient aventurées, se croyant fermement installées pour toujours, et les voilà rejetées dans le spirituel. Rien d'extraordinaire que ces intelligences cherchent leur point d'appui dans la religion qui leur offre le plus de sécurité. Il n'en existe pas, du reste, de l'avis des occultistes, qui enclose autant de symboles révélateurs ou seulement suggestifs, que la chrétienne; sans compter qu'elle a pour elle d'être celle de nos pères.

Dès que les sciences ont élargi le cercle de nos connaissances, a dit à peu près, en propres termes, Benjamin Constant (que je cite de mémoire), il s'est refait à leur limite une zone de surnaturel. Ce mystère qui nous enveloppe, et que, seuls, des cerveaux étroits peuvent encore nier, pourquoi ne pas l'incorporer à la religion de

nos ancêtres, le teinter ou l'éclairer de sa mystique? Le père Sertillanges l'a fort bien dit :

Toute science, cultivée à part, non seulement ne se suffit pas, mais présente des dangers que tous les hommes de sens ont reconnus. Les mathématiques isolées faussent le jugement, en l'habituant à une rigueur que ne comporte aucune autre science, et moins encore la vie réelle. La physique, la chimie obsèdent par leur complexité et ne donnent à l'esprit aucune ampleur. La physiologie pousse au matérialisme, l'astronomie à la divagation, la géologie fait de vous un limier qui flaire, la littérature vous vide, la philosophie vous enfle, la théologie vous livre au faux sublime et à l'orgueil doctoral (19).

Mais, ce qui manque à l'humaniste ou à l'honnête homme d'aujourd'hui, si l'on veut se plaire à attribuer l'un ou l'autre de ces titres à ceux de nos contemporains dont la culture a encore quelque prétention à l'universalité, c'est un souci, une curiosité des choses transcendantes, un intérêt pour ce qu'on englobe couramment dans la notion de mystère. Je dirai davantage : l'indifférence de maints esprits spécialisés de notre époque pour les problèmes métaphysiques est chose qui déconcerte, qui humilie même, à cause qu'elle ravale à l'utilitarisme leurs activités les plus louables, les plus dignes de respect et d'admiration. Les hommes d'étude ont cessé de connaître ce tourment altier, cette inquiétude du divin, qui ennoblissaient leurs travaux en y introduisant un élément de gratuité. Le génie de la synthèse les a désertés, et leurs plus belles facultés s'amenuisent ou se stérilisent en demeurant confinées dans des recherches analytiques. C'est ce génie qui a permis à un savant aussi rigoureux dans ses méthodes que Claude Bernard de *prouver expérimentalement* l'immortalité de l'âme en distinguant les « causes » des « conditions », et en établissant que la matière n'engendre pas les phénomènes, que son rôle se borne à leur donner leur condition de manifestation.

(19) *La Vie intellectuelle*, p. 107 (Editions de « La Revue des Jeunes »).

Tout, constate-t-il, dérive de *l'idée,* seule créatrice et directrice. La vie est une force métaphysique évolutive « mystérieusement enclose dans le germe originel et opérant pour chaque être ou chaque organe, selon un dessein vital pré-existant » (20).

§

La raison raisonnante ne peut rien pour justifier la Révélation; c'est entendu. Elle ne peut pas davantage pour ruiner la foi. Mais on m'accordera qu'elle est encore moins capable de s'opposer aux aspirations de l'âme. Je n'obéis à aucun romantisme en parlant de la sorte. Si la science est inapte à constater, contrôler les manifestations mentales, qu'elle le reconnaisse humblement, une fois pour toutes, et se borne à l'étude des faits concrets, des phénomènes que l'on pourrait appeler primaires en ce qu'ils concernent le corps animal seulement, par opposition à l'esprit — dont les facultés se nuancent de l'intelligence pure et simple, à l'intuition. Il ne s'agit pas de soustraire le sentiment, seul, au contrôle de la science, mais toute une série d'activités qui relèvent d'autres méthodes d'observation que les siennes.

Lorsqu'un homme de la compétence de M. Pierre Geyraud (*Les religions nouvelles de Paris*) déclare mal posé le problème de la foi, et assure qu'elle n'est pas affaire d'intelligence, faut-il en conclure à l'impossibilité d'une collaboration de celle-ci avec l'intuition pour atteindre au phénomène religieux? Je ne le pense pas. Je le pense d'autant moins que je vois différence de degrés, non différence d'essences entre les diverses formes de la vie mentale. Nulle solution de continuité entre la raison et l'intuition; leur antagonisme est purement artificiel ou conventionnel. En ce sens, on peut souscrire à la proclamation du concile du Vatican, inspirée par le thomisme : « *Fides est actus intellectus* ». Il s'agit seulement de bien poser la question. Obligée, pour s'exprimer, d'emprunter le langage de la raison, l'intuition paraît suspecte à l'in-

(20) Cf. Pierre Lamy : *Claude Bernard et le matérialisme* (Alcan).

telligence positive. A cause des équivoques qu'elles créent, des malentendus qu'elles provoquent, ses démarches lui paraissent hasardées, approximatives, embarrassées, tâtonnantes et confuses. Dire cela, est-ce reconnaître son infériorité? Non; mais seulement sa subordination relative. D'où la difficulté pour les esprits critiques de donner leur adhésion à l'orthodoxie, sans explication congruente, de souscrire à des dogmes dont la compréhension, l'élucidation ne s'obtiennent pas d'emblée par les procédés qui permettent de résoudre une équation ou de démontrer un théorème.

Pour être admis par l'intelligence proprement dite, les mystères religieux doivent d'abord parler à l'âme, dit M. Geyraud.

Les choses, écrit-il, se passent généralement de la sorte : au contact soit d'une assemblée religieuse, soit d'un élément du dogme, une illumination se fait, brusque ou lente, dans toute l'âme; certitude quant à l'intelligence, émotion bienfaisante quant à l'affectivité et à l'activité; c'est en raison de cette valeur de vie que le dogme, en qui se cristallise intellectuellement le message qui parle à l'âme, reçoit l'acquiescement intellectuel, le déborde; elle est un acquiescement de vie.

Une relation s'établit donc entre les nuances de la pensée, les diverses zones du champ mental (du mode rationnel au mode intuitif) ou un courant les traverse qui fait qu'elles retrouvent leur unité sectionnée sinon divisée, pour les esprits positifs, raidis (ankylosés?) dans une attitude strictement intellectualiste, rebelle à l'épreuve d'un tel choc illuminatif. Comment réaliser le passage des unes aux autres des zones mentales? Mais par une opération inverse qui, opérant tout doucement la transition du logique à l'ineffable, les amènerait, par un glissement sans heurt, à passer de nuance en nuance, proposerait à leurs démarches assurées une série de thèmes de plus en plus subtils... « Nous pensons avec toute l'âme », a dit Platon.

§

Pour défendre, sauver notre civilisation compromise, replaçons-nous à son cœur même; c'est-à-dire rétablissons les principes sur lesquels elle a été fondée. « La religion du Christ », déclarait, déjà, Conrad Mutian, le meilleur des disciples d'Erasme, « n'a pas commencé avec l'incarnation : elle était avant tous les siècles comme la première naissance du Verbe ». Ce propos paraclétique peut servir à rallier, autour du christianisme, les intelligences les plus rationalistes, les préjugés politiques n'existant plus, aujourd'hui, qui pouvaient les rendre méfiantes de l'ambition temporelle des successeurs de saint Pierre.

Observant, il n'y a guère (21) « le sourd travail d'une humanité naissante, réveillée de ses longues illusions, cherchant des raisons de vivre et s'efforçant de retrouver une foi, de retrouver la foi parmi d'innombrables « vérités dispersées », M. Raymond Christoflour écrivait excellemment : « Il reste, à vrai dire, au milieu de ces poussières, *une construction debout, immuable, solide, c'est le christianisme. Il a abrité l'Occident tout entier, et sa vérité reste intacte.* »

Après avoir constaté que notre religion souffre « d'un grand malheur », celui d'être « presque sans communication avec le dehors », le distingué collaborateur du *Mercure de France* s'écriait : « Pourquoi cette solitude, cet abîme entre le laïque et le chrétien? Qui les sépare? L'ignorance. Le premier n'a pas d'éducation religieuse; le second ne connaît presque rien du monde moderne, transformé, changeant, perpétuellement nouveau et, désormais, plus étranger à sa pensée qu'un pays de mission »...

Mais il faut être juste. Sans nier que le Christianisme ait « un effort d'adaptation aux besoins du monde moderne à tenter » (je crois, d'ailleurs, qu'il le tente, comme plus d'un signe en témoigne), reconnaissons que ce n'est

(21) *Le mouvement des idées*, « Mercure de France », 1er avril 1939.

pas à lui, mais à la conscience profane, de faire le premier pas, qui permettra la collaboration nécessaire, indispensable. C'est à l'Esprit positiviste, qui nous a éloignés de l'Eglise, de faire son *mea culpa;* c'est en nous délivrant des servitudes de cet esprit que nous nous rapprochons d'elle. Toute philosophie, se piquant d'être scientifique, croyait pouvoir l'ignorer; et les sociétés de pensée qui avaient pris naissance à son ombre se donnaient pour premier devoir de saper ses assises, en commençant par bannir Dieu, « le grand Architecte de l'Univers », de leurs convents, pour la concurrencer.

Certes, l'auteur de *L'Eloge de la Folie* se révélait un précurseur quand il écrivait (lui à qui répugnait tant le néo-dogmatisme instauré par Calvin) :

Si l'on veut atteindre cette paix qui est l'idéal de notre religion, il faut, autant que possible, peu parler des définitions du dogme et permettre à chacun, sur beaucoup de points, un jugement libre et personnel.

Mais entre la Franc-Maçonnerie et une Eglise — moins intransigeante et vétilleuse quant au respect de la lettre — cette réconciliation souhaitée, *prévue,* par M. Jules Romains sera-t-elle réalisable tant que les loges feront profession d'athéisme? Assurément non. On le sait trop, en outre : cet athéisme est de caractère anticlérical. La haine du prêtre a engendré, chez nous, l'incrédulité totale, si absurde que Voltaire lui-même la répudiait, nonobstant ce goût, cette superstition de la clarté (« je suis clair parce que peu profond ») qui obnubilait totalement chez lui le sens du mystère. A dater des Encyclopédistes, c'est à l'ambition du savant, du « penseur », de ravir son influence à l'ecclésiastique, qu'il faut attribuer, surtout, la scission déplorée par M. Christoflour, entre le laïque et le chrétien.

Le déisme d'un Victor Hugo — malgré son horreur des robes noires — est une exception. Outre qu'il l'honore, on y pourrait découvrir un signe favorable à la réconciliation, que je crois possible, entre un spiritualisme libre et la foi traditionnelle.

Je me hâte de le dire : ce n'est point un nouveau *modernisme* que je préconise. Il ne saurait s'agir d'une réforme, à l'intérieur de l'Eglise, qui se doit de demeurer fidèle à elle-même, mais d'un mouvement extérieur à elle, dont elle soit le prétexte, et qui n'aurait aucunement les caractères d'une hérésie, encore moins d'un schisme. Sa doctrine est avec trop de solidité établie, d'ailleurs, pour qu'elle ait un tel péril à redouter, aujourd'hui. Aù lieu d'éloigner d'elle les hommes de bonne volonté, ce mouvement dont elle ne saurait, à aucun égard, être l'initiatrice, les en rapprocherait, au contraire. Elle serait un centre de ralliement. Nombre d'âmes inquiètes reviendraient chercher refuge dans sa certitude, que leurs enquêtes, — plus ou moins aventureuses — auraient déçues ou lassées...

Une nouvelle gnose chrétienne (teintée, peut-être, de kabbalisme) a toutes chances, il me semble, de susciter actuellement un intérêt immense. Je n'en veux pour exemple que le spiritualisme de Victor Hugo, encore une fois, qui se révèle un précurseur, — malgré le mépris que d'aucuns affectent, avec bien de la légèreté, de témoigner à la métaphysique de son œuvre — et qui a été non à proprement parler un fondateur de religion, comme il l'a cru, mais le plus puissant, le plus fécond commentateur des mystères chrétiens qu'ait produit le XIXe siècle.

Aussi, M. Denis Saurat a-t-il pu écrire que « nous assistons dans l'œuvre de Victor Hugo à l'un des efforts de cérébration les plus intenses de tous les temps (21) ». L'idée du mal et du libre-arbitre, qu'il déduit de la limitation volontaire apportée par Dieu à sa création, dans *Les Contemplations, La Légende des Siècles, La Fin de Satan, Religions et Religion, Le Pape, La Pitié suprême, L'Ame,* est assurément la plus propre à nous inciter à l'approfondissement du divin; et à son approfondissement à la lumière du transcendantalisme judéo-chrétien.

Citerai-je Baudelaire?

(22) *La religion de Victor Hugo.*

Victor Hugo, était, dès le principe, l'homme le mieux doué, le plus visiblement élu pour exprimer par la poésie ce que j'appellerai *le mystère de la vie* (...) Non seulement il exprime nettement, il traduit littéralement la lettre nette et claire; mais il exprime *avec l'obscurité indispensable* ce qui est obscur et confusément révélé. (*L'Art romantique*).

Le Dieu de Victor Hugo, personnel comme celui du christianisme, est vague comme celui du panthéisme; et c'est par là qu'il se montre accessible, à la fois, au chrétien et au philosophe, ou qu'il les réconcilie dans la notion totale du divin. Non seulement il illustre, avec magnificence, la Bible, prodigue les symboles sensibles, qui suppléent à la compréhension abstraite du mystère par les moyens de la suggestion, plus efficaces que ceux de l'intelligence discursive elle-même, et fournit les éléments d'un langage propre à l'intuition, mais il réussit à nous initier à l'expérience mystique. A ce propos, M. Raymond Schwab a écrit sous le titre : *Le Hugo des mots et le Hugo des voix,* des pages remarquables dans la revue *Yggdrasil* (23) :

« Chose inouïe [s'écrie le poète, que cite M. Schwab], c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. » Il nous invite « à nous pencher sur le puits renversé de l'âme, et conclut que (...) là, naît pour lui « Dieu direct », « Dieu visible à l'œil nu ».

J'ai dit que bien des âmes reviendraient à l'Eglise, qui auraient battu, dans les champs qu'elle couvre de l'immensité de son ombre transparente, les buissons de l'inconnaissable, en faisant lever des milliers d'ailes vers les cieux. C'est que toutes recherches désintéressées ramènent à ses vérités morales. On ne saurait — en Occident, du moins — proposer à l'homme d'autres lois que les siennes, lors même que l'on demeurerait hésitant (le pli du rationalisme pris) devant son Credo.

Et pour commencer, en ces temps d'épreuve où, de

(23) 25 décembre 1937.

restituer toute sa force à l'idée de patrie apparaît d'une importance vitale, pourquoi n'exalterions-nous pas, parallèlement à l'hommage que l'Eglise rend à *la Sainte*, que fut Jeanne d'Arc, le culte de cette *héroïne?* La vierge de Domrémy, devenue « le patron de la France » selon la prédiction du Dauphin, dans le drame de Shakespeare, occupe une situation exceptionnelle, qui fait d'elle une inspirée, à la fois conformément à l'orthodoxie et au spiritualisme le plus libre de toute confession. Voilà qui permet de réconcilier toutes les intelligences et tous les cœurs dans sa vénération. Que, de toutes les élues, elle soit celle dont la vie sublime se rapproche le plus de la passion du Christ, ouvre, de surcroît, un horizon sans limite à notre méditation sur la destinée de la France et du Christianisme! Quelle porte sur l'au-delà! Je n'en vois pas de plus proche de nous, de plus accessible...

Jamais, cependant, le mot du vieux Bacon : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup y ramène », n'a été aussi vrai qu'aujourd'hui. M. Louis Elbé l'a montré avec clarté dans *La crise morale devant la science moderne* (24) par des exemples empruntés à l'atomistique (discontinuité de la matière), à l'énergétique (dualité matière-énergie), à la radio-activité (transmutation des éléments), etc..., chaque jour, les découvertes de la science fournissent des arguments d'ordre théologique, à l'appui des croyances spiritualistes. Et n'est-il pas significatif qu'un poète d'une intelligence hardiment novatrice, comme M. Marcello-Fabri, ait écrit, dans la tradition de la *Séraphita* de Balzac, un roman transcendant (25) pour nous proposer une foi nouvelle, en établissant en principe que la conjugaison de deux âmes ferventes est susceptible, par une sorte de « transhumance », d'engendrer un être plus proche du spirituel...?

Tous les convertis, au reste, Emile Faguet l'a constaté

(24) Perrin. Cf. d'autre part, *Matière et Lumière* par M. Louis de Broglie (Albin Michel), qui porte un coup si dur au déterminisme, à la science rationaliste, devenue, par l'emploi abusif de la rigueur mathématique, une sorte de bureaucratie de l'intelligence.

(25) *Puissances de la foi* (« Mercure de France »).

dans une conférence (26), ne renoncent pas à ce qu'ils ont pensé, avant d'embrasser la foi. Brunetière, que le malicieux et intelligent critique avait pris pour sujet, précisément, de cette conférence, était de ceux-là. Les esprits de sa sorte

> ne peuvent pas entendre, notait Faguet, qu'ils aient pensé quelque chose qui n'eût, au moins, une âme, comme le disait Spencer, de la vérité à laquelle ils sont parvenus (...) Ce sont des esprits qui gardent leur méthode rationaliste au moment où ils abandonnent leur rationalisme proprement dit.
>
> Quand Brunetière s'est avisé de faire rentrer dans son catholicisme tout ce qui avait été l'aliment de son intelligence, il y a fait rentrer son pessimisme, il y a fait rentrer son darwinisme, il y a fait tout rentrer.

Je ne saurais mieux terminer que sur ces lignes dont la malice n'exclut pas une vérité profonde. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père », a dit Jésus. Il y a bien des habitations autour de l'Eglise, dirai-je, à mon tour, pour loger ceux qui ont des raisons formelles de croire, quand ce ne serait qu'en réaction, toute critique — comme celle de Benjamin Constant, que je citais plus haut — contre les effets désastreux du matérialisme.

JOHN CHARPENTIER.

(26) 19 mai 1911. Cité par le R. P. Pierre Fortin : *Besançon et Brunetière*.

SOUVENIRS D'UN BIOLOGISTE

—

A deux pas de Provins, au milieu de cette plaine immense et fertile de la Brie, s'élève le village de Saint-Martin. Un clocher, une école, quelques maisons, des fermes; c'est tout. Il y a un siècle, le poète Hégésippe Moreau, fatigué, malade, venait s'y « asseoir, les pieds blancs de poussière ». C'est dans ce cadre que, pendant plus de trente années, un homme se consacra entièrement à l'instruction et à l'éducation des enfants. Homme de bien dans toute la force du terme, enseignant par la parole et prêchant par l'exemple, il faisait l'admiration de tous. Cet homme, c'était mon père. Je lui dois tout. Ses efforts persévérants, joints à la prodigieuse activité de ma mère, me permirent de réaliser le plus cher de mes rêves : la poursuite de mes études. Sa vie exemplaire m'inspira de bonne heure le culte du travail et l'amour de l'enseignement. Enfin, l'admiration qu'il professait lui-même pour les trois savants dont Provins s'honore grandement, Lelorgne de Savigny, Edmond Nocard et L. H. Farabeuf, me fit comprendre, tout enfant que j'étais, la beauté et la grandeur de la recherche désintéressée.

Il est donc naturel que je présente d'abord ces chercheurs dont les trois noms ont brillé sur ma prime jeunesse.

De Lelorgne de Savigny, c'est d'abord la tombe que je connus. A Provins, dans le cimetière de la ville haute où mon père me conduisait parfois, le savant repose sous une large dalle ombragée d'un cèdre. Il avait quitté

sa ville natale à 16 ans. A 21 ans, sur la demande de Cuvier, il suivait Bonaparte en Egypte. Là, fidèle aux exigences de son esprit, il accumulait recherches et documents, pour faire paraître plus tard, outre sa splendide contribution à la partie « Histoire naturelle » de la « Description de l'Egypte » (publiée sur l'ordre de Napoléon), ses travaux sur les « Oiseaux d'Egypte et de Syrie », son mémoire sur les « Animaux sans vertèbres », ses observations répétées sur les mollusques, les annélides, les crustacés, etc...

Français aussi passionné que chercheur attentif, c'est Savigny qui, avec Geoffroy-Saint-Hilaire et Delille, sauva la collection scientifique de la mission d'Egypte, en faisant remettre au général en chef de l'armée anglaise une protestation véhémente contre ceux qui voulaient s'emparer de ces trésors. « Nous avons passé », écrivait-il, « trois années à conquérir, une à une, ces richesses, trois années à les réunir de tous les coins de l'Egypte, depuis Philae jusqu'à Rosette : à chacune d'elles s'attache un péril surmonté... Et nous trouverions un camp de soldats, qui se transformerait en corps de douaniers, pour arrêter et confisquer ces produits de l'observation et de l'intelligence! Il n'en sera point ainsi. Plutôt que de laisser accomplir cette spoliation, nous détruirons notre propriété, nous la disperserons au milieu des sables lybiques, ou nous la jetterons dans la mer; puis nous protesterons en face de l'Europe et dirons par quelles violences nous avons été réduits à détruire tant de trésors! »

Lorsque Savigny mourut, en 1851, Edmond Nocard venait de naître. L'histoire veut qu'enfant, il ait admiré le beau régiment de dragons qui caracolaient à Provins, et en particulier les broderies d'argent du médecin vétérinaire fermant la marche. Plus sûrement, il fut attiré par les Sciences médicales et naturelles puisque, élève, puis chef de clinique et professeur de pathologie, enfin directeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, il jalonna chaque étape de sa carrière de recherches et de découvertes remarquables sur les maladies des animaux.

L'étude des maladies d'animaux transmissibles à

l'homme (tuberculose des bovidés, psittacose du perroquet, etc...) ses relations avec Pasteur dont il devint un élève préféré, et aussi ses contacts suivis avec de nombreux médecins, dans un milieu familial qui m'est cher aujourd'hui, amenèrent Nocard à insister toujours davantage sur les liens étroits qui unissent, dans la réalité, la pathologie animale et la pathologie humaine. Il nous rendait ainsi l'immense service d'aider puissamment à la propagation de cette vérité aujourd'hui éclatante, à savoir qu'il n'y a qu'une médecine, et qu'en expliquant, en traitant, et en guérissant les maladies de ceux qu'il est convenu d'appeler « nos frères inférieurs », on augmente d'autant les chances d'expliquer, de traiter et de guérir les maladies des hommes.

Le troisième savant de mon enfance est un anatomiste, grand parmi les très grands, L. H. Farabeuf.

Je ne l'ai connu, hélas, que pendant la dernière année de sa vie. Chaque après-midi de dimanche, enfermé dans son laboratoire, j'écoutais alors avec admiration ce Maître vénéré.

En parlant récemment de lui, J. L. Faure s'exprime ainsi : « C'est à Farabeuf que nous devons d'être ce que nous sommes. C'est à Farabeuf que les chirurgiens français doivent d'être les premiers du monde ». — « La discipline qui fait leur force et leur grandeur, c'est à Farabeuf qu'ils la doivent. C'est son génie qui l'a découverte; c'est sa volonté persévérante qui la leur a inspirée. »

Né en Brie, Farabeuf reçut en apanage la lucide intelligence et la volonté tenace qui étaient les qualités de ses parents cultivateurs, et qui sont les qualités mêmes de l'homme de science. Au collège de Provins, à Paris ensuite, où pourtant il arriva inconnu, il franchit brillamment et rapidement les étapes. En 1870, il était prosecteur. Dans Paris assiégé, le chirurgien-soldat fut aussi remarqué par sa science que par sa bravoure. La paix revenue, il poursuivit ses études chirurgicales, espérant sa nomination de chirurgien des hôpitaux. C'est alors qu'une otite, en le privant de la majeure partie de son pouvoir d'audition, lui ferma brutalement une voie qui était la

sienne. Tenace comme un vrai paysan aux prises avec une terre rebelle, il n'accepta que l'apparence de la défaite, et se consacra désormais aux recherches anatomiques, qui sont à la base même de la science chirurgicale.

Farabeuf étudia l'être humain tout entier. Pour chaque os, chaque vaisseau, chaque viscère, il donna une description à la fois originale et pratique. Dans le domaine chirurgical, il approfondit dans ses moindres détails la technique des amputations et des ligatures, il régla de toutes pièces des interventions délicates et mit aux mains des opérateurs des instruments aussi simples qu'ingénieux.

Professeur enfin, il enseigna d'une manière incomparable, personnelle, et si magnétique qu'il créa, comme les grands artistes, un courant tout-puissant autour de lui, à ce point que « trente générations de médecins » lui doivent en partie leur élan, leur science et leur succès.

Tels furent ces trois hommes : un naturaliste passionné qui voyage pour apprendre, un biologiste qui se consacre à la pathologie comparée pour faire progresser nos connaissances dans le domaine de la pathologie humaine, un homme de science qui sait approfondir, enseigner et diffuser une science fondamentale. Autant d'exemples dont, à coup sûr, mon enfance ne pouvait saisir toute la valeur, mais que mon père m'expliquait et me vantait assez pour que grandissent en moi, peu à peu, le goût de la recherche, le désir et l'amour de l'enseignement, la volonté d'aborder les sciences naturelles, en vue de l'application médicale qu'on en peut tirer.

Mais mon père ne m'apprenait pas seulement à admirer le labeur et la science des hommes. Penché comme je le fus si souvent plus tard sur les mœurs des animaux et les particularités des plantes, il accoutumait mon esprit à l'observation de la vie.

Au printemps, dans les plaines de Brie, nous suivions des yeux le vol de l'alouette, qui monte vers le ciel en chantant. Mon père la perdait bientôt de vue, mais mon

œil d'enfant suivait le point noir qui, si haut, s'immobilisait quelques secondes, et redescendait brusquement en se laissant tomber comme une fusée.

Or, cet oiseau, qui semble vouloir atteindre le « fond des cieux », fait naître dans l'esprit du biologiste une multitude de problèmes touchant à la biologie aérienne. Ses petites ailes intrépides évoquent les grandes ailes de l'avion et les aspirations de l'homme qui, gouvernant son oiseau d'acier, rêve de franchir les limites mêmes de l'atmosphère respirable. Le physiologiste qui poursuit l'étude de la vie dans les circonstances les plus variées, se doit d'observer le comportement de l'organisme aux hautes altitudes et de rechercher les conditions qui modifient sa résistance aux fortes dépressions barométriques.

Aujourd'hui, au nouveau refuge Vallot-Mont-Blanc, comme à la Station scientifique de la Jungfraujoch, se poursuivent, à ce sujet, des investigations fort intéressantes. Ailleurs, dans divers centres, on a construit et aménagé des avions-laboratoires, on a établi des caissons pneumatiques à l'intérieur desquels est produite une certaine dépression barométrique. Ou encore on prépare des atmosphères sous-oxygénées, parfaitement graduées, qui permettent à l'homme de science d'étudier avec soin le danger le plus grave auquel est exposé l'aviateur : l'appauvrissement de l'oxygène qui crée l'état dit d'anoxémie.

L'organisme soumis à une atmosphère sous-oxygénée réagit par une augmentation de sa ventilation pulmonaire. Son sang se modifie et présente une élévation du nombre des globules rouges. Si la sous-oxygénation est assez poussée, on note un arrêt de la respiration, mais le cœur continue à battre, et il est possible, en ramenant l'organisme à une atmosphère normale et en effectuant la respiration artificielle, de rappeler la respiration suspendue.

On a également étudié les différents facteurs qui font varier la durée de résistance à l'anoxémie aiguë. Nous avons, avec Strumza, effectué de nombreuses recherches dans ce sens. Je rappellerai seulement ici que la mor-

phine, la scopolamine altèrent, diminuent singulièrement cette résistance; que, par contre, l'éphédrine l'élève, l'améliore considérablement.

C'est ainsi que, dans le département du laboratoire de physiologie où nous travaillons à découvrir quelques moyens, pour l'homme, de voler toujours plus haut avec sécurité, je pense souvent à l'alouette champêtre, ivre de ciel, mais qui ne franchira jamais cependant les bornes que son instinct lui assigne...

Quand j'étais enfant, nous longions parfois aussi la lisière d'un bois où les lapins fuyaient, éclairs gris-beige tachetés de blanc. Un jour, j'aperçus l'un d'eux, soudain arrêté dans sa course : il était pris dans un collet. Rapidement, mon père libéra l'animal, mais déjà il ne bougeait plus : il était mort. Et je revois cette petite bête chaude et douce, inerte dans mes bras. J'étais bouleversé. Tout cela avait duré si peu de temps. Il y a quelques instants, c'était la vie, l'activité, la course; maintenant, c'est l'immobilité, la mort. Cette fragilité de la vie me hante et, pendant des années, me suit. La mort! Ennemie implacable, hideuse pour le médecin! Aussi n'est-il pas d'invitation plus tentante, pour un biologiste, que de ranimer un animal en état de mort apparente.

Depuis dix ans, j'ai bien souvent répété l'expérience suivante sur le poisson inerte : un gobie, petit poisson de mer de quelques centimètres de long, est placé dans de l'eau de mer additionnée de chloroforme : la respiration s'arrête. Remis dans de l'eau de mer simple, le gobie reste inanimé. Plongé dans de l'eau de mer caféinée, il s'agite, il survit.

Si l'on fait passer un courant électrique dans l'eau de mer, où nage ce même poisson, on voit bientôt le petit ventre blanc flotter à la surface. Après l'électrisation, l'animal reprend quelquefois une respiration défaillante, puis meurt. Plongé dans de l'eau de mer caféinée, il reprend son équilibre, il respire, il renaît.

Prenons maintenant le vulgaire poisson rouge, mettons-le à sec pendant deux heures et demie, trois heures. Re-

plaçons-le dans l'eau : c'est un poisson mort, nous semble-t-il, que nous y avons mis. Plongeons-le, par contre, dans de l'eau caféinée, le poisson vivra. Nous obtenons des résultats à peu près identiques avec des infusions de café noir, de thé léger, des solutions camphrées.

Convaincus de l'efficacité de ces moyens d'action, ne devons-nous pas mettre tout en œuvre pour rappeler à la vie un homme inanimé? Nous n'avons pas le droit d'affirmer en hâte qu'il a rendu le dernier soupir. A tous ceux qui m'entourent, mes amis, mes élèves, je veux inculquer ce premier devoir devant la mort : ne pas l'admettre d'emblée. Avant de dire : Cet homme est mort, disons plutôt : Ne vit-il pas encore?

La cueillette des champignons était, dans mon enfance, une distraction favorite. Au printemps, mon père et moi, nous avions quelquefois la chance de rapporter des morilles, creusées d'alvéoles grisâtres et ternes, à peine cachées dans les clairières, au pied des taillis. Mais en été et en automne, dans les belles journées succédant à la pluie, des tapis de girolles apparaissaient en quelques jours. Nous emplissions des paniers de ces coupes dorées et frippées et nous rapportions des moissons blondes de ces étranges végétaux. Quelquefois, sous les vieux arbres, près des mousses humides, nous détachions les gros cèpes, épais et lisses, au chapeau chocolat, au ventre café au lait.

Mais très jeune, je n'eusse pas touché au chapeau verdâtre de l'amanite phalloïde, tant mon père m'avait mis en garde. J'entends encore ses récits d'empoisonnement et je m'imaginais les souffrances des intoxiqués, leurs vomissements incessants, leur angoisse, le refroidissement progressif de leurs membres, enfin leur mort survenant après quelques jours. Tous ces détails frappaient à juste titre ma jeune imagination. Aussi n'est-il pas étonnant que, plus tard, l'homme de laboratoire ait cherché à élucider ce mécanisme d'intoxication.

Comment, toutefois, reproduire l'empoisonnement fongique? Faisons macérer dans de l'eau salée physiologique

des amanites phalloïdes desséchées. Pratiquons ensuite des injections sous-cutanées de ce liquide à des lapins. Ils meurent, entre vingt-deux et trente-six heures après l'injection, et nous constatons alors, chez eux, une forte baisse du glucose dans le sang. Cette hypoglycémie nous a amenés à une thérapeutique sucrée que nous avons mise au point avec notre ami J. Marek et qui nous a donné de réels succès.

Sur l'animal mourant, intoxiqué par l'extrait d'amanite phalloïde, nous pratiquons une injection intra-veineuse de sérum glucosé. Nous obtenons une véritable résurrection. Nous sommes convaincus de l'efficacité de ce traitement glucosé : injection intra-veineuse de sérum hypertonique de glucose, administration de sérum glucosé isotonique par voie rectale; sirop de sucre ou eau miellée pris par la bouche, afin de rétablir une glycémie normale. Nous préconisons ce traitement de toutes nos forces, car nous sommes persuadés de sa réelle efficacité.

En décrivant cette expérience faite sur des lapins, je revois les pensionnaires de mes élevages d'enfant si familiers, si dociles : le gros mâle blanc aux oreilles transparentes qui rongeait la carotte présentée au bout de mes doigts; la femelle grise bizarrement tachetée, douce sauf lorsqu'une nouvelle portée la rendait méfiante. Je les ai tellement vus, caressés, observés pendant toute mon enfance! Aussi, jeune étudiant, tout ce qui se rapportait aux lapins, — à mes lapins — m'était familier.

Et lorsqu'au début de mes études de médecine j'entrai dans le service du doyen Roger, alors professeur à la Charité, je leur ai attribué ma bienheureuse chance. Devant un malade qui présentait des troubles vaso-moteurs, le Maître nous interrogeait sur le jeu mécanique des vaisseaux. Je rappelai les expériences de Claude Bernard et de Brown-Séquard sur les lapins : on sait bien que ces deux savants, étudiant les vaisseaux de l'oreille, l'un après section, l'autre après excitation du système nerveux sympathique cervical, découvraient l'existence des

nerfs innervant les vaisseaux et démontraient l'importance des circulations « régionales », « locales ».

Ma réponse plut, le doyen Roger s'intéressa au stagiaire que j'étais. J'entrai dans son laboratoire, je ne devais plus le quitter. Et c'est là, ce soir, que je pense à mon père. C'est lui qui m'a appris à vénérer ces hommes dont l'enseignement et l'exemple nous tracent une si belle route; qui m'a donné, et une discipline de travail, et la passion de la science désintéressée. Tout cela, il me l'a donné, non pas sèchement, théoriquement, mais ardemment, sans réserve, en un mot, en fonction de la Vie.

PROFESSEUR LÉON BINET.

POÈMES

—

LA MERE

Douleur. Cette douleur immense sur la terre.
Les femmes, les enfants, les humbles animaux,
Les hommes tous lancés déjà vers tous les maux
Dans l'angoisse d'un sombre et grandissant mystère.

Où nous avons été naguère vous irez,
Jeunes hommes déchus de l'amour impossible,
Tombant jusqu'à la mort comme aux mailles d'un crible
Le grain que garde mal l'instrument déchiré.

O douleur sur le corps, multiple et sans limite!
Sur les membres rompus, sur le front trop pesant,
Sur tout l'être vieilli en dix jours de dix ans,
Sur le corps, sur le cœur brûlant qui bat trop vite;

Qui bat trop vite, hésite et bat trop lentement,
Et soudain ne bat plus sur la terre glacée;
Inlassable douleur et toujours dépassée,
Toujours présente, en tout endroit, à tout moment!

Sainte douleur montant du cœur de ma patrie,
Pure, qui nous saisis comme un matin d'été,
Nous recevons en nous ta tragique clarté,
D'une âme résolue et claire, mais meurtrie.

Puisque tu dois rester longtemps sous notre toit,
N'y dresse pas ainsi ta figure étrangère;
Occupe à ce foyer la place de la mère;
Respire; parle-nous simplement; assieds-toi.

Les mots que tu disais sont maintenant les nôtres;
Je ne crains plus la fixité de ton regard;
Tu es là depuis le matin du grand départ;
Berce-nous dans tes bras où se blessent tant d'autres!

—

L'ESPALIER

La douceur du soleil au jardin reste toute.
Le jardin tout entier, comme aux derniers jours d'août,
Respire puissamment le beau temps calme et doux
De l'automne parfois que les hommes redoutent.

La paix tant souhaitée entre les éléments
Depuis l'hiver lointain et ses âpres batailles,
La voici donc venue, et prêtes les futailles
Où le vin révolté dormira calmement.

Contre le mur, sur un banc vieux qui leur ressemble,
Les hommes vieux aussi, avant de sommeiller
Recueillent la chaleur, souriant espalier,
Et tout en souriant, leur vieux visage tremble.

Il tremble sans savoir, à la grappe pareil,
Parce qu'en cet instant, vers l'ultime frontière,
Un jeune homme dressé, mais qui pense à sa terre,
Rêve d'un espalier sous le calme soleil.

—

RELEVE

Comment ce grand combat serait-il pas le mien?
Là-bas, là-haut, plus haut que ma tremblante vie,
Une troupe d'enfants, par mon amour suivie,
Marche aux sentiers secrets que je reconnais bien.

La violence est là qui menace, et la ruse.
Eux, poitrine gonflée et le visage clair,
Ne trouvant rien de mieux à donner que leur chair,
Ont oublié les mots que la lâcheté use.

Debout. Seuls. De leurs mains pures et par leur don,
Ils défendent nos champs, notre âme, nos demeures,

Ce que nous défendions naguère, et ils en meurent.
Nous, nous ne pouvons plus : Pardon! Pardon! Pardon!

Nous croyions vous avoir sauvés, enfants sublimes,
En offrant avant vous, sans compter, notre sang;
Mais notre don n'a pas été assez puissant,
Et nous vous embrassons sur le bord de l'abîme.

LOUIS LEFEBVRE.

LA POLOGNE
ET NOS MUSES PLAINTIVES

—

Elle gémit d'un gémissement qui retentit dans tous les cœurs.

BALLANCHE.

Le plaisant Regnard, lorsqu'il se rendit à Varsovie, au cours d'un voyage resté fameux, ne tarit pas de compliments sur les dames de Pologne. Non seulement il loue leur beauté, mais il rend hommage à leurs vertus, à leur intelligence. C'était, dans cette voie, précéder Lamennais. Devant la résistance de ce pays, en proie, au cours des siècles, à tant d'invasions, victime de tant de fauves et barbares sévices, l'auteur des *Paroles d'un croyant,* le traducteur de l'*Imitation,* ne laisse pas de témoigner, en d'ardents tercets, de l'esprit de sacrifice dont fit toujours preuve, avec opiniâtreté, au milieu des pires épreuves matérielles et morales, une population aussi fière qu'indomptable.

Non seulement le courage des hommes, mais « l'héroïque fermeté des plus faibles femmes, l'ardeur sainte des jeunes vierges », Lamennais en fait le thème de ses dolentes plaintes, de son invective émue! Thadée Kosciuszko a pu s'éteindre (en 1817); la Pologne a relevé le drapeau tombé de ses mains, elle a ramassé les débris de son glaive. A sa mémoire, Casimir Delavigne a dédié son *Dies Iræ :*

J'entends le signal des batailles,
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté...

1830 : la Pologne s'insurge; mais l'atroce répression moscovite, une fois encore, a raison d'elle; et

...cette France qu'elle appelle,
Trop loin, ne peut vaincre avec elle...

Ce qu'elle peut pourtant, cette France-amie, cette *France-sœur* (du moins l'appelle ainsi le grand poète des *Chants du Crépuscule*) c'est plaindre, c'est consoler. Et consoler, ce n'est pas seulement tendre la main, offrir une place au foyer ou dans la grange, adoucir un amer exil. Pour employer une expression de Paul Claudel, alors que « le nom même de la Pologne n'est pas retrouvé sur la carte », c'est donner aux Polonais mieux que l'illusion, mais l'assurance que leur patrie n'est pas morte. S'il est, entre 1830 et 1848, une nation où cette certitude existe, où la Pologne, comme naguère la Grèce à Missolonghi, survit avec son passé, ses fastes, ses légendes, sa gloire et l'élévation de son idéal, c'est dans cette France du romantisme, accueillante aux proscrits, aux sans-asile. Et c'est alors qu'à cet appel venu de Pologne, cette supplication des femmes, des belles et vaillantes jeunes filles dont Lamennais nous parle, d'autres voix féminines répondent, accordées à leur plainte, mêlées à leur gémissement : la voix de nos Muses françaises.

§

D'un même élan, comme si elles étaient animées d'une seule âme, ces Muses de chez nous vibrent à l'unisson d'une lyre commune. Anaïs Ségalas, Mme Amable Tastu, Mélanie Waldor, Elisa Mercœur, la pieuse, la sensible Valmore font retentir à ce moment, en faveur de la nation martyre, une protestation fiévreuse, un cri indigné.

Dans des strophes, tantôt gémissantes comme celles éplorées de vierges timides, tantôt vibrantes comme celles d'intrépides guerrières, d'une voix qui se brise de courroux ou s'anime de menace, elles célèbrent la farouche résistance d'un peuple; mieux, elles cinglent du fouet de l'ïambe et percent, du javelot de la satire, ses

vils et méprisables bourreaux. Vers la Pologne meurtrie, écartelée ou tombée dans les fers, ces Muses élèvent les mains, dédient le trophée nombreux de leurs poèmes (1).

Rompue à des « enfantines », à de juvéniles « berceuses », voire à des élégies propres à caresser l'aile du songe, à provoquer le rêve, Anaïs Ségalas, l'une des toutes premières, se révèle — parmi ces voix d'un chœur désolé — d'une vigueur qui surprend, d'une gravité qui émeut. D'abord, c'est sur le ton d'une lamentation que cette fille de France laisse exhaler son chant :

Hélas ! ma Pologne est donc morte !
Ses femmes n'ont plus leurs joyaux ;
Ses poètes, qu'un souffle emporte,
Ont fui comme un essaim d'oiseaux.
Oh ! pour eux quelques branches frêles
Pour s'y poser et soupirer,
Un ciel pour déployer leurs ailes,
Puis un peu d'air pour respirer.

Mais ce chant de la misère et de l'exil, tout à coup comme il devient rauque, ardent et comme, aux traits déchirants, il sait mêler la menace, opposer la malédiction :

Malheur ! — Le sable blanc de nos forêts de chênes
Est tout rouge de sang ! — Malheur ! malheur à ceux
Qui sèment de nos morts nos champs de blé, nos plaines,
Nos chemins de saules ombreux.

Nous détruirons un jour, tout vaincus que nous sommes,
Leurs palais, leurs cachots qu'ils nous ont fait creuser
Sous terre, sous leurs pieds, comme un réservoir d'hommes
Où le bourreau s'en va puiser.

Ecoutez... Je la vois dans ses beaux jours de fête,
Ma Pologne, joyeuse, et disant ses chansons ;
Avec ses palatins, son sénat à leur tête,
Ses rois dans leurs châteaux saxons !

Sur notre sable fin, nos folles jeunes filles,
Au teint rose, à l'œil bleu, brillant comme un rayon,

(1) Poèmes composés d'après les chants polonais de Niemcewicz, rassemblés et publiés, par Charles Forster, dans la *Vieille Pologne*, avec une préface de Saint-Marc Girardin (Paris, 1839).

Dansent la Mazourek, sa valse, ses quadrilles,
Et tournent dans son tourbillon...

Oh! par saint Stanislas! je la vois belle et fière,
Appeler ses hussards aux cuirasses d'acier!
Les voilà se parant de la peau de panthère,
Portant l'aigle et le cavalier...

C'est que, de la Pologne, il en est comme de la France : au moment où tout dans l'adversité semble perdu à jamais, l'espérance renaît, dans un ciel plus pur une embellie s'élève. Sauvée de ses bourreaux, délivrée de ses persécuteurs, la nation ressuscite.

§

De même que nous avons eu nos reines de légende : une mère de Saint Louis, une Anne de Beaujeu, de même la Pologne a eu ses guerrières, elle a eu ses *preuses*. Elle a ses souveraines. C'est ce que, dans le même bouquet d'hommages, Mme Tastu entendit rappeler, Mme Tastu que Sainte-Beuve (bien qu'elle fût née à Metz, c'est-à-dire à l'est) appelle une *Muse du Nord*. Et *Muse du Nord* un peu lamartinienne (Lamartine ne lui dédia-t-il pas de purs et cristallins beaux vers?) Mme Tastu en s'inspirant d'Hedvige-la-Belle, la reine à jamais radieuse, que fit-elle autre chose que restituer à la Pologne son plus délicat, son plus féminin visage?

Elle était belle comme la première femme de l'Eden... Douce comme la mémoire d'une amante au tombeau... Pure comme la prière que l'enfance adresse à l'Eternel.

Ainsi s'exprime lord Byron, lorsqu'il évoque, en traits d'azur, avec des teintes de nacre, un ineffable profil : celui de la *Fiancée d'Abydos*. Et fiancée, la reine Hedvige l'avait été, elle aussi, puisque, bien avant d'être unie en mariage au grand-duc de Lithuanie, Wladislas Jagellon, elle commença, en secret, par aimer Guillaume, duc de Raguse :

Prince d'Autriche, à sa haute naissance
Guillaume unit un puissant souvenir;

Hedvige en lui voit un ami d'enfance,
Et le passé lui promet l'avenir.
Quel est pourtant ce rival qu'environne
Des fils du Nord le pompeux bataillon?
A leur épaule un carquois d'or résonne!
C'est là Witold, frère de Jagellon.
« Dame, dit-il, trêve à nos longues guerres;
De Jagellon les Etats sont à toi;
« Et s'il le faut, pour la foi de tes pères,
De ses aïeux, il abjure la foi. »

Dévouée au bonheur de son peuple, Hedvige, par raison d'Etat, renonce — le regret au cœur — au cher duc Guillaume. Jagellon reçoit sa main; mieux même, touché de la grâce, il se convertit :

Et là, le prêtre, en lui versant l'eau sainte,
Change son nom au nom de Wladislas...

Belle comme un chapitre de la légende, l'histoire rapporte que, le 15 octobre 1384, lorsque Hedvige fut reçue à Cracovie, le peuple, dans un délire d'enthousiasme, l'acclama aux cris de : *Vive notre roi Hedvige!* Là cependant était une frêle souveraine, une fleur fragile des neiges. Brisé prématurément le grêle rameau de la « tige antique », comme dit Mme Amable Tastu, ne tarda pas à se flétrir. C'est un règne bien bref que celui d'Hedvige! Cependant le poète fervent de l'*Ange gardien,* l'inspirée du *Saule* l'affirme en d'harmonieux vers : la mémoire n'en saurait périr :

Le noble peuple où règne Jagellon
La pleure encore, et d'Hedvige-la-Belle
Les Polonais ont retenu le nom...

§

Le *Saule* et l'*Ange gardien,* dont Mme Tastu demeure l'auteur, sont bien, dans cette suite poétique où l'élégie alterne avec la ballade, et celle-ci avec le bond plus martial de l'ode, les attributs qui conviennent à cette terre déchirée, cette patrie du deuil et de la guerre. Moins retentissantes que la languissante Anaïs, que la

douce Amable, d'autres Muses, celles-là voilées de crêpe ou drapées de lin, avancent, couronnées elles aussi des mêmes signes, sous les mêmes emblèmes. Dans cette affliction d'un peuple si cruellement et injustement frappé, tour à tour ce sont Mme Céleste Vien, l'auteur de *Leszek-le-Blanc,* « chant historique mis en vers français »; la princesse Constance de Salm, laquelle, en alexandrins d'une frappe belle et sonore, transpose, elle aussi, la légende de *Glinski* le renégat; Mme Laure Colombat de l'Isère dont l'odyssée de *Sigismond Ier* inspira les strophes; la comtesse de Bradi, heureuse de célébrer, en *Jean Zamoïski,* une fois le soldat vigilant, une autre le zélé patriote :

Honneur au citoyen qui, magistrat austère,
Fait respecter les lois et régner la vertu!
Honneur au citoyen, choisi pendant la guerre,
Pour servir son pays et qui l'a défendu...

Au Panthéon des gloires lyriques de mil huit cent trente, peut-être est-il des noms plus imposants. Aucun pourtant, par sa modestie, le frémissant talent qui retienne autant que celui de Mélanie Waldor; aussi est-ce un chant spartiate et viril que le sien. *Constantin d'Ostrog* en est le héros choisi et c'est une page épique que celle dans laquelle cette Muse à la voix mâle exalte la plus sainte des causes :

Aux armes, Polonais! la guerre est allumée!
Ce cri de ville en ville est partout répété,
Et l'armée y répond par le cri : Liberté!
Un guerrier, jeune encor, mais vieux de renommée,
Constantin Ostrogski, la conduit au combat!
Il aime, il est aimé; l'amour et la vaillance
Guident son bras vainqueur... Sous le fer de sa lance
Tout plie et tout s'abat.

Car telle est l'épopée, et telle est la légende. Nos Tristan, nos Roland, nos Bayard, tous ceux qui, chez nous, tinrent haut l'étendard et tirèrent l'épée, sont les frères de ceux-là : les héros de Pologne. Ah! comme Michelet avait raison qui les célébra ces soldats, ces guerriers

surgis, ainsi que des archanges, à l'Orient de l'Europe. « Jeunes Slaves, s'écrie l'historien-poète, que vous souhaiterai-je? Que demandera pour vous la vieille France qui vous regarde et vous voit grandir avec joie? »

§

Ce qu'elle demandera, la France vénérable, elle qu'on dit la mère des peuples, leur fée tutélaire, pour cette Pologne martyre, cette Pologne de toujours, c'est le réconfort du cœur, le secours et la consolation dans l'adversité. Une chanson qui atténue l'épreuve, qui endort la peine et berce les morts dans les plis soyeux du drapeau, voilà ce qu'a voulu exprimer d'abord, en faveur d'une Pologne crucifiée, celle que Sainte-Beuve — qui la comprit et la loua si bien — appelle « l'enfant de Douai » ou « la fille des Flandres », Marceline Desbordes. Un instant cette âme gémissante, d'un tremblant et délicat génie — sur ce tombeau mal fermé de la Pologne — incline un front soucieux et chargé d'orage :

Ouvrez... Qui frappe à l'heure
Où l'homme dort souvent?
Est-ce un blessé qui pleure
De revenir vivant?
— Ouvrez, je vous en prie.
De mon lointain hameau
J'apporte à la patrie
Ce que j'ai de plus beau...

Ainsi, sous la plume de Marceline, s'exprime la femme « au front d'ange », image de proscription et statue de la douleur :

Je suis ...je fus promise
A qui défend nos dieux,
Mais la noce est remise,
On se retrouve aux cieux...

Pauvre fiancée, stérile amoureuse! Tout ce qu'elle peut faire, en mémoire du bien-aimé tombé sous l'étendard à l'aigle blanc, est d'offrir au destin la bague que le disparu, avant de partir à la guerre, passa à son doigt :

Et comme la colombe
Vient, d'un autre séjour,
Jeter sur une tombe
Quelque rayon d'amour,
Pâle, dans son épreuve,
Sur un drapeau sanglant,
La jeune vierge veuve
Pose l'anneau tremblant!

Au poète des *Pleurs,* à la grande Marceline, il appartenait d'entonner ce chant de la fiancée, ce thrène des mélancoliques et funèbres amours. Ils peuvent venir les Krasinski et les Slowacki, les Adam Mickiewicz, ces aèdes de la nation-sœur. Leurs chants patriotiques trouveront, dans l'hymne de Mme Valmore, un écho d'une résonance si profonde et si belle que cet écho n'a pu s'élever que d'une âme elle-même brisée et, dans sa détresse, toute à l'unisson de cette douleur.

§

Des mânes, sentinelles
Des ombres sans remords
Voyez les blanches ailes
Envelopper leurs morts.
Regardez! Nulles toiles
Ne doublent leurs cercueils.
Pitié! jette tes voiles;
Ils n'ont pas de linceuls.

Mais à quoi bon des linceuls pour un peuple qui n'accepte pas de mourir? En vain dans sa légende, comme les précédentes « mise en vers français » : *Stanislas Zolkiewski,* Elisa Mercœur, que mine un mal fatal, s'efforce-t-elle à célébrer la Pologne blessée, pantelante, à mêler son agonie à celle de tout un peuple. Ce peuple est plus fort que son destin; il vainc le trépas même, et la mourante Elisa, *Muse armoricaine* que salua Chateaubriand, descendue prématurément au tombeau, n'ayant composé que deux strophes de son chant suprême, une autre Muse se lève pour le terminer : Mélanie Waldor. Et c'est elle, le poète de *Constantin d'Ostrog,* qui

reprend où l'avait laissé la morte le récit palpitant de guerre et d'amour.

...Le cri de la patrie,
Cette autre voix de Dieu!

Voilà ce qu'Elisa Mercœur, avant de fermer les yeux à la douce lumière de sa Bretagne, et Mélanie Waldor font de nouveau entendre. Dans ce cortège des femmes qui firent, vers mil huit cent trente, un si pieux accompagnement à la douleur de tout un peuple, ces voix, pour ainsi dire jumelles, dégagent un accent élevé d'espérance. Montalembert le disait, lui le grand chrétien qui était — à sa façon — un grand poète : « *En vérité, il y a, dans cette nation, un parfum qui embaume.* » Ce parfum est celui qui se dégage de toutes les légendes et de tout le passé de la Pologne. Ni l'asservissement, ni la dévastation, ni la farouche guerre n'ont jamais eu et n'auront jamais raison de ce peuple résolu. Les Muses françaises, qui en célébrèrent le génie au moment même où il semblait que celui-ci dût à jamais s'éteindre, en ont eu le pressentiment, en ont affirmé la pérennité : la Pologne n'a jamais été et ne sera jamais au nombre des nations abattues et qui désespèrent : à peine la croit-on morte que, déjà, elle renaît (1).

EDMOND PILON.

(1) C'est le cri de Lamennais, son beau cri proféré au même moment que celui de nos Muses plaintives : « *Dors, ô ma Pologne, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe; moi je sais que c'est ton berceau.* »

BAUDELAIRE ET LA DIFFÉRENCE

—

I

SUPERSTITION BAUDELAIRIENNE DE LA DIFFÉRENCE

« Poèmes à faire : Prisonnier dans un phare. » Je ne doute point qu'à travers les pudeurs de l'allégorie Baudelaire n'eût voulu figurer sa détresse. Ce maudit reste captif d'une lumière qui le bloque dans un décor de tempêtes et de perdition. « Je suis seul, sans amis, sans maîtresse, sans chien et sans chat; à qui me plaindre? Je n'ai que le portrait de mon père qui est toujours muet. » Isolement, dès l'enfance, où l'abandonné se mure et se révolte : « sentiment de destinée éternellement solitaire ». Et son livre s'ouvre comme son « irrémédiable existence » sur l'aridité de l'exil : le seul prélude possible, c'était bien la *Bénédiction* et le triple cri de la haine. « De ce que mon esprit est fait d'une certaine sorte... il ne faudrait pas en conclure que je prends un plaisir maladif dans cette solitude absolue et dans cet éloignement de ma mère (1). » Baudelaire se lamente ainsi sur dix années de correspondance (2). Mais Mme Aupick garde toute rigueur et son fils ne saurait aimer d'autres « proches ». Des amis? Asselineau, Champfleury, Malassis... Comme ils mettent gauchement leurs pieds dans ses pas! Baude-

(1) *Lettres à sa Mère*, 20 déc. 1855.

(2) Puisque dès le 4 déc. 1847 il écrit à sa mère qui ne veut pas le voir : « Me croyez-vous l'âme assez forte pour supporter une solitude perpétuelle ». — On lit encore des plaintes de cet ordre dans les *Lettres à sa Mère* des 9 déc. 1851 et 27 mars 1852.

laire porte un cœur trop haut pour ces médiocres. Il les redoute un peu, comme « la gale » (3) ! Importune affection des familiers qu'on dédaigne : « Ceux qui m'ont aimé étaient des gens méprisés, je dirais même méprisables... » Et l'on souffre pour lui dès que ce dégoût tombe. Quelle émotion quand Nadar lui fait quelques « tendresses » (4). Cela gêne comme la joie des pauvres qu'un rien comble. Ici la gratitude prouve le dénuement. Quelle âme plus veuve? Il a « ses » femmes, — ou du moins leurs corps qui ne sont pas son bien, ni le leur — qui nourrissent l'enfer, en lui, et de pauvres secrets contre lui. Mais voyez qu'il approfondit, lui aussi, le gouffre de l'imperméabilité. Il ne donne rien à la « complice » incommunicable. Il a bien trop peur de se perdre. Il sait qu'on ne peut se verser en autrui, sauf si l'on cesse d'être. Ici prennent place les textes magnifiques sur la prostitution que Du Bos a très justement commentés : « L'homme de génie veut être un, donc solitaire ». Il entend bien que l'autre ne donne pas la réplique. Baudelaire n'aime pas ou bien c'est sans retour comme on voit par le ridicule épisode de la Présidente. Il aime seul, par vanité, en réserve — comme on adore l'idole de bois, c'est-à-dire pour soi, non pour elle. Il lui déplairait d'être aimé. Il n'accepterait point qu'on lui souhaitât par principe son cœur et son corps de chaque moment.

Vous découvrez maintenant que cette solitude est passionnément conquise, dont il souffre pourtant et qu'il déteste du bout des lèvres. « Me voilà seul, bien seul, pour toujours car je ne peux plus du *côté moral* mettre ma confiance dans les créatures pas plus qu'en moi-même » (5). L'amertume apparaît, mais sans désespoir. Baudelaire s'est résolument muré dans le phare. Et sans doute lui arrive-t-il de s'attarder sur ses destinées petites et seules comme l'unique voile qui vacille au bout de

(3) « Beaucoup d'amis, beaucoup de gants — de peur de la gale... » *Fusées*.

(4) Lettre à Nadar du 16 mai 1859. Baudelaire restera sceptique pourtant (cf. la lettre à Mme Paul Meurice du 24 mai 1865 et la note pascalienne sur les amis devant la maladie).

(5) *Lettre à sa Mère*, du 11 sept. 1856.

l'horizon. Mais l'isolement, dans le fond, lui vaut plus de voluptés que de larmes. *Les Poèmes en Prose* et les *Lettres à sa Mère* trahissent une instinctive horreur de la face humaine (6). » Il savoure ses Thébaïdes de silencieuses ténèbres. Il a peur du plein jour, des voix, des pas dans la rue, de tout commerce des hommes. Quel son plus doux que le déclic d'une serrure certaine qui le coupe du monde? Il s'enferme chez soi, comme l'avare serre un bien, avec une cruauté froide et sensuelle — volontiers ironique à l'endroit des fraternitaires, tout à la sécurité de l'orgueil.

La solitude de Baudelaire ne se comprend pas sans une référence au mal romantique de l'Homme Supérieur. Quand Baudelaire reprend les malédictions d'un Fontanarès : « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles », on songe à Hugo, à Vigny qui confère une valeur théorique à l'isolement de son prophète... Mais c'est plus profondément à Julien Sorel qu'il faut penser, à cet « Homme Différent » que Stendhal devait donner en exemple aux dilettantismes de la fin du siècle. Comme Julien, Baudelaire porte sur le plan de l'impératif catégorique une dissemblance que les bonnes gens tiennent pour un péché. Voilà acceptée et magnifiée à l'égal d'une faveur l'impénétrabilité, « l'originalité radicale de chaque individu ». Comédie de l'orgueil que cet isolement! On fuit les chemins fréquentés comme le Promeneur Solitaire. On crie, avec René, à Céleste : « Ne crois pas que je suis un homme comme les autres! » On roidit sa solitude en réclamant pour elle de pesantes fatalités. On tient pour très glorieuse élection d'être le réprouvé. Ainsi le brigand byronien justifie-t-il sa différence par les secrets de l'Esprit du Mal. Baudelaire a trop admiré ces Giaour, ces Lara, ces Conrad. Il a sacrifié mieux qu'un autre à l'individualisme de réaction qui, loin de chercher l'originalité dans une réalisation patiente de la vocation, s'épuise stérilement à couper les ponts et à faire retraite.

(6) Cf. L. M. des 21 mai et 11 août 1862 et Lettre à Malassis du 16 février 1860. Il avoue fréquemment à sa mère « cette solitude que j'aime tant » (11 janvier 1858). Cf. encore L. M. du 6 mai 1861.

« Ne caignez pas tant de sentir comme les autres », écrivait Sainte-Beuve à Baudelaire. Mais Don Juan reste plié sur son silence, dans la barque — et ce geste de s'absorber dans l'eau noire le garde miraculeusement à l'écart. Baudelaire s'imagine ainsi, courbé par les dédains sur sa rapière. Il se coifferait volontiers de l'auréole distinctive que le mauvais plaisant des *Poèmes en Prose* ne regrette pas assez d'avoir perdue. Il cultive, à défaut, « le plaisir aristocratique de déplaire » : « Et de toi fais-tu dire : Oh! l'homme singulier! » Ce défi dans la fausse note creuse autour de lui le fossé, rompt la complicité qui, à chaque minute, nous lie avec des sociétés de rencontre. Prêtre avec les impies — mais ennemi personnel de Dieu s'il trouve un prêtre, il se convertirait volontiers à une religion « thibétaine ou japonaise » pour ne pas adorer le Dieu de son voisin. Mme Aupick tombe mal, qui le voudrait enfin « semblable à tout le monde ». Il ne lui suffit pas qu'il se sache unique. Il entend que la Différence éclate dans la surprise ou dans la répulsion du moindre quidam. De là ce goût du « voyant » qui couvre un parti pris de malentendu. Baudelaire chérit la témérité de qui sait bien porter l'affront. Il déclare devant la trop médiocre toile d'Haussoullier : « Cette peinture a selon nous une qualité très importante... — elle est très voyante. Il n'y a pas moyen de ne pas la voir. » L'inaperçu, croit-il, c'est cela qui veut plaire. « Si on ne grogne pas trop contre cette poésie j'en donnerai de plus voyante encore », mande-t-il à Gautier en 1852 et il tient sa parole. Il ne craint pas davantage pour raffiner sur le non-conformisme d'usurper le masque de la mystification. Mais le goût d'être décrié cède la place, avec le temps, à des tentatives plus positives pour réaliser ses virtualités profondes. Un artiste doit « posséder quelque chose d'essentiellement *sui generis* par la grâce de quoi il est *lui* et non un autre » écrit-il dans l'*Art Romantique*. Et pour justifier son goût de l'eau-forte, il veut que les genres les plus « personnels » soient aussi les plus « aristocratiques ». Nous retrouverons cet « amour de toute personnalité vive » quand nous étudierons l'idéalisme

vertical du « tempérament ». Dans tous les cas, cette fureur de la qualité distinctive marque les deux extrêmes gestes de sa vie littéraire.

« Le manque de personnalité faisait tellement souffrir Baudelaire, raconte Champfleury, que, par crainte de certains rapports d'idées avec Heine et Stendhal, il détruisait tous les exemplaires qui restaient de sa première brochure sur les arts... » Un compagnon de la première heure, Levavasseur, confirme en vers plats :

Avait-il peur de voir par un soin puéril
L'originalité de sa Muse en péril,
Et son indépendance était-elle effrayée
De suivre, en cet amour, une route frayée?
Peut-être, parmi ceux d'hier et d'aujourd'hui,
Nul ne fut moins banal, etc...

Et à l'autre bout de sa carrière littéraire, quelques mois avant sa première mort, Baudelaire confie à Troubat « que cette jeune équipe de l'*Art* lui fait une peur de chien ». Il « n'aime rien tant que d'être seul ». Et ne voyez pas là une boutade hypocrite. Dans le même moment il mande à sa mère : « Je ne connais rien de plus compromettant que les imitateurs, et je n'aime rien tant que d'être seul. Mais ce n'est pas possible et il paraît que *l'école Baudelaire existe* (7). » Il ne se veut ni maîtres ni disciples — souci, jusqu'à la fin, de se désagréger, de se déprendre... On sait que ce privilège de singularité figure parmi les *Bienfaits de la Lune :* la « fatidique marraine » distingue les siens de sa touche froide et verdâtre. Ses élus ce sont les dandys.

Le culte de la Différence mène au dandysme — qui se pose pourtant comme non romantique par haine de l'élan et de l'inspiration. C'est ici le lieu de rappeler les bonnes pages d'André Ferran sur cet héroïsme de la concentration, sur ce stoïcisme aristocratique qui se pare pour se séparer, qui s'essaie devant ses miroirs à la sublimité du héros carlylien — « Dandysme patricien » fait d'horreur

(7) L. M. 5 mars 1866.

d'être dupe, de politesse glacée, de passion gratuite pour les plus difficiles gageures. « Jamais il n'a un pli canaille, déclare, de Baudelaire, Laforgue (jamais) un faux pli aux expressions dont il se vêt. Il est toujours courtois avec le laid. » C'est le Baudelaire aux gants roses, aux ongles de femme, aux longues boucles brunes, cruellement vêtu de blanc et de noir. Romantique par non-conformisme, ce dandy sait pourtant briser tous les mouvements de l'instinct. Il corrompt la spontanéité selon « discipline », « hygiène » et « toilette ». Il mortifie le corps dans une ascèse de l'artificiel. Il ne goûte rien tant que la contre-nature. A la différenciation par excès où tombe le Maudit du romantisme, le dandy oppose la solitude du prêtre, du guerrier ou du saint.

Il importe que dans les deux cas l'isolement soit fils de l'orgueil. Car de l'orgueil procède et se perd tout le périple mystique.

Ce rire amer
De l'homme vaincu plein de sanglots et d'insultes...

traduit toujours la superbe en révolte devant le fait. Quand il mendie à la Société des Gens de Lettres ou aux éditeurs, c'est d'humiliation qu'un Baudelaire s'enivre et non d'humilité, qui en est bien le contraire. « L'humiliation éternelle que l'homme éprouve à se sentir confessé », peut-on lire dans *l'Art Romantique*. Lui, ne se livre jamais sans une pointe d'insincérité, voire de provocation pour blesser le confesseur, pour dissiper la sympathie complice qui conjoint ordinairement autour de l'aveu la complaisance à la pitié. Et quand *La Béatrice* prétend l'outrager avec des nains obscènes, il demande à la fierté de fermer sa blessure : la fierté nourrit et soutient. Devinez à ce moment le geste patricien de cette « tête souveraine » :

... Mon orgueil aussi haut que les monts
Domine la nuée et le cri des démons...

Déjà Samuel Cramer plaignait en « royal solitaire »

les malheureux qui ne pouvaient se hausser jusqu'à son paradis. La superbe de Baudelaire plus riche et plus pure ne se trempe d'aucune vanité : « J'ai un orgueil qui me soutient et une haine sauvage contre tous les hommes. » Il se dessèche de doutes pour peu qu'il reste seul avec soi; mais il retrouve, d'un réflexe, son unité, dès qu'on lui refuse son dû : « J'ai encore plus d'orgueil que Victor Hugo, et je sens, je sais que je ne serai jamais si bête que lui... » Quel ton abrupt de grand seigneur pour dérober ses luttes contre soi, ses « querelles de ménage », ses angoisses et ses lâches remords : « Je ne puis pas me soumettre à des circonstances, mánde-t-il à Louis Martinet. J'ai pris l'habitude, depuis mon enfance, de me considérer comme *infaillible.* » Outre vide à venin, Jules Vallès osait écrire à la mort du poète : « Baudelaire sentait uniquement son orgueil fermenter et s'aigrir... » Je ne découvre pas l'aigreur ou la pourriture de l'amour-propre dans cette courageuse fierté qui reste le seul remède à une solitude dont elle est aussi l'origine.

Cet orgueil s'assied sur le pressentiment d'une haute survie littéraire. A la fin de ses jours Baudelaire recommande à Sainte-Beuve « une ode mélancolique de Shelley qui se termine par ces mots : *Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent!* » Il ne doute jamais que son nom doive heureusement aborder aux époques lointaines. « Mes *Fleurs du Mal* resteront », écrit-il dès 1859 à Malassis. Il confesse à sa mère : « Je laisserai une grande célébrité, je le sais. » Mais cela resserre la solitude qu'il n'ait ni ne veuille aucun public dans le présent. On se rappelle le *Sonneur* de Mallarmé qui reste seul avec le rôle de tirer, dans le clocher ténébreux, ne recueillant que par bribes creuses cette voix sacrée qu'il dispense dans la lumière : c'est Baudelaire écrivant pour nous. Mallarmé se plaisait provisoirement en cet état de sonneur — par mépris de tout poète « existant » qui sort dans la vie avec l'œuvre faite. L'absence de réponse, l'attente négative, l'exil loin de toute présence réelle, cela sauvegardait à ses yeux la pureté du geste à faire pour éveiller les sons.

Il semble que Baudelaire ait moins négligé le positif. Certaines lettres nous le montrent avide de succès immédiat. Il mande à Malassis : « Je veux bien accepter vos compliments — qui, d'ailleurs, ne me consolent pas — sur le caractère aristocratique de mes œuvres, mais je veux que la foule me paie, il m'importe peu qu'elle me comprenne. » Baudelaire ne se croit pas « assez *bête* pour mériter le suffrage universel. » Baudelaire savoure les signes de l'impopularité. Il goûte trop le malentendu pour ne pas « braver » le lecteur, pour ne pas tirer « une jouissance de la haine », pour ne pas « se glorifier dans le mépris ». Il rend singulièrement discordant le ton de la *Préface* inachevée aux *Fleurs du Mal.* Il refuse au public les solides ordures qu'il requiert : mais il remet au chien des parfums rares pour pâture. Dans les *Dons des Fées*, c'est au fils de marchand et non pas au poète qu'échoit le savoir-plaire, le meilleur des lots; Baudelaire ne veut pas flatter, ni gloire ni foire : il ne sera jamais le *Vieux Saltimbanque*, amuseur que dégrade la misère et la défaveur. Si l'albatros s'exile sur les planches, sachez que c'est bien malgré lui. Baudelaire ne « se montre pas ».

« Le premier il a rompu avec le public... », nous enseigne Laforgue, qui a beau jeu de montrer les procédés pour accuser la faille. Si Baudelaire brise avec la foule, c'est pour lui, pour se sauver, — bien plus que pour la perdre. Ce sentiment « qu'on ne lui paie pas *ce qui lui est dû* », cette fatalité d'un talent désagréable, il les chérit comme des remèdes. Bonne médecine que l'insuccès. « Quand vous verrez Manet, demande-t-il à Mme Paul Meurice, dites-lui que... la raillerie, que l'insulte, que l'injustice, ce sont des choses excellentes et qu'il serait ingrat s'il ne remerciait l'injustice. » Il voit dans l'échec la meilleure caution contre les prostitutions de l'Art, une garantie de sécurité personnelle. Cette exaspération du sentiment de l'honneur qui éclate dans les *Notes Nouvelles* sur Poe diffère entièrement d'une révolte romantique récusant les mots d'ordre de la cité! Car Antony ou Didier prennent cette attitude devant la foule. Ils in-

sultent en public ce public. C'est prêcher pour lui que prêcher contre lui (8). Baudelaire n'a pas besoin de crier qu'il ne veut pas de galerie. Il se tait et la décourage. Lui seul peut décemment reprendre la parole définitive : « Tous les élégiaques sont des canailles. » Car Hugo avec sa façon de dire « Je suis seul », sous-entend : vous me voyez seul — et vous êtes seuls aussi, car je suis « vous » (« Insensé qui crois... »). » Et ainsi la solitude n'est plus qu'un mot. Le romantique compte toujours avec le groupe dont il fait profession de se distraire. Le « parfait comédien » ne tient un rôle que devant soi, c'est-à-dire devant son miroir. Mais pour Hugo le miroir c'est le regard de la foule. Le romantique finit toujours en comédien ordinaire : le classique regarde son objet, ses personnages. Il écrit de la salle. Mais le romantique écrit sur la scène, entre deux applaudissements, car c'est « lui-même » le spectacle. Or, il est trop naïf pour se chercher ailleurs que dans les yeux du public. Baudelaire va par delà, qui se mire dans son propre regard.

On peut croire qu'il lie société avec le public futur dont il attend la consécration matérielle. Mais il n'imagine jamais la postérité de façon à se camper devant elle. Cet aveu ne fait que nourrir l'orgueil, c'est-à-dire la solitude présente. Et d'ailleurs Baudelaire ne se compose pas davantage de public idéal. Le lyrisme méconnu, et à l'opposé l'artiste impersonnel, peuvent se réclamer de lecteurs illusoires et un jour fraternels. Le grave c'est que l'art de Baudelaire répugne à la notion même de public. Il y a de la contre-littérature en cette œuvre. Baudelaire interpose entre la foule et lui une poésie « d'intimité » qui ne s'adresse à personne.

Poète, notre sang nous fuit par chaque pore...

peut dire l'artiste qui se prostitue. Mais lui n'exténue sa substance que dans le dévorant commerce avec soi. On

(8) Cf. le fameux passage de *l'Art Romantique* : « l'aristocratie nous isole... » p. 148. « Récriminer, faire de l'opposition et même réclamer justice, n'est-ce pas s'emphilistiniser quelque peu? On oublie... qu'injurier une foule, c'est s'encanailler soi-même. » Nous citons, dans la magnifique édition Crépet-Conard.

prétextera que le mot de Laforgue est mal fondé, que Baudelaire doit à l'oncle Beuve son art d'intimité. Mais quel poète plus soucieux des publics que le servile sans dignité qui mendie des prix de *Consolations?* On invoquera comme jumelle la solitude d'un Vigny? Mais le Prophète n'est qu'instrument et à travers lui c'est plutôt le Dieu de Moïse qui gémit de sa puissance solitaire. Vigny se plaint d'être incompris dans ce qu'il demande : il demande donc. Et pour lui cela prend un sens que la *Bouteille à la Mer* trouve le rivage. Pour Baudelaire point : sa solitude paraît si nécessaire qu'on s'irrite presque de son œuvre produite. Faut-il pourtant s'étonner? Oublie-t-on que par la plus impudique des contradictions cet écrivain sans public s'avère pourri de « littérature »?

Fondé sur l'orgueil de la différence et du dandysme, maintenu par l'absence de spectateurs littéraires, l'isolement de Baudelaire trouve dans la douleur de nouveaux prétextes. A propos de Gérard et de Poe le poète révèle comment « l'impertinence du malheur » rend le malentendu plus irréparable. Baudelaire sent la fatalité distinctive, l'irrémédiable grâce de souffrir. « Plus je deviens malheureux, plus mon orgueil augmente », écrit-il à sa mère. C'est pourquoi il exècre les bas gémissements selon le lyrisme : « Moreau n'aimait pas la douleur, il ne la reconnaissait pas comme un bienfait et il n'en devinait pas l'aristocratique beauté. » Quel plus grave reproche? Lui se glorifie, et non sans délectation esthétique, d'être « le plus curieux martyr de tout Paris ». Tels « les élus de souffrance du moyen âge qui *voyaient* et que la foule brûlait ».

Cette différence implique une exclusive préférence. On comprend toutefois que la solitude n'atteigne jamais la complète suffisance. Un égoïsme de négation reste relatif. Il doit sans cesse repousser les assauts de la société liguée contre lui : c'est par la vigueur de son *non serviam* esthétique, social et politique qu'un Baudelaire réussit à assurer ce qu'il nomme, dans l'Art Romantique, « la défense personnelle » de l'Homme Supérieur. Baudelaire ne fuit pas toujours le troupeau. Il tente volontiers

« l'alibi dans les foules ». Cette curiosité d'autrui qu'on découvre aux *Fenêtres* sert insidieusement le besoin de prostitution : « Et je me couche fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même. » Il trouve la même douceur au « bain de multitude ». Il ose « épouser la foule », élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et dans « l'infini » pour combattre l'asphyxie de la vie d'hôtel usée minute à minute derrière les rideaux toujours tirés. Voyage dans la foule, par le « grand désert d'hommes », par cette mer pavée d'innombrables têtes! Ici deux attitudes et deux divertissements possibles : se fondre dans le courant universel, s'abandonner au coude à coude, jouir de la place gardée dans le rang, participer d'un mouvement comme d'un but commun, vivre le flot en lui passivement — ou s'abstraire en prenant la cohue pour objet. Baudelaire préfère cette volupté d'observer. On retrouve là son « goût du travestissement et du masque. » Prostitution par mimétisme! En un effort unique pour comprendre la signification des visages, Baudelaire passe de la personne au personnage, retrouve les gestes antérieurs et le comportement à venir, il devient ce passant et se « désapproprie » tant qu'il peut. Nul besoin de magicien comme dans l'*Avatar* de Gautier pour réaliser la « métensomatose ». C'est un semblable procès de sympathie qui pousse le poète à coïncider avec les *Petites Vieilles*.

> Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices!
> Mon âme resplendit de toutes vos vertus...

Mais il semble que le projet de fusion cède, en fin de compte, au besoin d'ériger les vieilles en symboles. Baudelaire incarne plus volontiers ses désirs qu'il n'incarne ceux du modèle. Et pourtant il *regarde*, monstrueusement, pour se perdre, *la Passante* qui ne répond pas :

> Moi je buvais, crispé comme un extravagant,
> Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
> La douleur qui fascine et le plaisir qui tue.

Cet échec de la désincarnation s'avérait d'ailleurs pré-

visible. Le dandy reste l'ennemi spécifique de la troupe; il n'a pas le droit de porter son attention sur autrui. Un poète ne saurait grossir « la grappe des badauds ». Il fuit l'avilissement des poignées de main, il se fait « haïsseur » juré des multitudes à la façon de Delacroix qui « avait peur de la conversation comme d'une débauche, d'une dissipation... » Et Baudelaire ne trouve pas de sarcasmes assez forts pour flétrir les troupeaux de Belgique: piètres penseurs qui s'associent pour se dispenser de penser! piètres martyrs qui n'ont pas appris à souffrir « par eux-mêmes »!

Le vieux rêve sociologique de Madame de Staël offre le meilleur remède aux hommes de lettres en mal de solitude. Or Baudelaire se refuse, sauf dans le premier article sur P. Dupont, à considérer l'art comme fonction sociale. « Etre un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux », note-t-il sur le sixième feuillet de *Mon cœur mis à nu.* André Ferran a surabondamment commenté ce refus de servir, de prêcher « les vertus des assassins et des filles publiques », ce mépris pour toute littérature socialisante. Nous ne reviendrons sur ce point que pour indiquer comment Baudelaire ajoute au dogme de l'Art pour l'Art, opposant aux postulats du Parnasse sa théorie du Dilettantisme. Baudelaire se moque des prétentions de l'Ecole Païenne. Il n'adule pas la forme, la structure, l'idole dure, extérieure, glorieusement existante. Il ne croit pas à des rédemptions purement esthétiques. « Vous sentez la poésie en véritable dilettantiste, c'est comme cela qu'il faut sentir... » mande-t-il à Fraisse. Et comme il a besoin d'un modèle, c'est Gautier qu'il choisit : il retient le roman dont la belliqueuse préface défend les droits du désintéressement. « Avec *Mademoiselle de Maupin* apparaissait dans la littérature le Dilettantisme ». Baudelaire n'estime rien tant que le jeu, c'est-à-dire sans doute le divertissement, mais aussi le surcroît qui survit à l'action sérieuse. Ce relief de toute utilité satisfaite, c'est justement ce qu'en dernière fin le travail utile était chargé de produire. Baudelaire savoure cette activité pure, libre, suffisante, sans

progrès ni terme. « La vie n'a qu'un charme vrai, c'est le charme du *jeu* », note-t-il dans *Fusées.* Dans la Préface aux *Fleurs du Mal* il se réclame aussi de cette activité gratuite : « Ce livre essentiellement inutile et absolument innocent n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle ». C'est l'aspect esthétique du dandysme. Et l'on ne doit point se méprendre sur les paroles parnassiennes des *Notes Nouvelles.* Baudelaire ne tue pas l'homme sous l'homme de lettres, il ne s'humilie pas devant la structure autonome. S'il combat un moment avec l'Art pour l'Art, c'est pour assurer sa « défense personnelle » car Baudelaire ne rougit pas de sa solitude égoïste. Il ne comprend point que dans *Palace of Art* le héros de Tennyson pleure atrocement de n'avoir pas servi. Il aime, lui, son retranchement. A qui se rue dans la mêlée deux moyens sont permis pour se perdre : la marche au pouvoir ou l'apostolat citoyen. Mais aucun des deux ne tente Baudelaire. Il n'a point d'appétit dans la cité. Il se moque de la jouissance temporelle et de la tyrannie qui demeure à la mesure de l'homme. Il lui arrive pourtant de jeter sur la place publique des yeux curieux « passionnés », comme reconnaît une lettre à Nadar. Il fait alors les remarques les plus pénétrantes sur la question italienne ou sur les difficultés de l'Empire. Mais le dandy en lui méprise jusqu'à la seule idée de « fonction ». Nul ne se tient plus loin de l'écurie publique. Il juge en esthète qui ne s'engage pas : « Robespierre n'est estimable que parce qu'il a fait quelques belles phrases. » Voilà Baudelaire! Et ce n'est pas une boutade sur ses lèvres. « Vous ne m'avez pas vu au vote, écrit-il à Ancelle : c'est un parti-pris chez moi. *Le 2 Décembre m'a physiquement dépolitiqué...* Si j'avais voté, je n'aurais pu voter que pour moi... » La seule puissance dont il ait faim, c'est la toute-puissance divine. Pourquoi se battrait-il pour ou contre les hommes? « Je n'ai pas de convictions... parce que je n'ai pas d'ambition... Pourquoi réussirais-je puisque je n'ai même pas envie d'essayer? » On dira qu'il nourrit, à défaut de foi positive, d'implacables haines.

Et de fait il exècre les libéraux mûrs pour l'enfer, le peuple brute et « le socialisme des paysans, socialisme... féroce, stupide, bestial », comme il ose écrire en 1849! Il se moque de la souveraineté populaire : « tyrannie des bêtes » ou zoocratie. Il plaint dans une des dernières lettres les malheureux qui tombent dans la démocratie, « comme un papillon dans la gélatine ». Mais cela va sans contre-partie affirmative, sans opinion joyeuse et sans religion sociale. Aussi cruel que Comte pour le libéralisme, Baudelaire ne se console pas dans une mystique positiviste de l'Humanité.

Quel repos confortable dispensent les illusions messianiques du *Cours de Politique Positive!* En participant du Grand Etre, en retournant à l'indifférenciation du groupe, l'individu retrouvera la certitude; car servir c'est assurer le bonheur en le sacrifiant au départ! La suffisance personnelle sera dépassée dans une mystique exclusive du *fatum* et de l'altruisme. Est-il besoin de montrer combien Baudelaire répugne aux trois conditions de cette rédemption sociale : à l'humanisme — à la foi dans le déterminisme et dans le progrès, à la religion de l'altruisme?

L'Humanisme s'incarne, pour lui, dans la révolte prométhéenne du XVIIIe siècle. Il connaît et chérit singulièrement cette époque luxueuse et sensuellement intelligente, mystique aussi, avec ses « illuminés » et ses prophètes maçonniques. Mais il y découvre aussi la réhabilitation de la nature et la déification de l'homme. Baudelaire souffre comme d'une insulte personnelle de cette « fatuité moderne », de cet optimisme paresseux, de ce rationalisme « anti-poète » qu'il impute à Voltaire, « le prédicateur des concierges, le père gigogne des rédacteurs du *Siècle.* »

On sait qu'un pareil mépris des « lumières » s'alimente à la haine de « monseigneur Progrès et très-puissante dame Industrie ». Cette marche en avant, il la nie et il la condamne. Avec quelle joie crève-t-il dans une lettre à Malassis « le ballon-monstre de la perfectibilité »! Il pose la nécessité de l'antagonisme pour maintenir l'équilibre à chaque instant de la durée. Ch. Nicolle ne parlera

pas autrement, de nos jours, quand il voudra nier l'évolution nécessaire. Baudelaire a foi dans le seul progrès « moral » que l'individu réalise en lui et sur lui. L'autre c'est postulat de Belges et « paganisme des imbéciles » — paresse humanitaire qui s'en remet au destin, c'est-à-dire à autrui.

Baudelaire reproche à Malassis d'être resté un homme de 1848. Il tient, pour lui, que la révolution fut « amusante », « charmante ». Mais comme il insulte les Michelet, les Sand, les Hugo, qui en gardent pieusement les doctrines! Lui qui connaît si bien le peuple et la rue n'a pas un moment de vraie charité sociale. « Assommons les pauvres! » « J'ai même apporté dans la charité un enthousiasme d'orgueil », mande-t-il à sa mère. Il n'a pas besoin des longs tâtonnements nietzschéens pour savoir que la pitié est une ruse des faibles.

Baudelaire ne se prostituera donc point dans la lutte pour l'homme. Solitude hermétique et sans nul recours. Malgré les reniements du réveil, les *Trois Tentations* poursuivent leur déroute — et l'amour, et Plutus et, plus forte, la Gloire. L'Orgueil a dû triompher de ces trois vanités. Mais à lui seul l'isolement ne saurait rien conclure. Il figure un champ de bataille et différemment le point de départ d'un voyage. Assumer son unicité personnelle, c'est prendre la responsabilité de toute une chaîne. Le vide creusé par la solitude, les luttes de *l'Heautontimoroumenos* sauront le remplir. Ne portant plus les yeux sur autrui, Baudelaire s'épuisera dans le mépris de soi. C'est contre quoi met en garde la grande voix de Zarathoustra :

« Solitaire, tu suis le chemin qui mène à toi-même! Et ton chemin passe devant toi-même et devant tes sept démons. »

II

LES LUTTES DE L'HEAUTONTIMOROUMENOS

« Enfin la tyrannie de la face humaine a disparu et je ne souffrirai plus que par moi-même. » Ecrite *A une*

heure du matin, cette petite phrase a le mérite de lier la solitude à la Conscience Malheureuse. Celui qui immole l'univers à son orgueil et qui n'accepte plus d'autre fardeau que sa « charge d'âme », celui-là se traduit bientôt devant son propre regard avec curiosité ou colère. Car il est deux formes de mauvaise conscience. La première procède de l'esprit et de l'effort pour se connaître, l'autre du cœur et de l'acharnement à repousser ses fautes. L'une naît sans aucun prétexte extérieur d'une application de la forme à elle-même—et c'est l'Ironie sous son aspect baudelairien; l'autre s'attache à un objet précis, à une mauvaise action définie, et c'est le Remords, le conflit avec l'irréversible. Mais aussi bien la quête stérile de soi conduit-elle à la crise morale. C'est que la joie sadique de *l'idea ideae* s'use assez vite; la connaissance lassée du dépassement indéfini qui la dupe a faim de s'arrêter à un objet véritable. Et quel objet privilégié pour qui s'est coupé du monde que son plus mauvais péché? Ainsi de l'Ironie passerons-nous au Remords.

Ce dédoublement, ce « merismos », ce regard du regard qu'Amiel appelle le « dévêtement de l'âme », cette perpétuelle transcendance de l'esprit à lui-même, cette surenchère, c'est mal d'intelligence (9). Car l'intelligence refuse toujours de coïncider, elle nous décolle des objets pour les transformer en spectacle, elle fait problème, elle introduit l'intervalle, elle conteste les évidences du donné et du plaisir, elle troque la vie contre les raisons de la vivre. Quelle périlleuse tentation de tourner cette arme vers l'intérieur! Le malheureux qui approfondit ainsi le sentiment de soi,

> Roidissant (ses) nerfs comme un héros
> Et discutant avec son âme déjà lasse,

se lance sans se trouver de miroir en miroir. Fou, qui croit penser ce qu'il est, qui cherche sa propre objectivité, qui braque sur soi un besoin de connaître armé seu-

(9) Cf. là-dessus les deux livres de Wladimir Jankélévitch : *La Mauvaise Conscience* (Alcan 1933) et *l'Ironie* (ibid.).

lement pour le monde! Il oublie qu'il n'est aucune « science » de la forme — que l'introspection reste une impossible limite, puisque le regardant se sait regardé et passionnément replié en soi ne peut poser pour soi comme une chose de nature — qu'il y a de la pathologie dans ce goût du vertige.

Or, nul n'est plus curieux de s'observer que notre Baudelaire. Il se propose d' « appliquer à la joie, au *se sentir vivre* l'idée d'hyperacuité des sens (10) ». Il veut « transformer sa volupté en connaissance ». Quelle frénésie d'analyse! Il n'a pas besoin d'escalader le Brocken et de se chercher dans le spectre ou de consulter le Sombre Interprète, au sein de l'opium, ou d'interroger le chœur comme le héros grec quand il veut entendre sa propre conscience. Baudelaire « pose » sans truchement devant soi.

Douleur et refus de coïncider avec ce Soi, avec cet objet auquel il adhère et qu'il cesse pourtant de reconnaître, qui devient un obstacle, un ennemi peut-être. Un étranger dans sa maison, et cet étranger c'est lui-même, actif spectacle et passif spectateur de lui-même! C'est aux dandys qu'appartient ce mauvais usage de l'esprit : « Surtout soyez naïf dans vos sensations, conseille-t-on aussi à Dominique. Qu'avez-vous besoin de les étudier? » Cet idéalisme de la perversité qui tient pour seule véritable la sensation insincère, cette attention monstrueuse, cet abus du « témoin virtuel », ce vice de la lucidité, cette quête comédienne de lumières sur soi — tout cela se retrouve dans le personnage un tantinet caricatural de Samuel Cramer (11). Il s'applique à « sophistiquer » sa passion. Il aspire à « connaître au juste le baromètre de son cœur ». « Il abuse du microscope » psychologique. Pauvre fou qui hâte le cours de son mal à le vouloir comprendre! « Je me regardais moins souvent que vous dans la glace », lui dit finement Madame de Cosmelly.

Le plus grave, c'est que la conscience du plaisir tue le plaisir. Or, mon plaisir, comme ma souffrance, c'est la

(10) *Plans de Nouvelles et de Romans*, N.R.F., OD, p. 90.
(11) *Paradis Artificiels* (*Le Fanfarlo*), pp. 247-248-254 et 278.

partie la plus brûlante et la plus « mienne » de moi — et je dois la répudier si je veux la connaître. La moindre question sur le bonheur dissipe le bonheur. Car la loyauté nous porte dans l'Après, par delà ce plaisir ou ce repos. Dès lors le péril ou l'absence future de jouissance comptent davantage que le bien-être actuel, qui s'est mis à l'irréel du présent, dès que l'esprit voulut en dénouer l'évidence. Ainsi perdent l'usage du monde ces malades de l'intelligence dont Baudelaire reste le plus grand :

La Dent dit : « Vivras-tu ce soir? »
Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon...
Chaque instant te dévore un morceau du délice...

Comment « passer » des jours heureux, s'ils doivent « passer »? crie en lui le démon. Car le diable c'est toujours la voix de l'intelligence, ou comme il est dit dans *Tout Entière,* l'esprit « d'impuissante analyse ». Détresses du solitaire qui tourne vers son cœur la pointe du savoir! trouvez-les aussi dans les *Dithyrambes* nietzschéens. « Flèche du mal! Aujourd'hui harcelé par toi-même, blessé par ta propre flèche... Aujourd'hui solitaire avec toi-même..., au milieu de cent miroirs, faux devant toi-même..., étranglé par ta propre corde, connaisseur de toi-même, bourreau de toi-même..., emmuré en toi-même, t'attaquant toi-même à coups de pioche. »

C'est l'Ironie qui force à « se retirer de table, crainte que le repas ne finisse » — « gaîté sarcastique insupportable à (soi)-même » que Baudelaire n'avait pas besoin de chercher sur le baromètre psychologique d'Hoffmann. Car lui aussi se tourmentait l'esprit pour se moquer du cœur.

Le romantisme allemand utilise systématiquement cette dérision contre les despotismes du rêve ou du réel. Baudelaire la considère plutôt comme principe actif du dédoublement, dans la Conscience Malheureuse, comme stricte ennemie du sujet. L'*Heautontimoroumenos* le prouve clairement.

Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,

Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord?...

C'est l'esprit de moquerie qui invente la honte et la discrépance : le sujet reste passif et victime. L'Autre, le bourreau, l'Ironie, mène la danse :

Elle est dans ma voix, la criarde...

Elle « n'est » point sa voix : la dualité s'avère irrémédiable.

Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde...

Baudelaire reste tout instrument : la maligne conduit toujours le procès.

Je suis la plaie et le couteau...

A ce moment l'équilibre se rétablit entre les deux lutteurs. Doit-on même parler de dualité? Le dédoublement cède la place à la division d'un même sujet qui se reconnaît dans les deux termes.

Je suis de mon cœur le vampire...

C'en est fait de l'Ironie. Le sujet reprend son initiative, la victime se fait bourreau. L'Ironie c'est la contemporaine du cri de misère. Elle triomphe tant que je me reconnais dans la victime. (« L'Ironie, cette vengeance du vaincu... », dit quelque part Baudelaire.) Elle meurt quand le sursaut de cruauté active consacre ma victoire sur moi. Elle ne survit pas à la période de lâcheté, au dédoublement stérile. Elle fuit dès que le solide Remords installe en mon cœur une bonne faute à digérer. Elle cède le champ à la lutte morale.

Ainsi quittons-nous les dépassements cruels de la curiosité pour les tortures proprement morales, expiatrices. C'est un autre gouffre qui s'ouvre, plus profond — un nouvel enfer, plus brûlant. Hippolyte l'enfant, nouvelle-

ment servante du « vice qui a poussé ses racines de souffrance » en elle, peut bien se lamenter sur son cœur :

Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Patere legem quam ipse tulisti, crie le Serpent jaune, l'Avertisseur, qui oppose toujours au vouloir-vivre le « Non » du devoir, la venimeuse loi du remords — qui installe dans la poitrine cette silencieuse cour de justice, cette bataille au « tribunal du cœur » que Baudelaire trouvait décrite en un style impur, haletant, corrosif, « toussant ses râles et vomissant ses pituites » — dans les *Martyrs Ridicules* de Cladel (12).

C'est une brûlante contradiction que le remords! Le regret n'est que relation, constatation de l'Irréversible, le repentir se tourne déjà vers l'avenir — mais le remords me bloque dans le présent, il me fait atrocement revivre mon péché, il cherche à anéantir le passé que le regret ressuscite pour ses tristes délices. Je repousse de toute ma force la souillure, mais elle reste en intelligence, au centre de moi-même, dans ma volonté, et dans mon amour. Comment la déplacer? Je m'arrête cloué devant mon visage de honte, devant cette face tordue, sordide et ulcéreuse. Ce qui me dessèche c'est moins la faute que la possibilité de l'avoir commise. Comment arracher du flanc cette lance? Et noyer la patience gourmande du ver qui se nourrit de moi « comme du chêne la chenille » (13).

Ainsi Baudelaire dispute aux bêtes ce cœur flétri, plein d'ordures, ce bloc rouge et glacé, ce lieu maudit où l'on s'égorge, où l'on se prend aux cheveux, ce cœur ruisselant où se plantent, longuement affilés par la haine, les sept Couteaux essentiels de la fureur noire! « N'y a-t-il pas là matière à remords? » demande-t-il fréquemment à sa

(12) Ed. Malassis, pp. 132, 147 sqq, 317. Baudelaire décrit dans la Préface les oscillations de conscience du principal « Martyr » : Alpinien. C'est un personnage éminemment baudelairien, « qui s'absout et se glorifie des pénitences qu'il s'inflige » etc... Cf. *Art Rom.*, p. 421.

(13) Cf. *Fleurs du Mal*, pp. 138 et 214.

mère : « ne suis-je pas coupable envers moi-même (14)? » Et il tourne sur soi ce regard singulier « qui coupe et qui fend » comme une lame bleue. Ce qui envenime en lui la discorde, c'est une incurable maladie du vouloir.

Et sans doute écrit-il, aux *Journaux Intimes*, son impératif *Traité de la Volonté*. Sans doute mande-t-il à sa mère qu'il a toute confiance en son énergie, que sa vie s'oriente suivant de solides résolutions. Mais il sait mal se leurrer. S'il confère une efficacité souveraine au seul principe qui contredise ouvertement la nature, s'il célèbre surabondamment la puissance de liberté, quelles pauvres velléités de vouloir quand il faut « se convertir tout de suite », « commencer », « faire son devoir tous les jours ». Il n'a jamais goûté « le plaisir d'un plan réalisé ». Lambinages, passivité, hontes, « soubresauts et crises » sans effet, abdication devant le *fatum* : « Je crois que ma vie a été damnée dès le commencement et qu'elle l'est *pour toujours*. » Or, cela éternise sa mauvaise conscience qu'il ait corrompu « le riche métal » de la volonté, qu'il ne sache pas se reprendre, assumer la faute, en finir avec elle, dépasser les contradictions. Il reste timide (15), comme les vrais maîtres de fierté. Il connaît des « peurs perpétuelles » (16). Les premières lettres à Madame Sabatier, les billets à Lemer témoignent d'une singulière défiance de soi. Camille Mauclair a bien expliqué comment cette angoisse du ridicule procédait de l'orgueil. La différence passionnément voulue est parfois sentie comme infériorité. Baudelaire s'est desservi par bravade, il s'est voulu d'irrémédiables tares. Mais tout cela conduit à l'impuissance. Le poème de Mallarmé : *l'Angoisse* présente, admirablement transposé en termes de chair, ce vice de ne pouvoir passer à l'acte, de rester dans le négatif et dans la richesse virtuelle. Baudelaire connaît trop les deux formes de l'impuissance : les défaillances génésiques et « cette disproportion entre la volonté et

(14) Lettre du 26 mars 1853 par exemple.

(15) Cf. les Lettres à Mme Sabatier (du 9 mai 1853 et du 8 mai 1854), à Julien Lemer du 23 février 1865.

(16) Cf. *Journaux Intimes*, p. 184, la note de J. Crépet.

la faculté » qui lui interdit de quitter « les campagnes imaginaires de la rêverie pour les moissons positives de l'action » (17). Il se paralyse en prêtant une attention démesurée à ses intimes souillures : à ce conseil judiciaire, « plaie honteuse » qu'il croit très apparente, à ce vice, dûment suggéré par John Charpentier, qui le traîne toujours plus énervé au spectacle complaisant des jeux grecs — à ce venin perfide qui « gîte en lui, au creux des moelles ». Obsession, aspic, « vautour insatiable » qui cherche le cœur à travers le treillis recourbé de ses côtes, conscience putride qu'il confesse à Champfleury, à Malassis et surtout à sa mère. « Luttes de moi-même contre moi-même », note-t-il dans un billet (18). Quelle atroce haine d'un corps « sans âme et mort parmi les morts » ! On se souvient du *Voyage à Cythère;* dressé devant sa propre image le poète sent :

Comme un vomissement, remonter vers ses dents
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes.

Car le voyageur, c'est lui, le bourreau, l'agent, devant le pendu qui figure son propre corps, le cadavre de péché, la chair coupable que châtient les becs et les mâchoires. On comprend dès lors le cri parti des abîmes :

Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!

Prolongées plus longtemps, l'horreur et la cruauté conduiraient au suicide. Il va bien falloir que le repas incestueux s'achève. *Le Tonneau de la Haine* plus percé que celui des Danaïdes, Baudelaire ne se lasserait-il jamais de l'emplir?

Dans une conscience normale le remords évolue vers le repentir, la fièvre prépare la convalescence, la contradiction se mue en opposition. Le drame de Baudelaire, c'est qu'il ne peut pas conclure sainement. Pour résoudre ce contre-être du remords où les deux enemis sont acceptés

(17) Lettre à sa Mère du 26 mars 1853 et *Paradis Art.* p. 133.
(18) Lettre à sa Mère du 11 août 1862.

l'un et l'autre, il suffit de choisir. Les cœurs droits optent pour le justicier, et ils assument aussi la souillure. Baudelaire n'a pas ce courage. Le recours inverse c'est donc d'assassiner le vengeur, de préférer le coupable, d'adhérer à l'insurrection du péché.

> Soulagement et gloire unique,
> La conscience dans le mal.

Mais Baudelaire repousse également cette franchise dans la révolte. Il se propose bien : « Ni remords, ni regrets! qu'importe de souffrir beaucoup quand on a beaucoup joui » (19). Mais il reste le non-nietzschéen, l'homme que dévore un enfer intérieur. Ainsi les luttes de l'*Heautontimorouménos* n'auront-elles pas d'issue déclarée. Au lieu de se tourner soit vers la contrition, soit vers la brutalité de la contre-morale, Baudelaire éternisera le malaise. Il tentera vainement ces trois directions : le propos de rachat, le mensonge et l'oubli.

Maistre lui apporte la première solution, une solution toute *géométrique et quantitative* : c'est le principe de l'expiation, l'équivalence littérale. Baudelaire, que la négation du progrès tourne vers une théorie des Compensations, accepte volontiers qu'il se produise dans la conscience des échanges ou des transformations d'énergie. Les textes sur la peine de mort et, plus originalement, *Lesbos* attestent ce besoin de comptabilité morale.

> Tu tires ton pardon de l'excès des baisers...

Car tout surcroît de plaisir entraîne un surcroît de « martyre ». Ainsi justice est sauve : quel Dieu te condamnerait, Lesbos,

> Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
> De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux?

Que l'excès de douleur suive l'excès de jouissance, « c'est une loi, un équilibre. Trouver l'algèbre morale de ce dic-

(19) *Plans de Nouvelles et de Romans.*

ton » (20), se propose Baudelaire. Il se montre soucieux que chacun touche son dû — et Satan même :

> Il faut que le gibier paye le vieux chasseur
> Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie.

Cette imagination mercantile devrait sauver Baudelaire du remords. Il suffira d'un bien positif pour rétablir le *statu quo*. S'il est vrai que tout se rachète, les bonnes œuvres permettront de repartir avec une âme neuve.

Or, voici que contradictoirement Baudelaire nie la possibilité du « déplacement ». Il oppose au besoin de réhabilitation ce terrible postulat qu'aucune action ne peut réparer la perversion introduite par la faute. Il est conduit à ce désespoir par un second principe maistrien : la puissance irrémédiable du péché originel que le sacrement de baptême ne suffit pas à conjurer.

> Le diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge.

Le ciel de boue ne s'illuminera plus. Baudelaire chante le triomphe de « l'irrémissible », de « l'irréparable ». Le temps, que la promesse de rachat réussissait à surmonter, s'impose dès lors comme objectivement irréversible. De succession, de simple ordre de fait, il s'érige en principe de hiérarchie: il confère un privilège monstrueux à ce qui a « eu lieu », à l'absolument antérieur. Songe-t-on à sa tyrannie? La durée nécessaire pour porter autour d'un axe spatial une parfaite symétrie introduit sur un autre axe cette symétrie comme imparfaite. Et la mémoire, loin de prouver notre puissance quand elle témoigne que « rien ne se perd », confirme le caractère « irrévocable et irréparable » de la moindre action.

Baudelaire ne sait pas surmonter la contradiction rachat-irréversibilité. Il s'en tient à l'idée que le plaisir devient automatiquement douleur et châtiment, sans affirmer nettement que ce châtiment efface la faute du plaisir. Il ne doute point que la volupté toujours « saturée de

(20) *Plans de Nouvelles et de Romans.*

douleurs et de remords » n'engendre son justicier comme du milieu d'elle-même. *Producam ignem de medio tui qui comedat te.* L'amour-propre est aussitôt péché ou supplice :

> Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs...

La foule, sous le fouet du Plaisir,

> Va cueillir des remords dans la fête servile.

C'est que la fonction du plaisir est de nous pourvoir directement en remords. Cela Baudelaire l'apprend de tout le monde, d'un Sénèque ou d'un Saint-Martin comme d'un Brierre de Boismont. Mais il n'ose pas affirmer que le supplice lave suffisamment. Rire et larmes, signes de la déchéance, « phénomènes engendrés par la chute, deviendront les moyens du rachat », pose-t-il dans son essai sur le Rire. Mais est-il si désireux de la Rédemption?

Il interpose entre le remords et la contrition mille simagrées qui n'ont d'autre fin que de retarder les rigueurs du dénouement; cette fausseté revêt trois aspects : la comédie, le faux serment et la joie sadique de souffrir. Baudelaire est né comédien. On sait qu'il rêvait, tout enfant, de se faire acteur, ou sinon pape — et pape militaire. Léon Daudet dans *Flambeaux* confronte justement Baudelaire avec le cabotin d'Elseneur, il retrouve dans les deux princes noirs la même timidité façonnière qui se délecte de drames sournois et brefs. Mais le poète avait esquissé de lui-même la comparaison :

> Contemplons à loisir cette caricature
> Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture...

clament les démons vicieux de *la Béatrice*. N'est-ce pas grand pitié de voir

> Le regard indécis et les cheveux au vent...,
> Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle?...

On imagine Baudelaire à l'hôtel Pimodan campé devant ses lithographies de Delacroix, devant ces Hamlet

pâlots, blancs et mous. Le héros de *la Fanfarlo* ressemble au prince de Danemark tel plutôt que le présente le déclassement laforguien des *Moralités Légendaires*. Quelle volupté redoublée l'hypocrisie baudelairienne devait-elle goûter dans l'ambiguïté de Cramer! Le peintre se donne et se désolidarise absolument à chaque touche — avec pitié, avec ironie, avec sincérité douloureuse. Comédie que le portrait par lui-même d'un innocent comédien! Samuel, comme Baudelaire, ne sait pas vivre sur une ligne, à nu, de conscience simple. Acteur « par tempérament », il essaie de jouer à la perfection le sentiment qui lui vient: « Se sentait-il effleuré... par la gaîté, il fallait se le bien constater et notre homme s'exerçait à rire aux éclats... » Il veut vivre hyperboliquement selon le décalage du jeu. Il ne peut souffrir que suivant les normes et dans la plénitude typique du souffrir; il sait, en disciple zélé de Lavater, qu'il suffit de composer l'attitude traditionnellement réglée par le genre. Et cela réussit au miracle. Il se dupe, il sent alors naïvement — homme « crédule et imaginatif au point qu'il croit... à ses passions ».

« Avec ce diable d'homme le grand problème est toujours de savoir où le comédien commence », dit, de Samuel, Baudelaire : ainsi parle-t-on de Baudelaire et des *Fleurs du Mal*. A-t-il mis dans ce livre atroce « tout son cœur, toute sa tendresse, toute sa religion (travestie) »? Est-ce une œuvre « d'art pur », de « singerie »? Faut-il tenir pour précaution prudente cette fiction du « parfait comédien » qui sait « façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions »? L'hypocrisie se serait-elle, comme chez Cramer, soudainement prise à son jeu? Baudelaire a-t-il besoin de deux barrières mensongères pour dire véridiquement tout son cœur? Découvrir « la sincère face renversée à l'abri de la face qui ment? »

Et ce rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas?

Comme l'agnosticisme a ici partie belle!

Assurément le dandy soucieux de se dissimuler et de déplaire goûte-t-il « les travertissements de la calomnie »,

et jouit-il de voir les malentendus préparés consacrer sa maîtrise dans l'art de feindre. Mais la gageure corrompt et dessèche. Il ne fait pas bon traîner avec soi une conscience torve et dupée de ses duperies — une conscience qui aime à poser devant les miroirs déformants pour se découvrir autrement ressemblante et pour se détester de ne pas détester la demi-méprise. Un Cramer oublie parfois qu'il pose, mais un Baudelaire y réussit-il? Misérable, l'acteur qui feint, en toute clairvoyance, ce qu'il vit!

Baudelaire transpose en formalités les *Examens de Minuit*. Il est dur pour les sophismes et les fausses promesses de la veille — mais, mande-t-il lucidement à sa mère, « le lendemain la même comédie se joue de bonne foi, avec la même confiance et la même conscience (21)... Baudelaire n'est point chiche de bonnes intentions : sa conscience paraît toute antécédente : *praemonens*. Elle se donne des gages, des liens, des devoirs. Baudelaire adore les petites maximes pratiques, les règles, les impératifs, les actes de foi, les formules qui préjugent de l'avenir, bref, comme il dit pour Quincey, « le frisson qu'inspire la responsabilité ». Mais cette conscience tournée vers l'avant ne sert guère qu'à pourvoir en remords « l'âme épiméthéenne », l'âme postérieure et toujours douloureuse. Car Baudelaire, c'est le scrupuleux, le tatillon, le contempteur systématique de l'accompli, c'est celui qui rumine, au lieu de vivre, ses vies gâchées, celui que les irréels du passé tiennent en perpétuelle insomnie. Fait-il le portrait de « l'homme original »? Il lui donne volontiers « des fautes anciennes, et, ce qui doit en résulter... sinon des remords positifs, au moins le regret du temps profané et mal rempli (22). » Baudelaire proteste toujours contre ses actes. « Le doute, qui est aujourd'hui dans le monde moral la cause principale de toutes les affections morbides... » avoue-t-il déjà dans le *Salon de* 1846. Sa vie se passe à « déraciner les mauvaises herbes de son

(21) Cf. Art Romantique p. 410 : « L'intention laissée en route, le rêve oublié dans une auberge, le projet barré par l'obstacle... le regret mêlé d'ironie, le regard jeté en arrière... »

(22) *Paradis Artificiels*, p. 50.

cœur ». Zarathoustra maudit ces lâchetés. Il foule au pied « le consciencieux de l'esprit », l'homme qui s'étend le long du marécage pour donner son bras sanglant aux sangsues, le « pâle criminel » qui se traite comme l'auteur d'un seul acte. Et sans doute « il est terrible de demeurer seul avec le juge et le vengeur de sa propre loi. » Car l'intérieur de l'homme « ressemble à l'huître — rebutant, flasque, et difficile à saisir ». Mais à l'âme bien portante les « antidotes » ne manquent pas contre le scrupule : il suffit d'adorer le fait accompli, de jurer, devant son passé : « c'est ainsi que je voulais qu'il fût, c'est ainsi que je le voudrais... » Voilà comment Zarathoustra balaie les byzantinismes des hommes rétrospectifs.

Mais Baudelaire n'est pas très désireux, dans le fond, d'apaisement, de santé, de cicatrisation. Il arrêterait volontiers la maladie sur le remords. Il chérit ce contre-être, cette dualité. Il reste volontairement en deçà du repentir qui restaure la paix en rendant la faute objective, en la rejetant du présent et du moi profond. Il souffre, mais sans trop appeler la convalescence. Il souffle la lampe le plus tard possible dans les *Examens de Minuit*, tant il s'écœure amoureusement de « cette partie infernale de l'homme, que l'homme prend plaisir à s'expliquer à lui-même ». Il se complaît à ensanglanter son mal, à irriter ses plaies. Et c'est bien là la pire misère, que l'attachement du malheureux au mal qui l'infecte ». Baudelaire « alimente » ses « aimables remords »,

Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Il fait de sa souffrance un champ de riches et savoureuses expériences. « Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau », note-t-il dans *Mon Cœur mis à nu*. Son remords, ce n'est pas la bonne fièvre, celle qui prouve, par la réaction, la solide santé. Le malade est perdu qui veut rester malade. Baudelaire met trop de sadisme dans ses crises morales. Baudelaire, c'est le bourreau voluptueux de soi-même : « Cruauté et volupté, sen-

sations identiques, comme l'extrême chaud et l'extrême froid (23). » La douleur ne peut évidemment racheter ceux qui la cultivent ainsi, comme instrument de jouissance, et qui trouvent en elle des raisons de pécher.

« Le premier qui ne soit pas triomphant, mais s'accuse, montre ses plaies... » prétend Laforgue. Le premier? Mais Guérin déjà, l'excommunié de la nature, qui dans les *Cahiers Verts* se mange le cœur? « Je nargue mon imagination... j'insulte à plaisir mes prétentions... je raille avec volupté le moi superbe qui regimbe vainement contre l'aiguillon du sarcasme intérieur, je me mords comme le scorpion dans le brasier... »; alors l'âme « se roule sur elle-même comme une feuille que le froid a touchée ». Le premier? mais Joseph Delorme et Amaury, ces compagnons électifs que Baudelaire a gardés toute sa vie? Oublie-t-on l'aveu maladoit recueilli dans les *Œuvres Posthumes?*

Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances...
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury...
Et devant le miroir j'ai perfectionné
L'art cruel qu'en naissant un démon m'a donné
De la douleur pour faire une volupté vraie
D'ensanglanter son mal pour en faire une plaie.

Baudelairien avant la lettre, ce Joseph Delorme, ennemi lucide de lui-même qui se « noie, la lanterne au cou! » Baudelairienne, la pièce à Viguier!

C'est sans doute qu'en moi la coupable nature
Aime en secret son mal, chérit sa pourriture...

Baudelairien cet Amaury dont la volonté cède aux moindres chocs « comme ces portes banales dont les gonds polis et trop usés ne savent que tourner indifféremment; qui passe un bail secret avec ses vices, qui se dissimule ses parjures, qui jouit de sa défaite, qui enchante sa monotone inertie. Mais l'intelligence veille. Elle s'énerve à considérer les défaites de la volonté, comme un

(23) *Journaux Intimes*, p. 63.

homme à une fenêtre qui aurait la lâcheté de contempler quelque assassinat dans la rue sans accourir à la défense de l'égorgé qui est son frère. » Car Amaury c'est le héros de la conscience de soi, celui dont la clairvoyance nourrit et pourrit la pensée du mal. « Vous vous êtes rongé à promener et à caresser vos ennuis, vos cauchemars, vos tortures morales » écrit Sainte-Beuve (24) à son « cher » filleul. Mais Amaury n'a-t-il pas donné l'exemple? On découvre parmi les *Projets de Nouvelles* une singulière note : « L'homme qui se croit laid ou qui voit en lui-même un vice (physique) imaginaire. » N'est-ce point aux premières pages de *Volupté* que songe ici Baudelaire? « Je m'avisai un jour, dit Amaury, de me soupçonner atteint d'une sorte de laideur qui devait rapidement s'accroître et me défigurer... Combien d'heures... j'ai passées seul, navré, à remuer, à ronger de l'ongle, à enfoncer dans ma chair ce gravier imaginaire que j'y croyais sentir »! Il demeure que les plaisirs putrides de Sainte-Beuve prennent une inflexion mièvre et savoureusement littéraire qu'ignorent les discordes de *l'Heautontimoroumenos*. La douleur de Baudelaire parle plus haut que sa cruauté. Et voilà pourquoi — c'est la dernière auberge — le poète se tourne vers la solution immorale de l'oubli.

Il tente le divertissement qui « maquille » la maladie, qui endort la souffrance mais qui ne guérit pas du péché. Comment ensevelir l'éternité dans le temps? Baudelaire appellera-t-il *le Jeu* ou Bacchus l' « endormeur des remords anciens »? Il préfère partir; il fuit, sans les apaiser, ses disputes intérieures. Ainsi la haine du corps se fait-elle corrélative d'une horreur du *Hic* et du *Nunc* où ce corps l'insère. Le Voyage, c'est l'invite à l'absence comme dit à peu près Suarès.

> Fuir, là-bas fuir! je sens que les oiseaux sont ivres...

Il s'agit surtout de s'en aller « loin des remords, des crimes, des douleurs ». « Ici la boue est faite de nos

(24) Lettre à Ch. Baud. Correspondance, éd. Lévy, p. 219, t. I.

pleurs » — ici le poids du gouffre et la cruauté nocturne des horizons plombés — cependant à Honfleur, les voiliers se déprennent du quai, cependant là-bas chantent *Les Bohémiens*, libres époux de la route... Comme les malheureux de Delacroix que leur éternel désir de la rive opposée accroche à la barque de Dante, et qui serrent avec les dents le bois qui leur échappe, ainsi Baudelaire poursuit toujours le lointain, l'Ailleurs, « les pays qui sont les analogies de la Mort », les îles que n'étouffe la ceinture d'aucun rivage, les bords qui ne tracent aucune limite. Et pourtant les Sénèque, les Rabbe, les Du Camp et, sous les ifs ténébreux, la sagesse pascalienne des *Hiboux* avertissent suffisamment : fous qui croient le désir mesurable et l'appétit égal au monde et le fini des eaux assez immense pour l'infini des cœurs béants et les soleils de là-bas plus clairs que le nôtre et le Temps assez vieux, ce « rétiaire infâme », pour ne point poursuivre, errantes, ses proies.

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!

Mais si l'oubli se cueillait loin du tumulte et du mouvement? Si la paix gisait à portée de la main? Si le Vieil Ennemi pouvait être noyé dans la transparence laiteuse de deux larges yeux? Entre ses hontes et le justicier, ce terrible double, le poète déplie l'émouvant corps nu de l'Idole. Souple et chaude aux ombres de sa chair, la chair de femme! Pourquoi fuir? Pourquoi s'accrocher à toutes les croisées d'où l'on tourne l'épaule à la vie quand

La Terre est un gâteau plein de douceur?

GEORGES BLIN.

LES COFFRETS MYSTÉRIEUX DES TEMPLIERS

—

Lors de leurs interrogatoires, deux chevaliers, Jean de Cassaubras, précepteur de la Maison de Noggarda, près de Pamiers, et Gaucelaud de Montepilato reconnurent avoir adoré une idole qu'on avait, devant eux, retirée d'un coffret, de *quodam cofino, de caxia.*

On ne trouva pas de coffret lors du procès, malgré les perquisitions faites au même jour et à la même heure dans toutes les propriétés du Temple. Du moins, on n'en parla pas lors de l'instruction, et on n'y eût, certes, pas manqué si on les eût eus sous la main, à ce moment. Mais il était à penser que si, dans l'avenir, on venait à découvrir une boîte quelconque, un peu mystérieuse et libertine, on l'attribuerait immédiatement aux Chevaliers du Temple.

Il faut se rappeler que les soi-disant idoles étaient des bustes-reliquaires, tel que celui qui fut produit devant les juges par Guillaume Pidoye, séquestre du Temple. Ces bustes contenaient, pour certains, des crânes-reliques. Ils avaient, donc, les dimensions minima d'un buste humain, comme les ont ceux que nous connaissons dans quelques vieux trésors paroissiaux. De plus, les saints étaient presque tous mitrés, les saintes avaient des couronnes. Il n'est donc pas exagéré de leur supposer les dimensions suivantes : 40 à 50 centimètres de hauteur, 30 centimètres de largeur aux épaules et 20 centimètres d'épaisseur à la poitrine. Cela représente

non plus un coffret, mais une caissette de coquettes proportions, qui ne pouvait passer qu'assez difficilement inaperçue.

On découvrit bien, beaucoup plus tard, deux petites boîtes, qui figurèrent, à un moment donné, dans la collection du duc de Blacas (1). Mais elles étaient de dimensions beaucoup plus réduites, celles d'un coffret à bijoux. On ne voulut, cependant, pas avoir tort; on dit que ces coffrets étaient destinés à renfermer, non plus les bustes-reliquaires, mais les cordelettes qui devaient ceindre le corps des néophytes, pendant les cérémonies de l'initiation, après avoir approché les idoles, qui ne pouvaient, évidemment, ne pas jouer un rôle dans ce rite.

Pourquoi cette hypothèse?

On sait, par les articles que nous avons déjà consacrés, à la question des Templiers (2), que celle-ci n'est pas simple. On a dû se rendre compte combien il nous a fallu de temps pour déblayer un terrain encombré d'obstacles. Il y a eu et il y a peut-être encore soit des ennemis, soit des défenseurs exagérément zélés des Chevaliers, dont l'action a surtout pour résultat d'empêcher la vérité, même partielle, de se manifester. Nous ne saurions avoir la prétention de fournir des explications définitives, mais seulement des éclaircissements fondés sur des vraisemblances, alors qu'il y a tant d'invraisemblances, sur de grandes probabilités, alors que bien souvent, sous telle ou telle forme, le problème est manifestement insoluble.

D'ailleurs, une des raisons pour lesquelles la passion s'est emparée de ce faisceau de mystères, osons-nous dire : doctrines cachées des Templiers, relations avec les Orientaux et particulièrement les Assacine, secrets financiers et sociaux, subsiste encore aujourd'hui. Nous laissons donc penser pourquoi, en plein XX[e] siècle, certains affirment ou insinuent l'hétérodoxie des cheva-

(1) Mignard : *Histoire des différents cultes, superstitions et pratiques mystérieuses d'une contrée bourguignonne*, Dijon, 1851; Monographie du coffet de M. le Duc de Blacas, Paris, 1852.

(2) Nos articles du 1[er] août et du 1[er] octobre 1939.

liers; d'autres se font les champions de leur mémoire, même au point de vue spirituel. Les diversions utiles sont de tous les temps.

Notre séparation en Templiers exécuteurs des ordres, hommes d'action, incomplètement au courant des affaires de l'Ordre et Templiers directeurs, peut-être même chefs apparents et chefs secrets, possédant inégalement encore les vues d'ensemble du Grand-Maître réel, permet de se rendre compte combien il est facile de s'égarer, quand on entame le sujet. Qui voulait-on atteindre par le procès et la condamnation? Qui a-t-on frappé? La tête véritable ou des subalternes, Jacques de Molay compris? Ces points d'interrogation suffisent à attirer l'attention du lecteur. Nous n'essaierons pas, dans notre série de petites études, de les examiner en détail. Qu'il suffise de penser qu'ils le méritent hautement et que nous en reparlerons un jour, plus spécialement.

Revenons aux coffrets. On ne les a pas trouvés, quand ils eussent cependant, fortement étayé les accusations, c'est-à-dire entre l'arrestation des Templiers en France et la condamnation, ou même durant le procès, lors des perquisitions, mais plus tard.

On se demande pourquoi, dans ces conditions, on a voulu en faire état, puisque la chose était jugée, l'ordre dissous dans la plupart des pays; nous disons en général seulement, car il continua en Portugal incontestablement. Quant aux Templiers cachés, dispersés ici ou là, même possesseurs de tout ou partie des secrets des chefs ou des « principes », quel usage pouvaient-ils en faire sans les richesses collectives de l'Ordre, sans immeubles, étant, pour ainsi dire, mis au ban de l'Eglise et de la Royauté?

Et cependant on a voulu justifier, après coup, l'accusation d'hérésie et de mauvaises mœurs, à l'aide de ces coffrets.

Sans prendre parti, très impartialement, nous allons examiner les plus célèbres de ces boîtes; nous disons les plus célèbres; dans la réalité, nous ne savons pas si elles

ne sont pas uniques dans leur genre, en ce qui concerne les Templiers tout au moins.

Ces coffrets sont assez finement ciselés de figurines diverses. Elles « représentent, dit-on (3), assurément la série graduée des scènes rituéliques par lesquelles se déroulaient les diverses phases de la réception des chevaliers. Ces scènes constituent un véritable rituel de cette initiation. Il est facile d'y retrouver les symboles des engagements imposés aux initiés, en même temps que les sanctions concernant la violation de ces engagements ».

Admettons-le un instant. Mais nous sommes obligés de constater que les figurines de ces coffrets, qui contenaient, d'après certains, les cordelettes d'initiation ne reproduisent aucune cérémonie ayant trait aux dites cordelettes. C'eût été, cependant, élémentaire et cette absence d'un rite qui eût été plus que probant est au moins singulière! Toutefois, on n'a pas hésité à classer ces scènes. En dehors du couvercle d'un des coffrets, qui mérite une description tout à fait à part, elles sont au nombre de huit, quatre par boite, deux grandes et deux petites correspondant aux quatre faces de chacune d'elles. Elles ont été dénommées : Scène de bestialité, adoration du Baphomet, préparation du festin qui suit l'initiation du chevalier, apothéose du chevalier du Temple après l'initiation, adoration du Veau d'Or, purification, épreuve de l'incinération et celle qui, à notre avis, a le plus de caractère a été dite : Epreuves symboliques de l'initiation du Templier, — sans plus; c'est assez vague.

Tout d'abord, nous croyons, nous en reparlerons, qu'il n'y eut jamais d'initiation chez les Templiers; nous voulons dire d'initiation proprement dite, avec rites, cérémonies, épreuves diverses, comme il put y en avoir, selon les degrés, dans les sociétés secrètes orientales. A bien examiner les photographies que nous possédons de ces coffrets, nous ne voyons absolument rien qui puisse res-

(3) Dr Bérillon : *Le Baphomet, l'idole androgyne des Templiers*, Revue *Æsculape*, janvier-février 1913.

sembler à ces sortes d'initiations. Mais nous avons l'impression très nette que ces figurines, qu'on ne s'est pas toujours très bien expliquées, ont été exploitées au maximum dans un but calomnieux. On y a vu des bacchanales impudiques, des personnages dépouillés de leurs vêtements, sauf les chefs qui semblent présider, adoration d'une idole, en l'occurence, soit un veau d'or, soit un Baphomet impudique, ressemblant à un terme romain cornu, mais bisexué, barbu avec des mamelles et un ctéis.

Cela, interprété de cette façon, indique très nettement que les Templiers pratiquaient des cultes immoraux, anti-chrétiens, idolâtres; c'étaient, par conséquent, non seulement des hérétiques, mais des païens de la plus basse espèce.

Mais encore faudrait-il être certain qu'il faut voir tout cela dans ces deux boîtes. Nous les avons, pour ainsi dire, disséquées, en suivant point par point les assertions de nos prédécesseurs, et nous sommes obligés d'avouer que nous n'avons absolument rien vu qui, même de très loin, ait quelque rapport avec ce qui a été écrit. Tout au contraire, nous avons cru y déchiffrer une très merveilleuse, très belle et très véridique reproduction de la vie médicale de tous les jours, du commencement de notre ère au moyen âge.

Nous devons tout d'abord constater que, bien qu'ils aient été trouvés dans des lieux extrêmement éloignés l'un de l'autre, en Bourgogne et en Toscane, les deux coffrets sont très exactement de la même facture et on peut, sans crainte de se tromper, sans crainte certaine, tout au moins, affirmer que tous deux, non seulement, durent avoir le même usage, mais venir de la même région, sinon du même artiste.

Comme nous l'avons dit, les quatre faces sont ciselées assez finement, par un orfèvre qui ne manquait pas de talent et qui a su utiliser au plein les surfaces qui lui étaient imparties.

Il nous semble pouvoir les lire assez facilement; ce serait en images une histoire extrêmement rare de la

Thériaque, avec des précisions qu'on est tout étonné de trouver là, données avec un art et une connaissance réellement surprenante des façons de faire les dosages et même de la durée des diverses manipulations.

Ces boîtes ne seraient donc que des boîtes à thériaque, ayant appartenu à des médecins de l'époque de la Gnose, puis à des médecins arabes anté-islamiques.

C'est assez étonnant au premier abord. Nous allons tenter de l'établir ou tout au moins de justifier notre opinion, sans cependant nous perdre dans des détails par trop facilement techniques.

Vers 75 avant notre ère, Mithridate, roi de Pont, trouva une composition, qui avait pour propriété de guérir les morsures d'animaux venimeux. Si l'on n'en connaissait pas la formule dans le monde civilisé d'alors, on savait que ce médicament existait et on eût été extrêmement heureux de le posséder. Aussi lorsqu'en 63, Cneius Pompée, le Grand Pompée, triompha du roi asiatique, chercha-t-il à découvrir cette formule. Il y réussit. Elle fut traduite par un de ses affranchis, le grammairien Laënus. Elle comportait un nombre considérable d'ingrédients, cinquante-quatre, qui se divisaient en trois groupes : les corps neutres, les graines et herbes et des contre-poisons animaux et végétaux. Trois opérations : on dissolvait certains corps dans les neutres; on pilait des graines et des herbes; on en faisait bouillir et réduire d'autres. Ce jusqu'au jour où le médecin de Néron, le grec Andromaque, inventa les troschiques, espèces de comprimés ronds, qui simplifiaient les opérations. Cette composition prit à l'époque de Criton, médecin de Trajan, le nom de Thériaque, mot dans lequel il y a la racine grecque θηρ, bête féroce, et par extension venimeuse. Cela ne veut pas dire qu'on ne traitait pas précédemment ce genre de blessure. On employait des remèdes empiriques que justement le médecin grec Nicandre de Colophon, qui vivait au IIe siècle avant J.-C., avait appelés, d'une façon générale : Thériaques. Les principaux de ces remèdes consistaient, après avoir interrogé les entrailles des animaux, à sacrifier, autant que cela était

possible, une bête semblable à celle qui avait causé la blessure et, avec son cœur, son foie et son sang, on composait une sorte de philtre qui n'empêchait généralement pas la mort (4).

Au commencement du deuxième siècle de notre ère, l'illustre Galien réduisit les ingrédients à 42 et établit des règles qui se résumaient en ceci : liquéfier dans du vin six produits, piler dans un mortier toutes les graines et toutes les herbes, faire cuire à feu doux quatre autres ingrédients, puis mélanger le tout et laisser fermenter pendant deux mois puis reposer pendant quatre autres. Le produit était parfait lorsqu'il avait cinq à sept ans de préparation.

Nous nous sommes peut-être étendus sur ces détails; mais c'est qu'ils figurent très exactement sur les faces des deux boîtes, et qu'il nous soit permis de nous étonner qu'on n'ait pas su les lire avant nous, tellement ils sautent aux yeux, malgré quelques petits artifices de dissimulation sur lesquels nous reviendrons. Bien mieux, les principaux personnages que nous avons cités sont représentés avec des signes caractéristiques qui ne peuvent permettre que bien peu d'hésitation.

Tout d'abord, sur une des grandes faces du coffret d'Essarois, celui qui a le couvercle gravé, ce qu'on dit être une scène de bestialité est tout simplement la représentation assez humoristique des procédés de Nicandre de Colophon. Un homme est très malade, il a le frisson des gens dans les veines de qui commence à circuler le venin. Il est soutenu par deux aides qui le maintiennent assis sur un poële de briques. Il semble être près de s'évanouir. Un victimaire emporte dans ses bras une biche éventrée, dont on vient de consulter les entrailles; deux autres sacrificateurs arrachent le cœur et le foie d'un ours et recueillent son sang. Au centre se tient un aruspice-médecin, qui surveille son malade, d'un œil assez inquiet. En effet, si les silhouettes, quoique très nettes et relativement correctes, ne sont pas irré-

(4) A. Maitrot de la Motte : *Histoire de la Thériaque*, Science Historique, 1938.

prochables, par contre, les figures sont extrêmement expressives et on pourrait presque déchiffrer l'énigme, rien qu'en les examinant attentivement. L'artiste devait être un humoriste, car il a remplacé la crosse du bâton sur lequel le médecin s'appuie par une tête de mort (5)!

Sur l'autre grande face, on voit, dans un angle, un baphomet, sans bras, ce qui l'apparente de très près aux « termes » romains. Il a des seins et un sexe féminins très apparents. Deux hommes l'adorent avec quelque indécence. C'est, d'ailleurs, le seul reproche de ce genre que l'on puisse faire à toute l'œuvre, comme d'ailleurs à l'autre coffret; car d'une façon générale, une certaine retenue a présidé à la ciselure qui n'est pas sans valeur. Souvent le sexe est dissimulé ou absent; en tout cas, il n'est jamais plus provocant que ne l'est le nu antique.

Derrière les deux hommes, une femme debout et entièrement vêtue faisant des libations. Là encore, une pointe d'humour; un des hommes se tourne très inquiet vers la femme qui le touche presque, comme s'il craignait que le liquide du vase à libations ne vienne le mouiller.

C'est cette scène qui a valu au petit panneau le titre d'adoration du Baphomet. C'est, d'ailleurs, parfaitement exact, mais ne semble être là qu'un accessoire nécessité peut-être par le fait que l'artiste et le médecin à qui le coffret était destiné étaient gnostiques; mais surtout, croyons-nous, pour dissimuler le côté médical et par suite quelque peu magique des scènes reproduites.

Au milieu du panneau, se retrouve le malade du tableautin précédent soutenu toujours par son médecin, probablement pas le même. Il suit péniblement ou tout au moins semble regarder avec intérêt un cortège qui se dirige vers un personnage couronné royalement et vêtu d'une longue robe asiatique. C'est très certainement Mithridate. Le cortège se compose d'un intendant qui s'adresse au roi et lui présente un esclave à genoux. Celui-ci tient en équilibre sur sa tête un plateau où sont

(5) A. Maitrot de la Motte : *Le Secret mystérieux de deux coffrets*. Revue *Æsculape*.

disposés trois vases contenant les trois sortes d'ingrédients. Le tout est éclairé par un cavalier porteur d'une torche et à cheval sur un « Bélier ».

Sur une des petites faces, le malade est assis et, toujours accompagné de son médecin, attend que soient cuits, dans une grande marmite, cinq pains ronds (*troschiques,* en grec, veut dire rondelles, ronds) que surveille Andromaque, vêtu d'une toge à mi-corps comme l'étaient les sages de la Grèce. A côté de lui, se tient un homme robuste appuyé sur le cou d'un taureau, dont la présence ne s'explique pas à première vue.

Bélier, mois de mars-avril, taureau, mois d'avril-mai, les deux mois nécessaires pour la confection du remède, d'après Galien.

Sur l'autre petite face, un guerrier romain, en cuirasse, reçoit une couronne d'une Victoire ailée, vêtue à la romaine et les acclamations d'un homme de la campagne appuyé, nu, sur une bêche et présentant une hache à bout de bras. Deux enfants tiennent les mains du guerrier, l'un est à cheval sur un crocodile, le θηρ nécessaire à une Thériaque. C'est le triomphe de Cneius Pompée, au-dessus de la tête de qui la Victoire tient l'*aurea corona* des triomphateurs.

Notre explication semble se tenir à peu près dans toutes ses parties.

Le second coffret, trouvé à Volterra, est plus net encore. C'est même une merveille de précision.

Une des grandes faces a été dite, sans plus d'explication, scène d'initiation. Or, c'est très nettement une séance d'alchimie; on ne voit pas en quoi un Templier pouvait s'intéresser à l'alchimie, à moins de vouloir y découvrir une expérience de transmutation de métaux. Mais c'est là du pur roman, car la scène s'explique parfaitement, à notre avis du moins. Un homme verse et mélange dans un creuset divers ingrédients, six compte sur ses doigts un autre homme à genoux devant lui. Un cavalier chevauchant un bélier (mars-avril) pile dans un gros mortier des herbes qui sortent en gerbe du vase. Deux autres font bouillir un matras sur un foyer por-

tatif; l'un d'eux étend quatre doigts, quatre ingrédients. Au milieu, un homme debout, Laënus, bouche une de ses oreilles en signe de discrétion et tend l'autre bras vers une pancarte fixée au mur et sur laquelle il ne devait rien y avoir à l'époque romaine, c'est-à-dire correspondant aux rares costumes, mais sur laquelle les Arabes ont, en une très belle écriture, bien plus soignée que celle du couvercle de l'autre coffret, mais avec cependant quelques formes archaïques, écrit, sur deux lignes :

Sennh'a nar nahana betshia ma
moussa kan mounnadi

(Sa loi du feu nous défend de divulguer combien immense est mon avertissement.)

C'est, de façon très nette, une inscription gnostique, du fait de ce mot *feu, nar,* qui est évidemment arabe, mais que n'emploient presque jamais les musulmans, alors que les Européens, actuellement, lui donnent le sens de feu, lumière... et alors qu'aux temps anté-islamiques, son sens était plus précis encore. Jamais actuellement un islamisant ne dirait : *nar,* car il aurait peur que ce mot ne fût pris pour le feu de l'Enfer, de la géhenne, et ait une action maléfique sur lui-même ou sur son interlocuteur; il dit : *el Afia,* la paix, remplaçant ainsi le mot malséant par un euphémisme ou un terme bénéfique, phénomène bien connu des ethnographes (6). Alors qu'il était tout naturel, dans les temps préislamiques et en Asie Mineure de parler du feu, qui a été, pendant très longtemps, l'objet d'un culte très répandu.

L'autre face semble être l'adoration du Veau d'Or; c'est comme cela qu'elle est généralement interprétée. Dans la réalité, cet animal, à qui on a donné l'allure d'un veau pour tromper les non-initiés, est le taureau qui, dans le coffret précédent, faisait pendant au bélier

(6) Probst-Biraben : *Survivances dans l'île de Corse,* « Revue Internationale de Sociologie », 1921. *Traces du parler magique dans l'arabe maughrébin,* Ibidem, 1922.

et indique les deux mois de préparation. D'ailleurs, le reste de la scène confirme cette hypothèse. Au pied de l'animal, un soufflet et le foyer portatif éteint et couché. A genoux, d'un côté, un des « cuiseurs », avec, devant lui, un assez grand vase; il montre quatre doigts, de façon à indiquer les six mois nécessaires, avec les deux bélier-taureau. Derrière lui, le cavalier du mortier, mais sans le Bélier, son pilon à la main, tend une couronne vers le taureau, pour indiquer la fin de l'opération et sa réussite. Derrière lui, encore, un autre personnage porte à bout de bras, dans un vase assez petit, de la mixture fermentée, terminée, réduite et distribuée par répartition entre les médecins. De l'autre côté du taureau, le second « cuiseur » tend un doigt vers l'animal et lève l'autre main, qui a six doigts, vers une croix formée de quatre palettes, indiquant quatre saisons, c'est-à-dire une année; six doigts et le temps de la préparation, cela fait plus de six années conformément aux prescriptions de Galien. Enfin à l'extrémité, de nouveau, Laënus tient un parchemin qui doit être la traduction (sur la ciselure il est blanc et vide). Il tend l'autre main vers une croix ansée, en hommage probablement à la Gnose.

Sur les petites faces, le lavement du cadavre et l'incinération de celui qui n'a pas suivi cette médication.

Si nous examinons tous les détails des costumes, nous nous apercevons qu'il a, d'après la cuirasse et la tunique caracalla de Cneius Pompée, comme pour la stola de la Victoire, été procédé à la ciselure de ces petites œuvres d'art au commencement du IIIe siècle, l'empereur Marcus Antonius Bassianus ayant, vers cette époque, reçu le surnom de Caracalla, pour avoir introduit, dans son armée, ce genre de tunique empruntée aux Gaulois. Mais l'absence très chaste de costume a également sa valeur; en effet, c'est vers le milieu du IIe siècle que fut fondée une secte dite des Adamites ou des Adamiens, qui voulaient faire revivre l'état d'innocence d'Adam et qui prétendaient dominer leurs sens. C'est pour cela qu'ils se mettaient dans un état complet de nudité lors de leurs assemblées. C'est pour cette simple raison que sont seuls

vêtus ceux qui ne pouvaient évidemment tenir à la secte, c'est-à-dire Pompée, Mithridate, Andromaque, la Victoire. Mais nous devons avouer que nous ne comprenons pas pourquoi la femme anonyme qui fait des libations devant le Baphomet est vêtue, tandis que Laënus, contemporain de Pompée, ne l'est pas.

Il est vrai que nous n'avons pas l'immense prétention de vouloir tout résoudre, comme nous pourrions le faire d'un problème de mathématique.

Mais il est à peu près certain que quelques détails ont été introduits pour dérouter ceux qui auraient eu l'audace d'être trop perspicaces et auraient pu percer le secret de cet art alors magique qu'était la médecine. Aussi trouvons-nous des signes en forme de croix de Saint-André que nous avons dit être la réunion des quatre saisons, mais qui pourraient être des signes solaires ou ignés, la croix égyptienne en *tau* ansé ou la main à six doigts qui sont des rappels symboliques pouvant s'interpréter de diverses façons. Ou bien encore des tableaux à double sens, comme l'adoration du Veau-Taureau, ou les scènes de lavement et d'incinération qui pourraient être des séances d'épreuves par l'eau et par le feu, ou encore l'état de nudité des personnages. Tout cela, en dehors de la signification que nous avons donnée et que nous croyons être exacte, pourrait être interprété comme des scènes particulières et familières en même temps à des fraternités opératives d'ouvriers, ciseleurs ou non.

En tout cas, il nous apparaît que ces coffrets ont été travaillés en trois fois, complètement différentes les unes des autres et peut-être assez distantes. Les faces seraient du commencement de notre ère, l'Empire romain existant encore; le couvercle, entièrement gnostique, serait postérieur, d'une époque tandis que son inscription serait d'une autre. Enfin les médecins arabes, mais antéislamiques, qui se sont servis de ces boîtes à thériaque, ont fait apposer des légendes de tracé très soigné, qui seraient peut-être assez proches de l'Hégire.

On a essayé de prétendre que ces coffrets auraient été

apocryphes et auraient été fabriqués au moyen âge et introduits dans les Commanderies, après l'ouverture du procès, pour accabler les Chevaliers. Il faudrait avouer que, dans ce cas, ces faussaires auraient été de remarquables ouvriers et de fort distingués archéologues pour n'avoir commis aucune faute de composition, alors qu'ils devaient être supposés imitant plusieurs styles; mais ils étaient de piètres organisateurs, puisque ces objets, faits pour être découverts le moment venu, ne l'ont pas été.

Ou bien encore c'est une forgerie postérieure au procès, œuvre d'un groupe fermé, très au courant de la symbolique, de l'ésotérisme et destinée à noircir davantage encore la mémoire de l'Ordre.

Réellement, nous ne le savons.

Cependant il a été écrit :

L'absence de tout document figuré relatif à cet idole des Templiers (le Baphomet) a pu longtemps inspirer des doutes sur son existence, mais la découverte successive de figures réalisant la description qui avait été donnée de cette divinité mystérieuse, est venue apporter la démonstration de la réalité des idoles baphométiques (7).

Nous devons avouer très nettement que nous n'en sommes pas persuadés du tout. Qu'il y ait eu des Baphomet, c'est certain, les coffrets sont là pour le prouver; mais que cela ait été des idoles templières, la preuve n'est pas faite de par ces petites boîtes.

On a excipé de deux arguments :

1° Les coffrets ont été trouvés, l'un à Volterra, dans la province de Toscane, l'autre à Essarois, dans la Côte-d'Or, comme nous l'avons dit. Or il y a eu des commanderies de Templiers dans ces deux endroits. La Comtesse de Chastenay aurait trouvé dans des papiers de famille trace de vente et d'échange de terres avec les Templiers de Voulaine, dans la seconde région. Tout cela est certain, mais ne prouve exactement rien. Les Templiers n'ont pas été seuls à habiter en ces lieux et les coffrets

(7) Dr Bérillon, *op. cit.*

d'abord destinés, ne l'oublions pas, à contenir des idoles plus que grandeur naturelle et qu'on ignorait au moment du procès, ont pu être amenés après celui-ci, comme ils ont pu être perdus avant lui. Il faudrait avoir un procès-verbal authentique de la découverte, ce qui éclairerait au moins un point, sinon la totalité du problème.

2° Les figurines représentent toutes les phases de l'initiation des chevaliers. Nous sommes loin d'en être convaincus, après avoir examiné les objets en litige, face par face. Nous sommes beaucoup plus persuadés que, sciemment ou non, ceux qui les ont décrits depuis leur découverte se sont laissé influencer par les termes mêmes du procès et ont cru voir. D'autant que ces accusations formulées contre les Chevaliers, quelque surprenantes qu'elles puissent paraître à des lecteurs du xxe siècle, n'ont rien d'extraordinaire pour des gens habitués à vivre dans les ouvrages anciens, relatant toutes ces turpitudes qui étaient, dans certains milieux, fréquentes au moment de la décadence romaine et de la Gnose. Volontairement ou non, car les juges farcis de ces lectures ont pu se suggestionner eux-mêmes, ces aveux ont été « dictés » aux présumés coupables.

Mais nous n'avons examiné jusqu'à présent que les faces de même facture des deux coffrets et nous avons raisonné comme si elles avaient seules existé. Or, un coffret comporte généralement un couvercle et il semble que celui de boîtes aussi ouvragées devait également comporter des dessins qui seraient intéressants à relever.

Dans la réalité, il semble que les couvercles n'existaient peut-être pas dès le début. Ils n'étaient pas obligatoires, car on pouvait couvrir simplement les boîtes d'un usage à peu près courant et qui ne devaient contenir que la provision d'onguent, si nous admettons l'hypothèse de récipient à thériaque, nécessaire à une journée de consultation. La réserve devait, comme cela se pratiqua jusqu'à la veille de la Révolution française, être conservée dans un vase plus grand où l'on prenait ce qui était immédiatement nécessaire, à moins que, comme dans certaines villes, on n'allât se réapprovisionner à la

maison commune, de quelque nom qu'on l'appelât.

Toujours est-il qu'à notre connaissance, tout au moins, il n'a pas été parlé d'un opercule quelconque pour le coffret provenant de Toscane. Il n'en est pas de même de celui de la Côte-d'Or. Mais sans être un expert quelconque et en quoi que ce soit, on s'aperçoit immédiatement que le dessin qui figure sur cette surface est complètement différent de ce que nous avons vu jusqu'à présent. Ce coffret aurait donc une troisième époque.

Il s'agit non plus d'une ciselure avec relief, mais d'une gravure au trait d'un dessin assez grossier.

On voit, au centre, une figure androgyne, barbe masculine, seins et sexe féminins, très apparents de par la pose voulue, pour une raison non-équivoque ou pour une cause magique dont nous parlerons plus loin. Elle porte une couronne à trois fleurons, qui ressemblent à des tours et a, pour tout vêtement sur les épaules, un manteau court que l'on pourrait à première vue, si l'on restait sous l'influence de la ciselure faite, pour les faces, à l'époque de l'Empire romain, prendre pour un pénule, c'est-à-dire un manteau court et étroit, qui fermerait devant s'il n'était complètement ouvert, et comportant un capuchon qui couvre très distinctement la tête sous la couronne. C'était le manteau que les Romains portaient en voyage et qui était utilisé également par les hommes et par les femmes; il convient donc parfaitement à un androgyne. Dans chacune de ses mains, au bout de ses bras écartés en croix, le personnage tient des hampes faites d'une série d'oves et terminées, en bas, par des croissants renversés qui n'ont rien de musulman et, en haut, celle de droite par un croissant de lune fermé en anneau et offrant un profil humain, celle de gauche par un soleil irradié à figure humaine. Les deux astres sont renversés, les lèvres en haut, le front en bas. Aux pieds de la femme-homme, une tête de mort, accostée à gauche d'une étoile à sept branches pleine, formée de sept losanges accolés, à droite d'une étoile à cinq branches, évidée, formée d'un ruban passant alternativement dessus et dessous. Sur les autres faces, une

inscription arabe commençant en bas, très bien gravée avec les points diacritiques nécessaires : seules certaines lettres à forme bizarre sont assez difficiles à lire. L'inscription semble être postérieure au couvercle, de par sa perfection même et surtout parce que certains mots ont été coupés en deux, faute de place, et se continuent sur une autre face. De plus, de façon très nette, cette inscription a été tracée non de droite à gauche, mais de gauche à droite; c'est très visible au croisement des deux traits des boucles; elle n'aurait donc pas été tracée par un musulman, mais pourrait être une copie mal équilibrée d'une inscription de la bonne époque, c'est-à-dire de celle qui a suivi immédiatement la déchéance de la célèbre école de Kouffa, qui n'avait pas de points et qui, après avoir été entièrement angulaire, avait fini par adopter les courbes gracieuses que l'on trouve ici. Mais il est infiniment probable que le transcripteur dut ignorer tout cela.

On lit :

Face du bas, *hatounatna* (notre reine).

Face de droite, *houa Melchar nar moussa ben Hind teghli nez* (lui, Melchar, lumière immense, fils de Hind, est apparu ve...).

Face du haut, *lou el Ila Sidna* (...nant de la part de Dieu Notre-Seigneur).

Face de gauche, *nestena Melchratna na hatoun* (Nous attendons notre Melchra, notre reine).

Cette inscription est extrêmement intéressante et suscite plusieurs remarques. Tout d'abord, il paraît s'agir de deux individus, une reine et un fils, avec deux noms, l'un masculin, Melchar, l'autre féminin régulier du premier, Melchra. Au vrai, il n'est qu'un seul individu qui, étant androgyne, n'a pas de sexe propre, et à qui on peut donner celui qu'on désire. Hind est un nom de femme très usité dans la région méditerranéenne orientale, avant l'islamisme, encore en usage, mais plus rarement, en Palestine-Syrie. Sidna est, de nouveau, la forme *Notre-Seigneur* qu'emploient rarement les Musulmans, et enfin *na hatoun*, de la fin est une forme pour

hatouna, qui est très usitée en poésie anté-islamique.

Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas, en réalité, d'une reine, car toutes les races qui employaient les langues sémitiques étaient très attachées au patriarcat, alors que le matriarcat était le propre des races berbères, chez qui il existe encore sous une forme déguisée. Il s'agit donc d'une divinité et cela confirme, d'autre part, ce mélange de toutes sortes de croyances que nous retrouvons à la base des sectes ismaéliennes, alliées, disait-on, aux Templiers et que nous étudierons un jour prochain, avec leur sept ou neuf degrés d'initiation.

En tout cas, ce couvercle très curieux, à l'inscription très évidemment ancienne, qu'elle soit authentique ou ait été reproduite, n'offre, jusqu'à présent, absolument en rien, un soupçon même de preuve qu'il ait pu appartenir aux Templiers, fût-ce à titre de curiosité, ce qui ne serait pas très blâmable en soi.

Quoi qu'il en soit, à première vue, le couvercle semble être gnostique. Mais chez les gens de cette croyance aux 70 sectes, qui étaient non seulement des doctrinaires, mais qui empruntaient à l'Egypte ancienne, comme à la Chaldée, à l'Iran comme à la Judée, comme aussi à l'Arabie anté-islamique, ces figures symboliques abondaient et avaient souvent un sens magique. On serait donc tenté de voir dans cette gravure un horrible mélange, l'hermaphroditisme d'Adam, le pouvoir maléfique ou bénéfique des planètes, l'influence des nombres... toutes choses qui sont une inspiration directe de la Gnose. Mais tout cela est trop vague, trop mélangé pour nous donner, sans un examen extrêmement sérieux, une idée quelconque sur la date à laquelle ce couvercle, différent de la boîte, a été gravé .

Car la Gnose représente des siècles, peut-être pas dans ses manifestations, mais tout au moins dans sa doctrine. Son nom même, d'une prétention assez orientale, γνωσις, la science, la connaissance prise dans le sens absolu du mot, prouve quelle était l'étendue de ses visées. On a la coutume de la considérer comme une hérésie née du christianisme. Cela seul est une hérésie, historique tout

au moins, car la gnose, avec une base pythagoricienne, bientôt noyée dans des apports étrangers, est un mélange très confus de traditions de magie, de réminiscences judaïques, hellènes, égyptiennes, de la basse époque, plus tard chrétiennes, arabes anté-islamiques et musulmanes. Elle fut au contact continuel de toutes les hérésies chrétiennes, des petites religions du Proche-Orient et des sectes musulmanes (Druzes, nosaïris, ansariehs, zeïdites, ismaëliens, Karmathes...).

Elle débuta par un apport perse, venu par Babylone, avec ses oppositions du bien et du mal, qui se mélangea de suite avec des idées sémitiques, mais sans se laisser absorber entièrement par elles.

Ces idées juives, ou plus exactement judéo-samaritaines, étaient opposées à l'ancienne tradition et considéraient la Synagogue comme ayant reçu une révélation incomplète et imparfaite. Elles donnèrent naissance à un ésotérisme que masque en partie l'introduction de concepts absolument étrangers au judaïsme d'abord, au christianisme ensuite, à l'Islamisme enfin (8).

Ces premiers dissidents prirent le nom de Dosthani (séparés), ce qui a donné lieu à confusion. Un de leurs maîtres aurait été un certain Simon, originaire de Samarie, mais complètement différent de Simon le Magicien, disciple lui-même du judéo-samaritain Dosithée, créateur des Dosithéens, à ne pas confondre avec les Dosthani. Simon le Magicien est lui-même à considérer comme étant différent du Simon des *Actes des Apôtres*. De même qu'il faut établir une distinction entre les Simoniens, qui peuvent être les disciples d'un des Simon, les Simoniarques qui étaient les coupables du crime de Simonie, et les Shémoniens, partisans ou mieux adorateurs de Shémo, nom sous lequel certains de ces dissidents désignaient Jehowah. On se rend compte qu'il est bien difficile de voir absolument clair dans tout ce fatras (9).

(8) Michel Nicolas : *Nouvelle Revue de Théologie de Strasbourg*, 1860-1861.

(9) Baron de Mosheim : *Histoire ecclésiastique ancienne et moderne*, 1776. — Isaac de Beausobre : *Histoire du Manichéisme*, 1734-1739.

Nous ne voulons pas dire que toutes ces sectes procèdent exactement l'une de l'autre et que la Gnose est celle-ci plutôt que celle-là. Mais ce que nous constatons, c'est une similitude de doctrine entre elles. Celle-ci peut se résumer de cette façon que nous avons pu croire exprimée sur le couvercle, dont il est question ici :

Du fait d'un démiurge, il y a non pas création, mais émanation. L'âme émanée fut emprisonnée dans un monde matériel, régi par les anges rebelles. Mais il ne faut pas comprendre la matière telle que nous la comprenons, c'est-à-dire la masse, inerte ou non, opposée au spirituel. Pour les Grecs, les Arabes, les Juifs et certains chrétiens, tels que ceux de saint Jean-Baptiste, appelés eux aussi dosithéens, ce qui n'est pas pour simplifier la situation, les anges eux-mêmes sont matière et forme au sens aristotélien du mot. La matière n'est pas ce qui s'oppose à l'esprit, ce qui serait un non-sens, mais ce qui peut devenir ceci, ou cela; c'est une émanation de Dieu Inconditionné, Eternel, en dehors de toute création ou action, l'En Soph de la Qabbale (10).

Nous nous excusons d'être entrés dans de tels détails; mais il nous a semblé nécessaire de jeter un peu de jour sur cette question si mystérieuse que beaucoup admettent ou rejettent sans même chercher à la comprendre. Nous avons surtout voulu mettre nos lecteurs à même de nous suivre dans l'évolution que nous avons été contraints de subir, après avoir fait tout le raisonnement que nous venons d'exposer.

La complexité de la question nous a fait revenir à plusieurs reprises sur ce couvercle si extraordinaire, où l'inscription nous semblait apocryphe, non dans sa contexture, mais dans son tracé.

Nous avons fini par conclure (le mot est beaucoup trop gros, et surtout trop précis) par croire que tout cela était nettement fabriqué pour dissimuler quelque chose de beaucoup plus mystérieux encore que l'affaire des Templiers, lesquels y deviennent de plus en plus étrangers.

(10) Nos observations sont corroborées par l'avis compétent de symbolistes et d'ésotéristes, tels que Maurice Derché.

En effet, l'antiquité, qui a été, avant tout, chaste, même dans ce qui nous paraît à première vue le plus osé, n'a jamais représenté l'hermaphrodite de façon aussi grossière, soulignée de telle façon que ce soi-disant Baphomet. Jamais l'androgynat d'Adam, avant la naissance d'Eve, ou celui du Zohar, n'ont été représentés matériellement d'une manière aussi crue. Le tracé, d'autre part, des figures symboliques, telles que les astres et les étoiles à sept ou cinq branches est postérieur à la Gnose. Mais, tout au contraire, on les voit, ainsi que l'Androgyne, se répéter extrêmement souvent dans les figures alchimiques usitées en Espagne et en Italie, après la floraison culturelle arabe, chez les Chrétiens, élèves des musulmans, ou les mudejares récemment convertis. On ne se servait, ni chez les gnostiques, ni chez les sectaires proche-orientaux, du nombre des angles d'une figure pour représenter un nombre. Or l'étoile à sept branches est un polyèdre déployé en projection plane. En comptant les angles de ses losanges saillants et rentrants, on trouve 21. Dans le Pentagramme évidé, fait d'un ruban, c'est-à-dire à double trait, on trouve cinq angles externes, cinq internes, et quinze doubles, soit 25. Les disciples de Paracelse (11) et de Van Helmont (12) connaissent bien cette façon de compter.

Mais alors si l'on admet le sens alchimique, qui paraît être assez clair lorsqu'on l'examine froidement, on est tout de suite éloigné de la Gnose et on se trouve en présence d'un rébus alchimique qui doit cacher une formule. Quant à la forme générale et à l'inscription arabe, elles ne seraient là que pour cacher aux profanes le sens réel du petit tableau. Il est à peu près certain que le graveur lui-même, qui a dû exécuter sous la « dictée » de quelque initié, n'a jamais su ce que signifiait ce que son burin traçait.

(11) Auréole-Théophraste Bombast de Hohenheim, dit Paracelse, alchimiste et médecin suisse, né à Einsiedeln, canton de Schwyz, en 1493, mort à Salzbourg en 1541.

(12) François-Mercure van Helmont (1618-1699), alchimiste, visionnaire, hébraïsant, fils du médecin belge Jean-Baptiste van Helmont, né et mort à Bruxelles (1577-1644), qui découvrit le suc gastrique.

Nous croyons avoir pu déchiffrer ce qui suit :

Le soleil, c'est l'or, la lune, l'argent; l'androgyne est le symbole de fusion (13). Car, pour couler ensemble l'or et l'argent il faut obtenir la dissolution des solubles et la fusion des métaux, suivant l'adage : *Corpora non agent sine soluta...* Mais cela ne peut s'obtenir sans production de calorique, unissant les métaux. L'androgyne, par lui-même, confirme la conjonction des planètes, déjà amorcée par les visages de la lune femelle et du soleil mâle, tournés l'un vers l'autre et correspondant, est-il répété, aux deux métaux nobles. La couronne crénelée appuie encore cette hypothèse; car c'est, en réalité, le fourneau du souffleur ou de l'alchimiste, qui n'était jamais figuré par les anciens sous cette forme. Le manteau à capuchon, par sa disposition au-dessus de la tête, signifie « le franc fondeur doit recouvrir le chapiteau », c'est-à-dire chauffer sans se décourager jusqu'à ce que le mélange entre en fusion. Le crâne représente le creuset en matière phosphoreuse ou poussière d'os, usité par les souffleurs et peut-être donne-t-il même le volume du résultat escompté. Celui-ci doit pouvoir emplir un crâne, c'est-à-dire que la somme des cavités de ce crâne serait de 46 parties, soit 21 d'argent et 25 d'or. Cela correspond exactement aux 21 angles de l'étoile à sept branches et aux 25 de l'étoile évidée à cinq branches.

La tête de mort peut aussi indiquer l'aspect cristallin du corps, obtenu par la fusion, grâce à la formule, car « il faut laisser cristalliser lentement et peu à peu ». Parfois aussi l'étoile à sept pointes signifie étain ou alun, et celle à cinq branches un autre métal qui nous échappe... De toutes façons, il nous semble trouver dans ce couvercle, que nous avions d'abord cru gnostique, une formule donnant un alliage en vertu de la conjonction astrologique de deux planètes, des éléments mâle et femelle, correspondant à deux métaux, dont les étoiles donnent les proportions.

Ce peut être la formule d'un bronze phosphoreux ou d'un vermeil très spécial; en tout cas, c'est nettement

(13) De Grillot et de Givry : *Le Miroir des Sorciers.*

une formule alchimique. Celle-ci ne serait pas extrêmement ancienne; nous ne croyons pas qu'on puisse la placer au plus tôt avant la fin du moyen âge ou le commencement de la Renaissance, vers l'époque de Valentin (14) à peu près. Nous sommes donc très loin des Templiers qui avaient déjà disparu depuis deux siècles pour le moins.

Nous croyons donc à une utilisation des ruines ou du moins des caves d'une Commanderie. Nous disons Commanderie; c'eût pu être un autre bâtiment; mais les Commanderies, avec la réputation qu'avaient leurs anciens propriétaires, étaient parfaitement indiquées. Cette utilisation fut vraisemblablement faite par des alchimistes venus d'Italie; c'est l'époque des reines originaires de ces régions et arrivées suivies d'une escorte de nécromanciens, sorciers et autres individus suspects.

Mais réellement vouloir faire supporter à des chevaliers morts depuis deux cents ans les machinations, que nous n'avons pas à juger ici, d'individus utilisant d'innocentes boîtes antiques transformées par eux, réellement cela dépasse un peu les bornes permises par la Critique historique.

D^r^ J-H. PROBST-BIRABEN
ET A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON.

(14) Basile Valentin, moine bénédictin, d'un des couvents d'Erfurth, alchimiste plus connu par les ouvrages qu'on lui attribue que par sa personnalité. On hésite entre le XIIe et le XVIe siècle. Généralement on fixe sa naissance dans les dernières années du XIVe siècle.

LE CAPITAINE JOVE[1]

—

Dans son rêve, Hortense lui apparut, non pas telle qu'elle était devenue dans son salon extravagant, entre la harpe et la coupelle aux yeux de rechange, mais telle qu'il l'avait connue jadis, dans son beau temps: si fraîche, si blonde, si nacrée, si dodue, une vraie divette de café-concert, un morceau de roi ou de colonel. Elle chantait (et c'était comme si douze rossignols avaient entonné leur hymne à la nuit) :

> Vous êt's marié,
> Monsieur Prosper,
> Vous en avez
> Bien l'air!...

Toute l'assistance se levait, frénétique. Une triple file d'officiers se pressait dans les couloirs qui menaient à sa loge : mais elle, les laissant tous sur leur désir, se glissait par une porte dérobée et venait rejoindre son beau lieutenant dans la rue pluvieuse, puis, se pressant contre lui, barbouillait son mâle visage de tous les fards dont elle n'avait, dans sa hâte, pas pris le temps de se débarrasser... Ah! qu'il était doux de serrer cette taille flexible, d'écraser contre son dolman cette poitrine abondante et laiteuse!... Mais il fallait penser à l'emmener, cette conquête enviée, dans un lieu plus paisible et plus confortable.

L'averse redoublait. Aucune voiture à l'horizon.

— Attendez-moi là, ma divine. Blottissez-vous bien dans l'embrasure. Je pars pour la chasse aux sapins. Je sais qu'il y a une station, là, tout près...

Et de courir, sous la pluie battante, à la recherche d'un

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 991.

fiacre. Tous filant, occupés, et dédaigneux de ce jeune officier qui les hèle en désespéré. Enfin il s'en présente un, malheureusement découvert. Pas le choix. Il faut bien s'en accommoder.

Le lieutenant retourne prendre la jeune femme. Plus personne, sous l'auvent où il l'a laissée tout à l'heure.

— Hortense! Hortense! appelle-t-il.

Mais personne ne lui répond, pas même l'écho, dans ce paysage cotonneux et détrempé, vaguement éclairé par les reflets, sur le macadam luisant de pluie, des pauvres lumignons qui agonisent dans la cage des réverbères.

Le cocher a pitié de lui :

— Si mon lieutenant veut bien, propose-t-il, nous pourrions faire le tour de l'immeuble. Peut-être que la demoiselle a passé par une autre porte.

Il accepte. Il se rencoigne dans le fiacre... Tout à coup, il sent une présence à sa droite. Un espoir immense, un espoir fou s'empare de lui. Les miracles, n'est-ce pas? sont familiers aux amoureux. Qui sait si ce n'est pas Hortense qui s'est glissée auprès de lui, pour lui faire une surprise magnifique? Elle est si malicieuse! elle a tant d'esprit!... Il se retourne, la main déjà tendue pour la glisser sous sa taille.

Horreur! ce n'est pas Hortense qui est là, c'est un homme. Et cet homme, de quel infernal tremplin a-t-il sauté sur la banquette, cet homme, c'est le Docteur X.

Aucun doute n'est possible. Théodore a reconnu d'un coup d'œil ce visage morne encadré dans sa barbe grise et courte, ce regard inhumain, tous les traits enfin de la face abhorrée. Son indignation est si violente qu'elle l'empêche un instant de parler.. Il a toutes les peines du monde à prononcer :

— Mais... Vous!... Qui vous a permis? Que venez-vous faire ici?

— Vous le voyez bien, répond le docteur, doucement, je vous accompagne. Peut-être qu'à nous deux, nous la retrouverons.

— Je vous défends... Et d'abord sortez! Quittez illico cette voiture!

— Je ne vois pas pourquoi, en vérité. Je suis très bien dans ce fiacre. Et si Mademoiselle Hortense est vraiment perdue, eh bien! vous aurez toujours au moins un compagnon de promenade.

Tant d'insolence!... oh!... c'en est trop! Ivre de rage, le sous-lieutenant se tourne du côté du misérable, se soulève légèrement de dessus la banquette et martèle de coups de poing le visage de son ennemi. L'autre « encaisse », en ricanant. Il a l'air de dire : « Fatiguez-vous, mon cher, si c'est votre idée. Mais, quand vous serez à bout de forces, je serai encore là. J'y serai toujours!... »

L'idée que cet homme est en effet indestructible, qu'il sera toujours là, fait monter une bouffée de folie dans le cerveau surchauffé de Théodore. Il ouvre de force la bouche du docteur, en écarte les lèvres, les distend dans une grimace horrible. Et l'autre ne bouge pas, n'esquisse pas un geste de défense. Il fait pire. Il rit...

Oui, il continue de rire, et le ricanement de cette bouche, déformée, sanguinolente, aux gencives arrachées, est quelque chose de si atroce que, si le jeune officier n'était point aveuglé par la rage, un tel spectacle le glacerait de terreur. Mais non, il ira jusqu'au bout. Et tant pis si cette canaille paie de sa vie son acte de bravade!... D'un dernier coup de poing il l'étourdit, puis, le saisissant à bras le corps, il le jette en dehors de la voiture. Il entend le choc mou de ce paquet funèbre sur la chaussée... puis il retombe, épuisé, haletant, au fond du véhicule.

Le cocher, qui n'a pas pipé mot pendant toute la durée du drame, se retourne alors et, d'un air paterne et philosophique :

— Vilaine affaire, n'est-ce pas? monsieur.

— Filez vite, voyons! Le plus vite possible.

— Je veux bien, mais je puis toujours vous dire que c'est une vilaine affaire... De toutes manières, vous pouvez compter sur moi au cas que ça tournerait mal. Je dirai toujours que c'est l'autre qui vous a cherché.

— ...

— Il avait une sale gueule, ça, c'est pas discutable. Même avant l'opération. Une sale gueule!... Mais qu'est-

ce qui vous prend? Vous allez tourner de l'œil, maintenant, comme une femmelette?... Un militaire!

Le sous-lieutenant, en effet, a une nausée. Il revoit le visage ignoble. Puis il contemple ses propres mains, ensanglantées, d'où monte à ses narines une odeur écœurante, ses mains dont l'une porte, en couronne, la trace des dents qui l'ont mordue... Cela, et la certitude qu'il est maintenant poursuivi par la police, c'est vraiment trop pour un jeune officier, un béjaune comme lui... Mais le cocher le prévient. Il a ses idées, le cocher : il veut bien qu'il y ait des assassinats dans sa guimbarde, mais pas des évanouissements. Il descend de son siège en grommelant et vient secouer, avec rudesse, l'épaule de son client...

Le capitaine Jove rouvre les yeux, sursaute. Yupanqui se tient devant lui :

— Je vous demande pardon, taita, si je vous ai réveillé un peu brutalement. Mais il le fallait. Nous sommes arrivés depuis longtemps.

Le Capitaine examine tout autour de lui sans comprendre. Il se trouve assis au premier rang (c'est visiblement honorifique) dans une espèce de théâtre en plein vent, dont le décor, — côtés et fond — est constitué par une place, les vraies maisons d'une place de petite ville; et les gradins, en hémicycle, sont noirs de monde. Beaucoup d'indigènes, des mulâtres, quelques Blancs, tous silencieux et graves, et même recueillis.

— Que s'est-il passé? demande-t-il.

— Je vous l'ai dit, taita, que je me rendais à la ville, pour assister au spectacle que l'on donne, cette après-midi. Il n'a lieu qu'une fois l'an. Je vous ai porté toute la nuit, et toute la matinée. Et voilà!

— ...

— On n'a pas voulu commencer sans vous : mais tout est prêt. Voyez, les acteurs sont en scène.

Théodore regarde. Oui, en effet, il y a devant lui une scène, une sorte d'estrade en planches qui épouse dans le fond les contours de la place, les maisons coloniales et bariolées, aux fenêtres desquelles des personnages (mais

sont-ils acteurs ou spectateurs, ceux-là? impossible de le deviner), sont accoudés, et regardent... Et sur cette estrade, au milieu, un échafaud est dressé, comme une seconde estrade, assez étroite, et sur laquelle un homme est agenouillé.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette pièce? s'inquiète le capitaine.

— Je ne sais pas, répond Yupanqui... Je sais seulement que c'est une chose très importante et que...

Alors s'approche de Théodore un homme qu'on n'avait pas encore vu. Il a un visage émacié, où brûlent deux yeux d'une ardeur terrible, de longues mains sèches et noueuses, dont l'une, la droite, tient un livre. Et il porte une simarre rouge dans laquelle son corps, d'une taille anormale, est complètement dissimulé.

— Ce pauvre sauvage ne sait pas bien s'exprimer, dit-il, avec pitié. Mais, en effet, la pièce à laquelle vous nous faites l'honneur d'assister (elle est longue, vous savez, elle dure souvent plusieurs journées et je crains bien que vous n'en puissiez voir qu'un épisode... à vrai dire des plus caractéristiques), cette pièce, dis-je, est un drame en quelque sorte national, et même, plus généralement, si je puis m'exprimer ainsi, humain!... Pour tout dire en un mot, son sujet, c'est la vie... ou bien, à un autre point de vue, la mort... Mais cela revient au même, n'est-il pas vrai?

L'homme en rouge avait eu, pour prononcer ces dernières paroles un sourire engageant et subtil, et docte en même temps, un sourire de théologien.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, en offrant au Capitaine le livre qu'il tenait dans sa main, permettez-moi de vous offrir l'ouvrage où se trouve imprimé le texte intégral de cette comédie. Vous pourrez le relire à loisir, plus tard, et vous comprendrez mieux certains jeux de scène, certains détails. C'est, du reste, un exemplaire rarissime. Et le fait que je suis chargé de vous le remettre vous prouve à quel point l'on estime ici votre personne...

Il sourit encore, s'inclina et disparut.

Quoique les Indiens soient le moins nerveux des pu-

blics, il était visible qu'ils en avaient assez d'attendre, Aucun signe d'impatience ne s'échappait de ces rangées d'hommes et de femmes au visage morne et plat comme un masque de cuivre... Mais on sentait que leur cœur battait à se rompre et qu'ils n'en pouvaient plus. Pourtant, ils avaient dû souvent voir cette pièce. Qu'avait-elle donc qui retenait ainsi leur attention? quel charme puissant exerçait-elle sur eux pour qu'ils eussent fait tant de lieues à travers leurs montagnes désertiques et glacées dans le seul but d'y assister?... Alors le Capitaine comprit que le spectacle avait commencé depuis un moment, sans qu'il s'en fût douté. Ce qu'il avait pris pour l'impatience d'un public anxieux de voir se lever le rideau, c'était l'émotion, oui tout simplement l'émotion d'amateurs déjà empoignés par l'action. De tous ses yeux, il regarda.

Il n'y avait toujours qu'un acteur en scène : l'homme agenouillé sur son échafaud. Il ne parlait pas. Mais son silence était aussi éloquent que le monologue le plus savamment récité, son immobilité aussi explicite que la gesticulation la plus véhémente.

Il ne faisait qu'un geste, un seul, et, un instant, le Capitaine Jove, qui voulait être rassuré, pensa que c'était le mouvement nerveux d'un comédien fatigué de son immobilité même. Il relevait, de temps à autre, la tête, qu'il tenait d'ordinaire courbée vers le sol, dans une attitude d'accablement. Alors Théodore comprit qu'il écoutait, qu'il tendait l'oreille dans la direction d'un bruit qui n'avait pas encore eu lieu. Et toute l'assistance, avec le Capitaine, comprit que l'homme attachait à ce bruit plus d'importance qu'à son destin propre, bref que tout le drame résidait là...

... Soudain, l'homme frissonna, et tous les spectateurs avec lui. Le bruit s'était fait entendre. C'était un pas dans l'escalier de bois de l'intérieur d'une maison : la deuxième maison à droite de la scène, au fond du décor. O comble de réalisme naïf! le vrai escalier d'une vraie maison, d'une innocente maison baroque et peinte en rose, qui allait ainsi jouer son rôle dans cette pièce d'épouvante. On ne voyait encore personne, mais toutes les oreilles

situaient le commencement de cette marche au quatrième étage, le dernier... Quelqu'un descendait cet escalier... derrière la frêle épaisseur de la façade. Il était maintenant au palier du troisième.

A ce moment, Yupanqui, pensant aider son maître à mieux comprendre, se pencha vers lui et, à voix basse :

— C'est son fils, taita, expliqua-t-il. C'est le fils de l'homme qui est là, sur la scène.

— Mais, à son tour, qui est cet homme? interrogea Théodore, agacé, crispé par le mystère qu'il sentait s'épaissir autour de lui.

— Je ne sais pas, taita. C'est l'homme, voilà! On ne lui connaît point d'autre nom.

— Alors, il est condamné?

— Eh! oui! bien sûr!

Le capitaine Jove était haletant. Quoi! c'était là tout ce que l'Indien trouvait à dire?... Il ne sentait donc pas ce qu'il y avait de révoltant dans tout cela, d'atroce?... Oh! certes non, il ne le sentait pas. Il était là, — comme tous ses congénères d'ailleurs, — aussi résigné devant les péripéties de ce drame qu'il l'était sans doute devant toutes celles de la destinée. Même il souriait, d'un triste et pauvre sourire...

Ce pendant, les pas étaient maintenant au deuxième étage. Le visage de l'acteur exprimait une angoisse croissante... A ce moment, l'homme à la simarre rouge qui était venu donner le livre au Capitaine pénétra sur le plateau, entrant du côté gauche, à pas très lents, avec la dignité en quelque sorte sacerdotale de qui se sent pénétré de la noblesse d'un rôle immémorial et sacré. Au lieu du livre précieux qu'elle tenait tout à l'heure, sa main serrait une hache, une énorme et lourde hache...

Le bruit de pas maintenant provenait du premier étage. Il y avait une similitude saisissante dans la cadence de ces deux mouvements : la marche compassée du bourreau et la descente de l'escalier par le personnage invisible. Oh! comme tout cela était bien réglé!... L'homme à genoux, qui n'avait pas bougé d'une ligne, regardait de-

vant lui s'avancer le dignitaire de la mort. Mais il était visible que ce qui l'émouvait ce n'était point l'approche, pourtant bien significative, de ce personnage, mais les pas, les pas... les pas redoutés, ou trop attendus.

La porte enfin s'ouvrit. Un enfant parut. Les bras de l'homme à genoux esquissèrent le geste de se tendre vers lui, mais, — avec un art consommé, — il réprima ce mouvement instinctif, irrésistible, et les contraignit à rester immobiles. Immobiles, mais non inertes. Immobiles mais chargés d'une expression bouleversante.

— C'est son fils, vous voyez bien, taita, dit Yupanqui, toujours pour éclairer son maître.

Aucun des acteurs ne parlait. Et pourtant ce n'était pas une pantomime... Oh! nullement une pantomime!... Personne ne parlait, mais c'est comme si toutes les paroles avaient été dites, et qu'elles fussent devenues inutiles, tellement les sentiments étaient clairs, évidents... Le public suivait les péripéties du drame avec une attention passionnée. Le capitaine Jove considérait curieusement ces visages d'une race inconnue. Ils étaient graves, tendus, extatiques, comme en présence d'une cérémonie religieuse. Soudain, un de ces visages le retint. C'était celui d'une femme, d'une jeune fille assise seule dans une loge de côté.

— Iris! cria-t-il d'une voix forte.

Puis il haussa les épaules. Car ce ne pouvait pas être Iris. Non, en dépit de l'étonnante ressemblance, mêmes joues roses, mêmes yeux, même expression suave et tendre. Comment la voyageuse de l'Hôtel Olympic aurait-elle pu se trouver là? Qu'y faisait-elle, cette blonde, au milieu de la foule de ces femmes de cuivre et d'ébène? N'était-il pas le jouet d'une illusion? quoi d'étonnant dans ce pays de sorcelleries et de prestiges?...

Et pourtant, c'était bien elle. Elle le considérait, elle laissait tomber sur lui un regard lourd, insistant, chargé d'une énigme. Que signifiait ce regard? le reproche ou l'aveu? Voulait-il dire : « Tout est fini puisque vous n'êtes pas venu! » ou bien : « Je vous attends toujours. Ne désespérez point! »

Cependant Yupanqui, ayant surpris son manège, de nouveau lui glissait à l'oreille :

— Ne regardez pas de ce côté, taita. C'est la loge du Bourreau. Il punit tous ceux qui courtisent sa fille. D'ailleurs, c'est le moment le plus intéressant de la pièce. Regardez plutôt la scène.

Théodore obéit, non sans jeter les yeux, de temps à autre, sur la jeune fille, maintenant si dangereuse et plus chère encore de l'être, et qui ne cessait de l'examiner, avec la même intensité mystérieuse.

L'action semblait n'avoir pas évolué. Seul changement à la situation, — mais combien terrible! — l'exécuteur faisait maintenant mine de lever sa hache. Qu'attendait-il pour la laisser retomber? Peut-être une intervention inattendue, miraculeuse. Pendant quelques instants, l'enfant parut chargé de cette mission sublime. Qui sait? Apportait-il, dans ses mains innocentes, la grâce du Tyran enfin apitoyé par tant d'horreur?... Le Bourreau le suivait des yeux, à la dérobée. Mais l'enfant ne voyait rien, ne savait rien. Il marchait droit devant lui, les yeux levés au Ciel, avec un sourire, *comme si de rien n'était*. Il traversait la scène, sans se douter que son père était condamné... Chaque pas qu'il faisait le rapprochait de l'autre côté du plateau, vers quelque chose d'invisible et qui l'appelait,... et dont l'attrait sur lui devait être si fort que tous les roulements de tambour des exécutions capitales, que tous les cris de suppliciés ne l'auraient pas réveillé de cette espèce de sommeil somnambulique où il semblait plongé. Il allait vers l'avenir et il ne se retournerait pas vers son passé. A chaque seconde qui s'écoulait, à chaque battement du cœur du Temps, l'espoir de salut diminuait... Grands Dieux! il allait sortir de scène, il allait s'enfoncer dans la coulisse...

L'angoisse était intolérable.

Le Bourreau avait levé sa hache...

Une seconde, qui parut longue comme une heure, qui l'était peut-être, se déroula... Dans une immobilité tragique, comme si toutes choses sur la terre avaient été

figées en une pétrification de cristal... Le capitaine Jove porta la main à sa gorge. Il étouffait.

— Je ne peux plus! râla-t-il. Non, je ne peux plus!

Et il ferma les yeux pour ne plus rien voir. Plus rien, pas même la fausse Iris, dont il avait eu le temps de surprendre le dernier regard, chargé d'une nouvelle énigme... Pour se raccrocher à quelque chose, il avait cherché, à tâtons, la main de Yupanqui et, l'ayant trouvée, il la serrait avec force... Il était comme un noyé, aveuglé par les vagues dans une tempête nocturne, et cette main était l'épave à laquelle il se suspendait...

Une seconde, qui parut longue comme toute la nuit. Puis, se penchant vers l'Indien, il lui demanda :

— Est-ce bientôt fini?

— Il y a longtemps que c'est fini, répondit l'esclave.

Alors, le capitaine Jove rouvrit les yeux. L'autre avait dit vrai. Il n'y avait plus rien, absolument rien. La foule des spectateurs s'était écoulée, les acteurs avaient disparu, les constructions de bois de la scène et des stalles avaient été enlevées, et il ne restait plus, sous le ciel redevenu sombre, que deux errants grelottant de froid sur la pauvre place d'une petite ville baroque et ruineuse qui s'effritait dans la solitude des Andes. Seule trace tangible de la lugubre comédie qui venait de se dérouler quelques instants auparavant, se dressait, parmi ses pareilles, — portes fermées, fenêtres éteintes, — la maison dans laquelle on avait entendu résonner les pas du fils du condamné.

— Comment s'appelait cette pièce, Yupanqui?

— Je ne sais pas, taita. Je crois qu'elle n'a pas de nom.

— Qu'est devenu l'homme qu'on devait décapiter?

— Je ne sais pas.

— Du moins tu dois savoir si c'était une comédie, ou si... oh! quelle insoutenable pensée!... l'homme a été vraiment sacrifié.

— Je ne sais pas.

— Comment? tu ne sais pas! Tu es du pays pourtant. Tu ne peux en ignorer les usages.

— Oui, mais je ne comprends pas tout, vous savez.

— Qu'est devenu l'homme à la simarre rouge? Et la jeune fille, celle que tu disais sa fille? Où est-elle?

— Je ne sais pas, taita, je ne sais pas.

— Pourtant, tu m'as dit (je ne rêve point) que c'était la fille du Bourreau.

— Je ne me rappelle pas, taita. Peut-être avez-vous cru l'entendre.

— Tout cela est abominable. On dirait l'œuvre du Malin. Serais-tu son complice?... Enfin, que signifie toute cette fantasmagorie? Et que m'en reste-t-il?

— Le livre, taita!

En effet, il restait le livre, le volume précieux que l'homme en rouge, le bourreau-théologien, avait donné au Capitaine et que la main du Capitaine tenait encore. Même que sa riche reliure de maroquin vert était toute maculée de sang. Ah! peut-être, — puisque ce livre contenait le texte de l'angoissant mélodrame, — peut-être y trouverait-il enfin l'explication. L'explication suprême.

Il l'ouvrit.

Les feuillets, d'un vélin magnifique, aux coins à peine jaunis par le temps, étaient couverts d'une élégante écriture de scribe ou de moine enlumineur. Mais, quand Théodore se pencha — avec quelle avidité! — pour la déchiffrer, les caractères pâlirent à vue d'œil et s'effacèrent tout à fait. Vierges maintenant, les pages brillaient dans le crépuscule, elles brillaient d'une affreuse blancheur de glace, ou d'ossement, d'une blancheur de désert et de mort.

D'un geste rageur, le Capitaine le jeta par terre.

Alors, l'Indien, s'approchant et lui posant la main sur l'épaule :

— Maintenant, taita, il faut partir! dit-il doucement.

Sans répondre, mais non sans avoir jeté un dernier regard sur les fenêtres de la place, à l'une desquelles il espérait contre toute vraisemblance voir paraître le visage de la fille du Bourreau, un dernier regard, long comme la Patience du désir, il suivit son esclave, docilement; et les deux hommes quittèrent la ville.

Non seulement elle n'était pas aussi grande que l'avait prétendu Yupanqui, mais à peine méritait-elle le nom de ville. A vrai dire, c'était plutôt une bourgade et la rue, probablement unique, dans laquelle ils s'engagèrent au sortir de la place ne tarda point à se perdre dans une savane, d'abord sèche et brûlante, mais qui devint graduellement plus fertile, et bientôt les voyageurs débouchèrent, sans savoir comment, dans une clairière herbeuse, au bout de laquelle attendait une sorte de jonque, à l'abri dans une anse d'eau morte.

Au comble de la lassitude, le capitaine Jove se laissa tomber au fond de l'embarcation et Yupanqui, empoignant les avirons, se mit à ramer, dans la direction du bras principal du Fleuve, dont on entendait la vaste rumeur.

Maintenant, Théodore gisait, comme une chose inerte et détendue, sans volonté aucune. Il n'éprouvait plus qu'un seul désir : se reposer, et flotter à la dérive, comme la barque qui l'emportait, qui sait vers quelle destinées nouvelles? Il y avait quelque chose de perfidement doux dans cette torpeur, dans cet abandon. Telles des algues ondulant mollement entre deux eaux, dans son cerveau surchauffé les images de ses aventures récentes se mêlaient, se confondaient et peu à peu se dissolvaient. Une seule demeurait : le visage de la jeune fille mainte fois retrouvé et perdu, et qui brillait comme une étoile sur la confusion de sa vie... Parfois l'étoile s'éteignait, puis elle reparaissait, légère et incertaine comme un dessin de givre sur une vitre, qu'un doigt d'enfant efface dans l'aube d'hiver, vaporeuse et diffuse comme la lumière d'une lanterne sourde dans le brouillard..

... Mais ce brouillard, en se dissipant, s'ouvrit sur des perspectives inattendues, d'une beauté étrange et inquiétante, et comme inhumaine. D'une voûte de feuillages profonds, obscurs comme les espaces de l'abîme océanique, pendaient, ainsi que des lustres allumés pour une fête infernale, des fleurs immenses, elles-mêmes pareilles à des oiseaux pour l'envergure de leurs pétales. Et ces

fleurs devaient vivre, car parfois elles bougeaient, elles ouvraient des gueules redoutables, et les refermaient sur des insectes, sur des papillons, sur des feuilles tombées. Il y en avait de si blanches et de si grasses qu'on eût dit des chairs de femme, attirantes, obscènes, terribles. Il y en avait de si rouges qu'elles faisaient penser au sang des condamnés à mort ou à la robe des bourreaux. Il y en avait de si bleues qu'on croyait que la Forêt venait de s'entr'ouvrir pour livrer passage à une goutte de ciel. Et d'autres étaient comme l'or des mines ou le cuivre des visages d'un peuple vaincu, jadis impérial. Et la face d'Iris traversait cette illumination féerique, comme le tranchant de la lune s'avance au milieu des nuées d'un firmament d'octobre, tandis que des milliers et des milliers d'oiseaux, comme personne n'en avait jamais vus, pareils à des éclairs de chaleur, à des pierreries, à des sanglots, voletaient autour de ce visage en chantant un hymne merveilleux, dont le Capitaine, ivre de fièvre au fond de son canot, comprenait maintenant le sens... Ah! qu'il était fier et qu'il était heureux, le capitaine Jove, au fond de son canot!... Il grelottait au point d'entendre ses dents claquer comme des crotales d'une danseuse gaditane, son corps perclus d'humidité lui faisait mal dans toutes ses jointures, sa bouche aspirait un air pourri de miasmes perfides, mais il était le premier homme au monde qui avait compris le chant des oiseaux. Déjà certains mots, qui revenaient toujours, comme des rimes au bout des vers, comme des refrains après les couplets, lui devenaient familiers. « Courage! disaient les oiseaux d'or, de sang et de chair, en tourbillonnant autour du visage magique. Courage!... Et patience!... Et fidélité!... Et amour! Elle est belle. Elle reviendra. Elle t'attend. Courage!... Amour!... Amour!... »

Le fleuve, immense comme un océan en marche, soutenait dans sa main verte la barque frêle que l'indigène croyait conduire, et lui faisait éviter les rapides, les remous, les écueils, les bancs de sable, les paquets d'herbes tentaculaires. Sous la voûte de la forêt vierge, comme un astre à travers le ciel, s'avançait le visage, encensé par les

parfums des corolles et des fermentations, éclairé par les fleurs, célébré par les oiseaux dont le chant, maintenant orchestré par les voix profondes du vent dans les ramures, et des eaux mugissantes et de la tempête qui s'approchait, devenait une symphonie majestueuse, formidable, que seule l'oreille de la folie aurait pu supporter; et le capitaine Jove, incapable d'endurer plus longtemps une telle joie, un tel supplice, se mit à genoux pour demander grâce...

Alors, un bruit de Jugement dernier se fit entendre et, comme un aérolithe tombé du ciel, l'orage s'abattit sur la forêt.

— Iris! Iris! hurla le capitaine Jove, en proie à une exaltation surhumaine. Puis il s'écroula, comme assommé par un coup de massue.

★

Quand il revint à lui, c'était non plus au fond d'une barque pourrie, à la dérive dans le courant de l'Amazone, mais dans un grand lit moëlleux et blanc comme neige, au milieu d'une chambre spacieuse et meublée avec un luxe raffiné. A genoux devant le lit, et lui tenant la main, Yupanqui balbutiait, parmi ses larmes :

— Vous voilà sauvé, maintenant, taita!

— Sauvé! J'ai donc failli mourir?

— Oui, taita. Mais ne m'interrogez pas davantage. Il faut que je vous quitte. Maintenant que vous n'êtes plus en danger, je n'ai plus de raison de rester ici.

— Que veux-tu dire?

L'Indien, tout d'abord, ne répondit pas. Il désigna du geste les meubles de la pièce, les rideaux de brocart, les tapis épais, le plafonnier, tous ces produits d'une civilisation qui lui était incompréhensible et hostile, comme pour dire : « Que voulez-vous que je devienne au milieu de tout cela? que voulez-vous que j'en fasse? »

— Yupanqui ne peut vivre que dans ses montagnes, conclut-il. Yupanqui dépérirait ici, comme un poisson sur la grève... Que le maître pardonne!

Il prit la main du Capitaine, la couvrit de baisers et se

sauva, comme pour éviter les suites mortelles d'une promesse arrachée à un attendrissement passager. Et Théodore resta seul, et tout désemparé d'avoir perdu ce serviteur fidèle, que le hasard lui avait donné et que le hasard lui enlevait, avec la même absurdité.

Il aveignit un timbre électrique au chevet de son lit, le pressa. Quelques instants après, une jeune fille apparut, en tablier blanc et en bonnet ruché, un sourire professionnel aux lèvres, à la main un petit plateau.

— Que désire Monsieur? s'informa-t-elle.

— Savoir où je suis, répondit le Capitaine.

La jeune fille eut un geste de léger effroi, comme on en a devant les fous. Théodore fronça les sourcils. Cette attitude le choquait. Mais, à la réflexion, il comprit que la femme de chambre n'était pas au courant des événements antérieurs.

— J'ai été très malade, n'est-ce pas? demanda-t-il, pour créer une diversion.

— Oh! oui, Monsieur, gravement malade. Mais vous avez été très bien soigné.

— Je n'en doute pas. Mais qui donc m'a si bien soigné?

— Le docteur X... Oh! c'est un grand médecin.

Et, avant que Théodore, interloqué, eût pu se remettre de ce coup, elle reprit, de plus en plus neutre et professionnelle :

— Je vous montais votre courrier... Vous permettez?...

Et de lui tendre le petit plateau.

De plus en plus étonné, le capitaine Jove prit la lettre qui était sur le plateau et, sitôt que la femme de chambre, encore tout effrayée, eût disparu, il déchira l'enveloppe, d'où tomba une feuille de papier contenant ces mots, griffonnés à l'encre violette :

Hôtel Olympic.
A tout à l'heure, chambre 333.

IRIS.

Tout autre que le capitaine Jove se serait livré, dans son émerveillement, aux excès d'une allégresse enfantine. Il se serait jeté hors de son lit, il aurait fait sept fois le

tour de la pièce en poussant des cris léonins, il aurait rappelé la chambrière pour la violer ou pour lui donner ses décorations, il aurait précipité la carafe par la fenêtre. Mais lui ne fit rien de tout cela. Il se contenta de sourire. Un long, un beau, un paisible sourire d'acquiescement et d'approbation... Puis il sortit de son lit, prit son bain, se rasa de près, cueillit sur sa chaise ses vêtements qui s'y trouvaient aussi soigneusement pliés que s'il s'en était lui-même chargé la veille et les endossa dans l'ordre voulu, tout cela sans se hâter, calmement, avec cette précision que tous les militaires apportent à leur toilette au matin des batailles décisives, et sans cesser une seconde de fredonner le couplet qui avait enchanté sa jeunesse :

Vous êt's marié,
Monsieur Prosper,
Vous en avez
Bien l'air!...

Mais ce que le capitaine Jove croyait une simple mussitation, un soupir étouffé, était en réalité une explosion de tonnerre et, aux accents de cet air érotique et martial, l'hôtel tout entier vibrait doucement, comme une tige.

Ce fut bien mieux encore quand, cette chanson achevée, il se mit, — pensant au docteur X. et au rôle joué par ce praticien — à rire, de son rire cordial et puissant, de ce rire avec lequel les êtres supérieurs pardonnent à leurs dérisoires ennemis. Aux éclats orageux de ce rire, l'hôtel se mit à trembler, du haut en bas de ses trente-deux étages, et la jeune femme de chambre, épouvantée, demanda son compte et rentra dans sa famille.

Qu'il était beau, maintenant, le capitaine Jove, sanglé dans son dolman numéro 1, avec ses aiguillettes, ses plaques, sa ceinture de guêpe, son sabre, son képi cascadeur, et sa moustache donjuanesque, et ses yeux étincelants! Il promenait ses regards autour de lui, sans arrogance, certes, mais avec cet air indéfinissable qui fait que tous s'inclinent, et obéissent. C'est ainsi que, jadis, il avait mené sa compagnie à la victoire, en brandissant son

épée... Aujourd'hui, ce n'était pas une épée qu'il tenait à la main, mais une feuille de papier à lettres d'hôtel où était écrit le texte même de sa destinée, la formule du bonheur :

A tout à l'heure, chambre 333.

IRIS.

Néanmoins, lorsqu'il fut complètement paré et prêt à sortir, il se sentit tout à coup très faible. Cela tenait sans doute à l'extrême fatigue où sa grave maladie l'avait réduit. On sait que les fièvres amazoniennes abattent les constitutions les plus fortes. Et tantôt, dans la baignoire (il s'en souvenait bien), il avait constaté que, sans rien perdre de la majesté de ses formes, son corps martial avait quelque peu fondu... Bref le capitaine Jove comprit qu'il ne pouvait pas, tout seul, se risquer dans le labyrinthe d'un établissement du genre de celui-ci. Et, malgré que ce lui fût assez désagréable, il se résolut à solliciter l'aide d'un subalterne pour l'accompagner.

Mandé par téléphone, le Directeur de l'hôtel parut presque aussitôt.

La ressemblance de ce fonctionnaire avec le Docteur X était tellement frappante (même regard, même taille, même barbe courte et drue, et jusqu'à la même redingote), que le Capitaine ne put retenir une exclamation, à quoi l'autre, sans doute habitué à cette confusion, prit les devants, pour expliquer :

— Oui, on me l'a souvent dit. Pure coïncidence, comme vous pensez. Et je le regrette, d'ailleurs. Car c'est un homme éminent, et je serais trop flatté si j'étais lui!... Mais qu'y a-t-il pour votre service?

— Je voudrais, dit Théodore, que vous me donniez quelqu'un pour me conduire à la chambre 333.

— Je ne confierai cette mission à personne, mon capitaine. D'ailleurs (ceci soit dit sans me vanter) aucun membre de mon personnel ne connaît comme moi l'immeuble, qui est très grand, vous ne l'ignorez pas... Et, pour un convalescent... enfin!... Prenez mon bras, capitaine.

Et, tout en déambulant le long d'un couloir interminable, le bavard récitait :

— Indépendamment des installations qui sont de règle dans les palaces bien tenus, tels que Hammams, Bars américains, Billards russes, Salons de coiffure, nous avons des attractions et des curiosités qui ont valu à « l'Hôtel Olympic » les faveurs de la clientèle la plus select des deux hémisphères. Je n'ai pas la prétention de vous les montrer toutes dans cette courte promenade; je me contenterai de vous signaler celles qui se trouveront sur notre passage...

— Je suis très pressé.

— Je m'incline, tout en me permettant de vous faire observer que c'est bien dommage. Car je vous aurais introduit avec plaisir dans le Cabinet des Illusions. Des magiciens diplômés, attachés à l'établissement, refont avec de vieilles filles incomprises et de pauvres bougres dénués de tout attrait autant de Vénus et autant d'Adonis, mutuellement ravis de se rencontrer et de réussir enfin une vie que...

— Cela ne m'intéresse pas. Je veux la chambre 333.

— Nous y arriverons, rassurez-vous. Un peu de patience, seulement!

Sur ces entrefaites, les deux hommes étaient arrivés au bord d'un balcon surplombant un hall de proportions monumentales, comme on en trouve dans les grands magasins, et le capitaine Jove allait passer avec indifférence quand il s'aperçut qu'il se trouvait ainsi, non pas en face d'une série de comptoirs étagés, mais devant un spectacle extraordinaire, auquel il ne comprit d'ailleurs rien. La suprise fut si forte qu'il s'arrêta malgré lui.

Qu'on imagine une grotte colossale, dont la paroi du fond, abrupte et droite comme une falaise, était complètement couverte par une cascade : régulière, rectiligne, d'une épaisseur partout égale et dont, même en levant la tête, il était impossible d'apercevoir le point de départ. Derrière cette nappe brillante, cristalline, la pierre luisait avec le poli délicieux des galets longtemps caressés par la mer, et toute cette eau n'en semblait que le vêtement,

à la fois immobile et entraîné dans une chute vertigineuse jusqu'au creux d'une vasque naturelle, dont l'autre bord était une plage de sable fin, située juste au-dessous du balcon...

Ce paysage vide, et chargé de la beauté angoissante propre aux constructions que, dans le secret des profondeurs, l'eau et le minéral élaborent pour leur délectation mystérieuse, s'anima de la façon la plus singulière, en se dilatant dans tous les sens, comme par l'effet d'une formidable respiration. Comme si ce premier prestige, déjà fort saisissant, n'eût pas suffi, tout à coup apparurent — telles que si la cascade les eût jetées dans la vasque en même temps que ses reflets, — des femmes, par dizaines et par centaines, les unes en maillot de bain, et les autres nues dans de légers et longs manteaux dont les pans traînaient derrière, comme des algues, comme des ailes de chauves-souris... Elles sortaient de l'eau de la vasque, devenue large comme un lac, en s'ébrouant, à la manière des cygnes et, une fois arrivées à la plage, les unes dansaient comme des ballerines, les autres s'allongeaient sur le sable et prenaient, sous des projecteurs invisibles et d'une inconcevable puissance, des poses empruntées aux plus célèbres baigneuses de la Floride ou des îles océaniennes.

— Ce sont des nymphes? demanda, naïvement, le Capitaine.

— Non, expliqua le Directeur, ce sont nos employées... Après la première partie de leur travail quotidien, et avant leur déjeuner, ces jeunes filles ne sont pas fâchées de faire un peu de culture physique. Le Conseil d'Administration, toujours soucieux du bien-être du personnel, a tout prévu... D'ailleurs, voyez, celle-ci n'a pas pris le temps de se déshabiller.

Et il désignait du doigt une de ces étranges naïades, encore vêtue de son austère uniforme de vendeuse, qui collait à ses formes parfaites, avec une grâce provocante.

Théodore haussa les épaules. Il ne croyait pas un mot de cette absurde interprétation. Au reste il n'importait guère que ces créatures ravissantes fussent ceci ou cela

en dehors de ce fragment arraché à l'Eden. Elles étaient belles, libres et dansantes. Elles se croyaient au pays du bonheur. Et il partageait leur sentiment.

Tout à coup, un cri lui échappa. Il venait de reconnaître, sur un de ces corps radieux de jeunesse et de santé, le visage de la créole du Théâtre, le visage de la Forêt enchantée, le visage de l'Eventail volé... Son désir fut alors si brusque et si violent que, sans se demander une seconde quelles seraient les suites d'un acte aussi audacieux, il enjamba la balustrade et se précipita dans le vide...

C'était un excellent gymnasiarque, et il avait calculé son élan pour tomber, sur la plage, aux côtés de son amie.

— Quelle surprise je vais lui faire! pensait-il. Sitôt arrivé sur le sable, je m'étendrai contre elle, je glisserai délicatement mon bras sous sa nuque et, avant qu'elle ait pu se défendre, je l'embrasserai sur la bouche. C'est un très bon début de conversation.

Par malheur, ses calculs furent déjoués de façon complète par un phénomène auquel il ne pouvait vraiment s'attendre... Au lieu de tomber, avec la rapidité de la pierre, il se sentit retenu par un air d'une telle densité qu'il n'avait pas plus la force de s'y trouer un passage que n'en aurait eu une feuille morte ou la plume d'un faisan... Les jeunes baigneuses, levant au ciel des yeux arrondis de surprise à la vue de cet officier supérieur en proie à tous les hasards du vol plané, se groupèrent d'abord pour assister à son atterrissage; mais, le sifflet du chef de rayon ayant retenti sur ces entrefaites, elles se dispersèrent avec des cris effarouchés, et quand leur admirateur fut enfin arrivé à destination, la plage était complètement déserte.

Les projecteurs s'étaient éteints. L'eau maintenant n'habillait plus de sa coulée monotone qu'un mur de pierre grise, sur lequel tombait un crépuscule triste et blafard. Le Capitaine regarda autour de lui pour voir si au moins son guide ne l'avait pas abandonné. Mais sans doute ce fonctionnaire n'avait-il pas cru convenable de

suivre dans son aventure icarienne un client aussi bizarre. Ou bien, avait-il lâchement profité de la circonstance pour s'éclipser. Bref, il avait disparu.

L'incident ne découragea pas Théodore au point que l'on aurait pu craindre. Après tout, cet individu, dont la ressemblance avec le Docteur X était vraiment fraternelle, s'était conduit avec lui de la façon la plus suspecte. Sous couleur de le guider, ne l'avait-il pas au contraire égaré?... Et ce coup de sifflet, n'était-ce pas lui qui l'avait donné, dans l'intention d'obliger Iris à s'éloigner au moment où son amoureux aurait enfin pu la rejoindre? Certes, il valait mieux opérer seul qu'avec ce faux ami, ce traitre.

Il essaya de retrouver sur le sable la trace des pas de la jolie naïade. Hélas! ils se confondaient avec tant d'autres!... Quel texte lire au milieu de ce gribouillage indéchiffrable? Comme il se le demandait, il entendit, nasillée par un phonographe sans doute placé dans quelque chambre de client, une chanson... sa chanson favorite :

Vous êt's marié,
Monsieur Prosper,
Vous en avez
Bien l'air!...

Interprétant la chose comme un message de l'au-delà, il se dirigea, d'un pas pesant, du côté d'où venait la musique...

D'un pas pesant, car, en vérité, il commençait à être bien las. La crise de fièvre dont il sortait à peine l'avait laissé dans un état qui certes aurait plutôt encore exigé une semaine de lit que permis une excursion comme celle qu'il avait entreprise... Mais l'amour commandait, l'amour qui est le maître du monde et le généralissime des Capitaines en retraite. L'amour lui faisait trouver dans sa fatigue une espèce de délire d'énergie, et maintenant il s'avançait dans la direction inconnue d'Iris, comme un voyageur vers le mirage...

Après avoir cheminé un certain temps, il se trouva

dans une rue bordée de bâtiments délabrés qui avaient dû être magnifiques autrefois, mais qui, aujourd'hui délaissés par leurs riches habitants, n'abritaient plus qu'une population incapable de s'offrir mieux. Des musiciens, leur boîte à violon sous le bras, des sculpteurs en blouse maculée de glaise, des commis-voyageurs en parfumerie traînant leur valise en pégamoïd, des peintres serrant leurs cartons contre leur foie, des poëtes blêmes et habillés de complets de confection hantaient ces lieux mélancoliques. Ils entraient dans les maisons et ils en sortaient, avec un air important, comme s'ils eussent été fiers d'habiter des palais, si écaillées qu'en fussent les peintures à prétention de fresques. Certains formaient des groupes affairés, chuchotaient. En s'approchant d'un de ces groupes, le capitaine Jove entendit quelques bribes de leur conversation : ce qui lui apprit que l'on donnait un bal dans une de ces maisons et qu'à ce bal assisterait une ravissante jeune fille qu'ils connaissaient tous, les uns pour l'avoir peinte, ou sculptée, ou célébrée dans leurs vers, les autres pour lui avoir dédié leurs compositions musicales ou offert gratis des échantillons de parfums. Sans hésiter, sans même s'inquiéter de la valeur que pouvait avoir une aussi brusque intuition, Théodore se dit que cette jeune fille ne pouvait être qu'Iris, et il suivit les invités.

Il faillit maintes fois se perdre, d'ailleurs, car l'immeuble où il entra à la suite de ces gens était intérieurement un véritable dédale de cours irrégulières, de pavillons de tous styles, de hangars, de passages, de ruelles, s'élargissant sans aucune raison en véritables places, de portiques et de promenoirs, le tout à l'abandon et grouillant d'une foule pouilleuse, au-dessous de milliers et de milliers d'oriflammes qu'il prit d'abord pour un pavoisement de fête, mais dont il comprit vite que c'étaient simplement, suspendus à des ficelles, les linges d'une lessive éternelle... Mais tous ces obstacles le faisaient sourire. Car il avait trouvé un moyen de ne plus s'égarer. Il s'adressait à un passant et lui demandait :

— Le Bal, s'il vous plaît?

Et le passant, quel qu'il fût, avec une obligeance toujours pareille, le remettait dans le bon chemin.

Enfin, après avoir gravi trois étages d'un escalier bordé d'une rampe en fer forgé d'un travail merveilleux, mais dont les marches étaient couvertes d'épluchures, il se trouva sur le palier de la salle où se donnait la soirée. A l'entrée, au fond d'une encoignure, il y avait un vestiaire et, dans la dame qui distribuait aux invités les petits cartons numérotés, il reconnut sa femme...

Oui, Madame Jove était là, avec son vaste front, mat et dur, ses yeux saillants sous leurs sourcils rapprochés et ce grand air de dignité offensée que ni le tablier festonné d'ouvreuse, ni le coquin de petit bonnet de dentelles, insignes de sa frivole profession, ne réussissaient à diminuer.

Le premier mouvement de Théodore fut de faire demitour. Mais elle le rappela.

— Monsieur! Monsieur! ne craignez rien. Cette fête est des plus amusantes. Et vous n'y trouverez que des personnes distinguées... sans compter celle que vous cherchez. Entrez, entrez, je vous en prie! Et donnez votre képi! votre sabre! C'est un franc par objet, sans compter le petit service...

Alors, revenant sur ses pas, il l'interpella, sévèrement :

— Me direz-vous, Junie, ce que signifie cette comédie?

— Ce n'est pas une comédie, Théodore. C'est la vie, tout simplement. La vie réelle... Comme vous le savez, j'ai un amant.

— Je l'ignorais complètement! riposta le Capitaine Jove, avec aigreur.

— Mais si! C'était ce monsieur du quatrième, vous savez bien. Un diplomate en disponibilité.

— Abrégez!

— Il a été très correct avec moi, très convenable. Quand il en a eu assez... enfin, je veux dire, quand l'élan de sa passion a commencé de s'amortir, il n'a pas voulu m'abandonner, comme font les gens vulgaires; et il m'a, — grâce à ses relations dans les hautes sphères — trouvé cette place... qui me va comme un gant; car, ainsi que

le disait mon oncle Laturne, une femme bien élevée sait partout garder son rang. Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens... d'ailleurs cette fonction me met en contact avec les personnes les plus distinguées de la société, et...

— Taisez-vous, Junie! cria le capitaine Jove, soudain exaspéré. Je vous ai entendue pendant plus de vingt ans débiter ce genre de sornettes et si, dans l'intention d'y échapper, j'ai déserté le domicile conjugal, ce n'est pas pour les subir de nouveau. Adieu!

Et, sans vouloir entendre un mot de plus, il laissa là Junie, éberluée de sa violence, pour entrer dans la salle de bal. Il n'était d'ailleurs plus dans les mêmes dispositions que tantôt. La rencontre de sa femme lui avait produit une impression des plus fâcheuses. Que faisait-elle là, après tout? Pourquoi s'était-elle échappée de son côté? Etait-ce pour le surveiller? Et pourquoi diable mentait-elle, en outre? Dans quelle intention voulait-elle compromettre ce brave diplomate du quatrième, personnage absolument inoffensif et gâteux, alors que tout un chacun dans l'immeuble savait qu'elle était la maîtresse d'un simple chef de rayon, locataire du rez-de-chaussée? Snobisme ou perfidie, tout cela était pénible, ridicule et même inquiétant.

Si du moins le bal avait été une de ces fêtes splendides dont le tumulte étourdissant, dont l'allégresse unanime emportent tout, font taire les soucis les plus graves!... Mais, au contraire, c'était... Ah! pouvait-on même donner le nom de fête à cette réunion morose où, dans une salle dix fois trop vaste, une douzaine de couples maladroits tournaient aux sons d'un orchestre placé si loin qu'on l'entendait à peine, tandis que, faisant tapisserie sur une rangée de chaises cannées, de vieilles dames, rafistolées avec des falbalas, et des messieurs en fracs luisants, au visage agité des tics les plus variés, péroraient avec prétention, en émettant de fois à autre des rires nerveux, saccadés et dénués de toute conviction?... Certains parfois se levaient et arpentaient la salle en se tenant le front ou en suçant leur pouce d'un

air profondément méditatif. L'un d'eux s'efforçait de faire tenir en équilibre sur son petit doigt un gros ballon, avec des gestes d'une préciosité grotesque.

C'est l'entrée de ce dernier personnage qui fit comprendre au capitaine Jove chez qui il se trouvait. Une peur panique le saisit. Si, tout à coup, cédait le je ne sais quoi d'imperceptible, qui, miraculeusement, retenait ces maniaques de verser dans la folie, de tomber sur ce versant de la folie où les attirait — ah! cela se voyait dans leurs yeux troubles, — leur démon secret, et qu'ils se fussent tous précipités sur lui dans un accès de fureur, que serait-il devenu, malgré sa force herculéenne et l'irrésistible autorité de son magnétisme?... Oui, c'était la peur, la grande peur primordiale, dont on dit que les dieux même ne sont pas exempts... En proie à cette peur, il tournait en rond, cherchait une issue. Mais il ne la trouvait pas. Se trompant du tout au tout sur ses intentions, ou feignant de se tromper, les invités de ce bal macabre se levaient, venaient à lui, s'informaient de ce qu'il désirait. Un monsieur en redingote lui offrit une coupe de champagne, qu'il s'efforçait de remplir en tenant la bouteille à l'envers. Une dame en robe de soie gorge-de-pigeon, s'imaginant qu'il l'invitait à danser, vint s'affaler dans ses bras en soupirant :

— J'adore le *Beau Danube bleu,* mon lieutenant.

Et cette dame était Hortense; non pas celle d'autrefois, non pas celle de la chanson attendrissante et romanesque :

Vous êt's marié,
Monsieur Prosper,

mais l'Hortense de la Harpe et de la Boîte à Musique, le ruineux fantôme du passé. L'orchestre ayant en effet attaqué « Le Beau Danube Bleu » — mais un Danube lointain, un pâle, triste et vaseux Danube coulant là-bas, plus loin que le fond de la salle, là-bas, là-bas, au bout du monde, — il fut obligé de valser avec cette fausse Hortense qui, de temps en temps lui répétait :

— Regarde, Théo, ce que j'ai fait pour te plaire! J'ai mis mon œil de lapis-lazuli. Regarde!

Et c'était vrai. Elle avait incrusté dans son orbite une bille de cette pierre opaque et lisse, dont le regard avait quelque chose d'éternel, qui donnait le frisson.

Quand cette valse spectrale fut achevée, le capitaine Jove voulut fuir. Mais, sous prétexte de le féliciter pour le talent qu'il avait su déployer dans cette exhibition, les spectateurs massés autour de lui prétendirent tous lui parler, le toucher... A moitié fou lui-même d'indignation pour leur familiarité, et comprenant de la façon la plus affreuse qu'il s'était fourvoyé, qu'il était tombé dans un piège, que jamais Iris n'avait eu même l'idée d'assister à cette réunion de pandemonium, il faisait des efforts désespérés pour échapper à ces questions idiotes, à ces attouchements inquiétants... Constatant que la fuite était impossible en largeur, il pensa qu'elle serait réalisable en hauteur et, donnant sur le sol un violent coup de pied, il réussit à s'élever dans l'air à une altitude à peu près égale à celle de sa propre stature...

Maintenant il dominait la foule de ces énergumènes, il s'offrait le luxe souverain de les fouler aux pieds. Oui, littéralement, comme un tapis; comme si leurs fronts levés eussent été autant de points, tantôt sombres et tantôt lumineux, du canevas d'un tapis énorme, mouvant, vivant!

Mais, loin d'être vexés d'un pareil traitement, les fous en parurent au contraire ravis.

Tous à genoux maintenant, le visage illuminé de joie et baigné de larmes mystiques, ils n'étaient plus que soumission, extase et adoration. Ils marmonnaient des prières, ils hurlaient des cantiques, ils criaient au miracle.

Sans plus s'occuper d'eux, et foulant ces fronts humiliés de la semelle de ses fortes bottes militaires, le capitaine Jove, apercevant enfin la porte de sortie, prit congé de ses adorateurs avec l'ingratitude et la rapidité qui est de tradition dans les théophanies,... tout en riant de ce bon tour dans sa belle moustache.

Dans le couloir, l'attendait une femme, qui s'approcha de lui d'un air grave et confidentiel.

Il recula, plein de méfiance. Mais non, cette fois ce n'était pas Junie, ce n'était pas Hortense. C'était quelqu'un qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne reconnaissait point. Sans doute une invitée, retardataire, du bal des Fous. Car, visiblement, elle était déguisée. Elle portait une longue tunique cannelée sous un manteau dont le drapé avait quelque chose d'impérial et de majestueux. Majestueux aussi le visage, et empreint d'on ne savait quelle tristesse anonyme.

Il frissonna.

Que lui voulait cette femme?

Elle, tout contre lui maintenant, et lui parlant à l'oreille, avec reproche :

— Mon capitaine, dit-elle, vous êtes très en retard.

— Je le sais fichtre bien, madame!... Mais que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'Iris, à force de vous attendre, est tombée malade de langueur.

— Gravement? cria Théodore, bouleversé.

— Je le crains.

— Menez-moi vers elle, vite, vite!

Elle lui prit la main, et il la suivit : comme un enfant, un peu de biais, en s'efforçant de se mettre à son pas. C'est qu'elle allait terriblement vite!... Comme le torrent! comme le vent! Comme la pensée!... A travers les corridors, les rues, les routes, les déserts, les montagnes, les fleuves... A travers les magasins, les Hôtels, les Forêts vierges, les villes mortes, les patios fleuris, les salons tragiques, les cafés, les marchés aux puces... A travers les hommes, à travers le vide, à travers les heures... A travers l'amour et le chagrin, le souvenir et le désir, à travers tout... Vite! vite! Comme le torrent, comme le vent, comme la pensée! Les pieds bottés du Capitaine, les pieds de la Messagère frôlaient la vague des océans, le sable et la pierre des déserts, le front des hommes... Toujours plus vite! Comme le désespoir, comme le rêve, comme l'amour!

Et puis, la femme tout à coup s'arrêta. Devant une porte blanche, sur laquelle était écrit le chiffre :

333

et qui, comme ouverte de l'intérieur par quelqu'un qui attendait cette visite, tourna sur ses gonds, avec lenteur et sans bruit. Au moment d'introduire le Capitaine, la femme disparut et il entra tout seul : dans une grande salle aux murs nus et blancs où il y avait un lit, et sur ce lit une forme de femme, et autour du lit quelques hommes vêtus de toile blanche, avec des masques.

Et, malgré le masque, le Capitaine Jove reconnut la face du Docteur X. Et il frissonna. Car, sans même regarder le lit, sans oser regarder de plus près la forme étendue sur ce lit, il connut dans son cœur que c'était Iris qui gisait là, inerte, invisible sauf son visage, ce visage plus beau qu'un éventail et qu'une fleur de forêt vierge, plus beau qu'une étoile et qu'un oiseau, plus beau que l'espoir et la mélancolie, plus beau que toute chose au monde...

Alors, il sentit ses genoux trembler, mais il résista à l'envie de se prosterner, car, prosterné, il n'aurait pas pu se repaître de ce visage, accueillir cette révélation. Il le contemplait de haut, avec une avidité merveilleuse, comme le Soleil contemple la Terre toute lumineuse sous son regard, et bariolée, et vivante.

Elle ne pouvait plus parler, elle ne pouvait même plus dire : « Que tu es en retard, cher amant! » Sur la table de chevet, l'appareil téléphonique semblait encore vibrer de l'appel de tout à l'heure... de quand? ô durée sans mesure, ô voyage de folie! Elle ne pouvait plus parler, mais son regard, posé sur Théodore, en disait plus long que toute parole.

Ce pendant, le docteur X, impassible, et sans même faire mine d'avoir remarqué l'arrivée de l'intrus, arrachait d'un geste brusque le drap blanc qui recouvrait le corps de la jeune fille, corps délicieux, dont la peau radieuse semblait pétrie de toutes les couleurs des fleurs,

tout cela sans interrompre l'explication, d'une objectivité professionnelle, qu'il donnait à ses élèves masqués :

— Messieurs, comme vous le constatez, toute intervention de type ordinaire serait inopérante, et nous n'avons plus le droit d'y songer. Si nous voulons prolonger la vie de notre intéressante malade, — et c'est, n'est-il pas vrai? notre vœu à tous, je dis bien : à tous ici présents, — une seule solution s'impose : la recréer, la reconstituer sous une nouvelle forme. Et, pour ce résultat, un seul traitement apparaît possible, encore qu'il soit exceptionnel et que ses conséquences risquent de susciter dans l'opinion du vulgaire quelque malentendu. Car il ne reconnaîtra peut-être plus, sous cette forme inattendue, la bienfaisante vigueur, l'éternelle jeunesse, la beauté émouvante de cette jeune fille. Ce traitement par l'évaporation, dont je suis l'inventeur, c'est la première fois, vous l'avouerai-je, que j'ose l'appliquer. Mais, vous le savez vous-mêmes, le temps presse.

Le temps pressait, en effet. La jeune fille pâlissait maintenant, avec une rapidité inquiétante; son souffle devenait court. Seuls ses yeux vivaient, et du même éclat, car l'amour leur infusait sa force miraculeuse.

Le docteur X. prit sur une table une sorte de cloche, reliée à un fil où passait le courant électrique et la promena au-dessus du corps et du visage de la patiente... lentement. Et, peu à peu, ce corps et ce visage semblèrent fondre et, au bout de quelques instants, il n'y en avait plus aucune trace. Le lit était vide.

Le capitaine Jove poussa un hurlement. Et il allait se ruer sur le médecin quand celui-ci, de plus en plus impassible, leva la main.

Mais ce n'était pas pour le repousser. Cette main n'avait rien de défensif. Sereine, elle désignait le Ciel, cependant que disparaissaient, avec le plafond qui le cachait, les murs de la salle et son mobilier dérisoire. Elle montrait le Ciel qui, comme un fleuve bleu coulant sous un pont immense, tout entier passait au-dessous d'une arche aux sept couleurs, vaporeuse, tremblante, immatérielle.

Une seconde, les assistants crurent voir un svelte corps

de femme se courber voluptueusement autour de ce demi-cercle impondérable. Puis, ils secouèrent la tête, car ils doutaient déjà d'eux-mêmes. Mais le capitaine Jove non seulement voyait ce corps mais aussi, à travers lui semblait-il, un visage, et la pensée animant ce visage, et l'amour brillant dans le regard de ce visage. Et cet homme, qui n'avait jamais pleuré, sentit sur ses joues ruisseler des larmes, comme des gouttes de rosée... Elles venaient du Ciel en tombant sur sa face levée, rayonnante de bonheur, ce pendant que le Docteur X., en se dissipant lui-même comme un nuage, marmonnait pour ses disciples disparus :

— Messieurs, l'Arc-en-Ciel !

Fontainebleau, 1er octobre 1937.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Rousseaux : *Littérature du* XX[e] *siècle* (*Tome* 2). — **Albin Michel.** — J.-P. Maxence : *Histoire de Dix ans* (1927-1937), **Gallimard.** — **Marcel** Sauvage : *Premier manifeste du vitalisme* (*notre atmosphère*), **René Debresse.** — **Robert Gaillard** : *Le Choix vitaliste*, **René Debresse.** — **Vlaminck** : *Pour une peinture lisible, vivante, humaine*, **René Debresse.** — **Pierre** Loiselet : *Le Vitalisme contre les petits pères du Sénat*, **René Debresse.**

A la fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e], le public accueillait avec zèle les ouvrages bigarrés où les chroniqueurs littéraires groupaient des études nées au fil de l'actualité. Il était tels volumes de mélanges littéraires dont le destin n'avait rien à envier aux romans les plus favorisés. Aujourd'hui le public boude un peu ces sortes de recueils. Pourquoi? On ne serait pas en peine si l'on voulait énumérer des causes; il y a là un problème qui pourrait donner carrière à un esprit ingénieux. Je le laisse dormir pour l'instant. Je me contente de signaler que M. André Rousseaux essaie de lutter contre cette nonchalance du public. Il mérite donc un encouragement. Une fois de plus (**Littérature du XX[e] siècle, tome 2**), il nous présente une gerbe de ses feuilletons littéraires.

Vous savez que le genre dénommé critique comporte des exercices fort variés. Elle peut dispenser des émotions bien différentes depuis la volupté de l'âme qui entre dans la magie d'une œuvre et la fait resplendir jusqu'à la lutte ardente de deux esprits antagonistes en passant par le plaisir haletant de l'investigation en profondeur qui veut arracher à tout prix des secrets ensevelis. Le même critique s'il est une âme vivante et pas simplement une méthode uniformément appliquée à toutes les œuvres est amené tout naturellement à prendre des attitudes variées. Je l'ai constaté une fois de plus en lisant le

recueil de M. André Rousseaux et je m'en suis d'ailleurs réjoui, car l'ouvrage y gagne en attrait.

A l'égard de certains écrivains, M. André Rousseaux se conduit comme un chevalier servant, il est animé d'une respectueuse ferveur, il n'aime pas trop à s'interroger sur leurs déficiences et sur leurs limites; à l'égard de certains autres, il sort avec joie des griffes et chacun sait que le Ciel a donné à M. André Rousseaux des griffes nerveuses et acérées. Pareille remarque vaut d'ailleurs pour tout critique qui est un être humain et pas simplement un automate.

M. André Rousseaux aspire à saisir dans les œuvres la palpitation humaine qui les a fait naître; il croit qu'elles tiennent à la chair et au sang de leur créateur et qu'elles le dépassent et plongent dans le drame humain lui-même. Il me semble persuadé que l'écrivain met dans son œuvre souvent plus qu'il ne le pense lui-même et c'est pourquoi M. André Rousseaux apporte à sa tâche un intérêt personnel qui la vivifie : des œuvres il attend des révélations sur les mystères de l'homme et de son destin. Cette impérieuse tendance de M. Rousseaux a ses visibles avantages et aussi quelques inconvénients. On peut dire qu'en présence des œuvres littéraires, la curiosité de M. Rousseaux est orientée dans un sens bien déterminé. Lorsque son attente est déçue, il risque de négliger certains mérites de nature différente.

Les plus vivantes études de M. André Rousseaux, ce sont celles où il laisse jouer certaine verve caustique qui coule de source. Il arrive que cette humeur mordante s'unisse à un sentiment antagoniste d'estime quand même et à un souci de courtoisie et de bon ton. Vous avez alors des pages ambiguës et savoureuses comme celles qui ont pour titre : « Les exercices du professeur Thibaudet » et qui sont du meilleur Rousseaux. Aussi bien, cette étude nous montre le tête-à-tête d'un critique avec un autre critique qui est exactement son contraire. Voilà qui peut inspirer. M. André Rousseaux s'en prend vigoureusement à un jugement assez désabusé de Thibaudet sur la critique appliquée aux livres du jour. Thibaudet prétendait que l'examen des livres du jour relevait de la conversation, voire de simple bavardage et niait qu'il fût possible à la critique de discerner les valeurs littéraires en voie de for-

mation. Ce n'est pas l'opinion de M. Rousseaux qui écrit : « S'il nie qu'il soit possible de discerner les gloires littéraires en voie de se former, c'est qu'on est toujours porté à nier la possibilité de ce qu'on est incapable de faire. Du reste, cette faculté-là relève du génie poétique plus que du génie critique proprement dit. » Problème bien complexe et bien décevant! Tout critique tend à croire qu'il possède l'infaillible flair qui lui fait discerner dans les livres qui paraissent ceux qui sont marqués du signe. Mais comme l'examen minutieux des faits nous oblige à en rabattre! Il faut bien avouer que le roman du XIXe siècle, si les jugements de Sainte-Beuve, prince des critiques, avaient fait loi, eût été amputé de ses cimes. Balzac et Stendhal, au rancart tout simplement! Les réactions des grands critiques et qui avaient du flair en face de cette « platitude » dénommée l'*Education sentimentale* sont profondément affligeantes. Mais comme ils étaient à leur affaire en tête à tête avec cette œuvre hardie, cruelle et de si haute altitude spirituelle et si distinguée par surcroît qui s'appelle *M. de Camors!* Qu'il y aurait à épiloguer sur le cas de Marcel Proust! Rappelons-nous que M. André Gide ne vit d'abord qu'un fastidieux bavardage dans ses romans et pourtant M. André Gide a l'esprit ouvert et aigu! Rappelons-nous que le célèbre feuilleton de Souday consacré à Marcel Proust et dont il vantait la qualité divinatoire avait été fait par ordre : c'était un geste de complaisance. Rappelons-nous les milliers de génies découverts au cours de l'après-guerre lorsque tous les critiques se sentirent possédés des dons du sourcier! Et constatons que les critiques les mieux doués, pour une découverte qui compte et dont on parle beaucoup, alignent vingt erreurs dont on ne se souvient plus. Aussi bien il y aurait fort à dire sur le sens des mots « vérité » et « erreur » dans les choses de ce genre. Tout cela pour constater que la critique est un art bien délicat, entouré de risques plus que tous les autres genres. Il faut au critique beaucoup d'amour, beaucoup de générosité, des réactions vives et décidées et pas mal de modestie. Il doit savoir affirmer et moins que tous les autres hommes cependant croire à son infaillibilité. Une œuvre nouvelle — et qui est appelée à compter — n'est pas donnée une fois pour toutes : elle offre des significations visibles immédiatement et des

virtualités secrètes que le temps fera peu à peu apparaître. En dépit du flair de tous les critiques les mieux intentionnés, l'expérience montre que pour certaines œuvres, ces virtualités secrètes peuvent ne pas être immédiatement perceptibles. La toute-puissante Ironie n'épargne pas le critique : en dépouillant « les livres du jour », il est maintes fois persiflé par le dieu inconnu qui est aussi un dieu qui se cache.

Vous apprécierez dans le recueil de M. Rousseaux une grande et riche étude consacrée à M. Maurras. Des points importants sont bien mis en lumière. Et cependant cette étude laisse quelque insatisfaction. Elle fait trop apparaître l'œuvre de M. Maurras comme une forteresse rigide et d'une logique de granit. Il y a dans cette œuvre plus de souplesse, plus de subtilité, plus de cachettes, et à côté des affirmations tranchées pas mal de choses à demi voilées, inattendues, voire surprenantes. Il faudrait parler d'un sens chatoyant de la vie complexe et multiple courant en sourdine à travers le système. Ou d'une attention au particulier des situations vivantes unie au souci des principes généraux et servant de correctif permanent au système. Si vous le voulez, on pourrait dire encore que M. Rousseaux éclaire fortement le côté romain de M. Maurras et qu'il laisse un peu dans l'ombre le côté hellénique et qui n'est pas minime. Les philosophes grecs parlaient subtilement des jeux du Même et de l'Autre. M. Maurras excelle à accuser les traits du *Même*, mais il est loin d'omettre la part de l'*Autre*... Telle est du moins mon impression. Le livre de M. Rousseaux vous apporte une riche matière à réflexion.

§

M. Jean-Pierre Maxence nous présente une copieuse **Histoire de dix ans : 1927-1937.** Cette histoire est-elle une histoire? Mon Dieu non. Ce sont plutôt des mémoires en vrac, comme dirait M. Jean Ajalbert, ou, si vous le voulez, une évocation touffue et ardente des années d'apprentissage de M. J.-P. Maxence. Le mot « livre » lui-même ne convient qu'à demi pour cet ouvrage qui est plutôt une sorte de tumulte. En tout cas, œuvre de mémorialiste et de polémiste où s'accuse un tempérament fougueux d'orateur. On est frappé et souvent saisi par cette verve oratoire grisée d'elle-même et qui s'affirme

avec décision. C'est même une chose très curieuse de la part d'un jeune écrivain que ce retour à l'éloquence avec ses qualités bien visibles : mouvement, véhémence, ardeur verbale, brillants développements, effets violents, portraits éclatants, allégresse combative, goût acharné de convaincre, hantise de règles claires pour l'action, toutes questions envisagées sous l'angle de la pratique, référence directe ou indirecte aux grandes évidences de la pensée commune, et la flamme et le panache... Je m'aperçois que si j'énumérais toutes les qualités qui m'ont assailli à la lecture de ce livre, ce sont les traits mêmes du tempérament oratoire le plus authentique, le plus évident qui s'accuseraient sous ma plume. En tout cas, ce gros ouvrage abonde en pages animées et en affirmations qui stimulent l'esprit du lecteur. Nous laissons de côté toute la partie politique, mais la partie littéraire à elle seule forme un panorama riche et intéressant.

Certes, M. J.-P. Maxence fait un procès, parfois même sévère, à la littérature d'après-guerre, mais cette littérature garde pour lui la saveur éblouissante de sa propre jeunesse : « Ainsi s'ouvraient à la littérature mille routes apparemment neuves, mille thèmes excitants. On s'annexait tous les domaines. On voulait ensemencer les terres stériles, faire jaillir des fleurs entre les rails, mettre des étoiles dans les halls d'usine, ne renoncer à rien de soi-même et conquérir la terre et le ciel. Orgueil un peu fol, mais fécond! Cocteau mobilisait les anges; les surréalistes, la magie; Giraudoux, les mythes; Max Jacob et Léon-Paul Fargue, l'amertume et la fantaisie; Claudel, la joie; Valéry, la connaissance; Bernanos, l'indignation; Massis, l'Occident; Morand, les sleepings et les paquebots; Drieu, l'évasion; Montherlant, soi-même. Générations et groupes confondus, c'était un fourmillement de créations, d'audaces, de folies, un foisonnement magnifique, un brasillement de feux d'artifice. 1927-28, premier diagnostic à porter : littérature vivante. » O merveilleuse équivoque du mot « vivant » appliqué aux arts! La critique vivante, c'était Jules Janin et non Sainte-Beuve; le roman vivant, c'était About et non Flaubert; la musique vivante, c'était Offenbach et non Berlioz. Ou plutôt le mot *vivant,* lorsqu'il s'agit des arts, n'aurait-il pas quelques significations contradictoires? Ne faudrait-il pas parler d'une

vie qui brûle aux profondeurs et d'une apparence de vie qui est trépidation de surface? J'ai été souvent frappé d'un certain calme dans l'allure extérieure de certains êtres intensément passionnés, je dirais même ensevelis dans leur passion. Pareille chose peut arriver pour les œuvres d'art!

Naturellement, M. Maxence nous parle des grands thèmes de l'après-guerre. Il pèse l'effort de chacun des écrivains d'aujourd'hui et vous pourrez sur ce point discuter à loisir avec lui. Comme beaucoup d'autres critiques (c'est un des jeux de la critique), il s'exerce à un éreintement de M. Jules Romains et ce sont des pages alertes et amusantes. Si M. Rousseaux déclare envers et contre tous que M. Mauriac est le champion de la littérature d'aujourd'hui, M. Maxence en fait simplement «un maître du second rayon». Mais quelle complaisance pour Giraudoux, pour Bernanos et pour Malraux! Il leur offre de véritables hymnes de ferveur. «Ainsi cette période de psychologisme, d'analyse, de bagne intérieur, ouvre trois voies de victoire, trois voies triomphales : Bernanos, Giraudoux, Malraux. La victoire par la croix, la victoire par le paradis du Mythe, la victoire par la lucidité du désespoir.»

Une nouvelle école littéraire prélude à son activité par des manifestes. Elle se nomme le Vitalisme et elle présente son programme par la plume de M. Marcel Sauvage : **Premier Manifeste du Vitalisme.** Cet écrit se lit avec plaisir, car il est composé dans une langue drue, directe, ferme, franche d'allures, gaillarde et colorée. En exergue, le Manifeste porte une parole de Vallès et fort significative : « Il ne s'agit pas d'écrire avec des mines de finassier mais de parler clair et franc, en plein soleil. » La nouvelle école se veut française et gauloise, ce sont les deux mots qu'elle arbore immédiatement.

Le plus clair des aspirations d'une école se traduit par ses aversions. L'école vitaliste considère comme mortes et l'école populiste et l'école surréaliste. « Elles sont mortes toutes deux d'anémie. » Elle rejette avec décision les romans de M. Mauriac dont elle propose « l'admission immédiate aux Incurables ». Elle se détourne du tarabiscoté, du faisandé, du malsain, du contorsionné! Elle veut du tempérament, l'air du large, la santé, les belles couleurs de la vie. Du souffle et non du maniérisme! Une force truculente n'est pas pour

l'effrayer, bien au contraire. De la féerie? Oui, si elle n'est pas du chiqué. Et l'humour sera le bienvenu. Le vitaliste se déclare « nudiste en amour, en poésie, en peinture, à pied ou à cheval ». « Pour être vitaliste, nous dit M. Sauvage, il faut donc, primo, avoir de l'estomac. Et du sang rouge à reflets bleus. »

Que le vitalisme coure sa chance! Attendons-le aux œuvres qui sont les choses qui comptent. Mais qu'il prenne garde au nom de la santé, de l'homme normal, de la tradition gauloise, à ne pas trop appauvrir par l'intérieur l'œuvre d'art. Aussi bien, je m'intéresse aux individus créateurs beaucoup plus qu'aux mouvements d'art, aux tendances des générations, et aux programmes d'école. Souhaitons à l'école vitaliste de rencontrer des tempéraments individuels qui, tout en créant selon ses principes, mettront dans leurs œuvres et à leur insu ces éléments personnels, étranges, imprévus et quelque peu hérétiques qui comptent par-dessus tout. Souhaitons l'avènement de chefs-d'œuvre vitalistes, c'est-à-dire d'œuvres qui seront vitalistes et qui auront en même temps ce quelque chose de plus que ne définit jamais le programme d'aucune école.

M. Robert Gaillard, dans **Le Choix Vitaliste,** apporte des précisions et des compléments au Manifeste de M. Marcel Sauvage. Il prescrit à l'écrivain d'observer la réalité courante et de savoir choisir : « Plus l'écrivain est grand, moins il invente. » Il recommande d'étudier l'homme du peuple et à ce propos il fait une remarque de prix. Il invite à l'examiner non pas seulement dans sa conformité à son état d'homme du peuple, mais aussi dans son aspiration à s'élever au-dessus de cet état, à s'en affranchir et à le dépasser. Il émet enfin de curieuses réflexions sur la manière de styliser un objet emprunté à la réalité courante.

Les vitalistes ont adopté Vlaminck qui est un peintre et un écrivain savoureux. De certains aphorismes de l'artiste, d'ailleurs pleins de suc, ils ont fait une brochure qui prend rang dans *les Manifestes du Vitalisme :* **Vlaminck : Pour une peinture lisible, vivante, humaine.** Très souvent, Vlaminck parle d'or et son bon sens percutant fait plaisir : « Il n'y a pas, nous dit-il, une peinture de « gauche » ou de « droite ». Un artiste dit « de droite » peut faire une peinture révolutionnaire; de

même qu'un artiste, classé « de gauche », peut faire une peinture digne du Prix de Rome... Un portrait de Napoléon peut être, du point de vue de l'Art, une peinture révolutionnaire et celui de Lénine une peinture bourgeoise. » Des évidences qu'il est bon de rappeler!

M. Pierre Loiselet qui, lui aussi, est écrivain vitaliste et dont on a beaucoup remarqué un récent roman, s'en prend aux sénateurs (**Le Vitalisme contre les Petits Pères du Sénat**). Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du magnifique redressement national qui nous permettra bientôt force exploits guerriers (1). Fort bien. Ce qui serait étrange, ce serait l'absence de tout côté grotesque dans cette grandiose entreprise. Les mesures en faveur des bonnes mœurs et contre la pornographie sont venues à point. Quelques bons petits procès comme ceux qu'on fit à Flaubert et à Baudelaire ne peuvent qu'améliorer notre situation par rapport à l'Allemagne. C'est l'évidence même. Contre le zèle des petits pères du Sénat, M. Loiselet mobilise avec verve les mânes vengeresses de Rabelais, de Villon, de Rimbaud, de La Fontaine, de Molière, de Diderot, de Courteline, de Maupassant. Pourquoi faut-il que derrière les mesures régénératrices et qui restaurent la force du pays, on fasse grimacer tout aussitôt le spectre de « l'Ordre Moral » ?

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean-Joseph Rabearivelo : *Vieilles Chansons des Pays d'Imerina*, Imprimerie *Officielle*, Tananarive. — Rosemonde Gérard : *Rien que des chansons*, Fasquelle. — Lucie Delarue-Mardrus : *Temps Présents*, les cahiers d'art et d'amitié. — Yvonne Ferrand-Weyher : *Songes et Divertissements*, « se vend au Divan ». — Yvonne de Coppet : *Le Sourire de Dieu*, « Le Rouge et le Noir ».

De Tananarive, le 27 octobre 1936, il m'écrivait, le malheureux Rabearivelo : « Ma vie est devenue tout à coup intenable; elle est dure, difficile... *si*, que je doive me présenter devant un Jury littéraire pour demander un prix!... » Il m'annonçait l'envoi de son curieux recueil *Chants pour Albéone*, « destiné », précisait-il, « par mon éditeur tananarivien à la première

(1) Cette chronique a été écrite fin juillet.

Journée du Livre Malgache qui aura lieu, ici, aux premiers jours de décembre ». Sa misère était arrivée à un tel point qu'il me priait d'avertir un ami que « dès que j'aurai des sous disponibles (ah oui! j'en suis arrivé là) je lui posterai, à lui, et à quelques autres, son exemplaire... » Le prix qu'il briguait ne lui fut pas attribué. L'emploi qu'on lui avait fait espérer aux archives de la Colonie ou à une Bibliothèque ne lui était pas dévolu. On n'avait donné aucune suite au désir qu'il avait exprimé d'être envoyé à Paris durant l'Exposition de 1937, occasion exceptionnelle, avait-il espéré, de connaître la France, de pénétrer dans ses milieux littéraires. Poursuites acharnées de créanciers, lassitude de n'être à jamais qu'un pauvre correcteur d'imprimerie peu payé, — il avait à pourvoir aux besoins de sa mère, de sa femme, de trois enfants. Sa fille préférée Voahangy était morte trois ans plus tôt, elle aurait eu six ans, il demeurait de cette perte inconsolable... La pensée de la mort le hantait perpétuellement; ses écrits, la liasse énorme et, sauf quelques passages qui ont servi à établir sa biographie, inédite de ces *Calepins Bleus témoins secrets, pithagoriques,* en sont emplis; son culte va avant tout à des poètes disparus jeunes, Gilbert, Deubel, Marcel Ormoy entre autres; le tourment très probable, mais dissimulé, d'être, par pénurie, privé du recours aux drogues où il cherchait un allégement, ...et si l'on en fut stupéfait, on comprit bientôt cette indicible tristesse, « le 22 juin 1937 mourait, à Tananarive, à l'âge de trente-quatre ans [ou de trente-sept ans?] le premier et le plus célèbre des poètes malgaches d'expression française, Jean-Joseph Rabearivelo ». Ainsi s'exprime, dans la notice émouvante qu'il a fait paraître, le 15 septembre 1938, au *Mercure de France,* M. Robert Boudry, son ami, fonctionnaire à Madagascar, désigné dans les dernières volontés datées du jour même du décès du poète, pour être son exécuteur testamentaire littéraire... « Tâchez, y lit-on encore, mon cher B..., tâchez aussi de faire acquérir par la Colonie mes *Vieilles Chansons des pays d'Imérina.* »

Et c'est ainsi que, « précédées d'une biographie du poète malgache par Robert Boudry », dans la *Revue de Madagascar,* puis en un élégant volume composé par l'Imprimerie Nationale de Madagascar, paraissent, posthumes, les **Vieilles Chan-**

sons des Pays de l'Imérina, par Jean-Joseph Rabearivelo.

C'est une suite de poèmes en prose, conçus, explique R. Boudry, « le plus souvent sous forme de petits discours ou de dialogues » suivant une esthétique d'anciens *hain-teny* que l'auteur transcrit en français sans y rien changer, ou arrangés par lui en une présentation plus moderne, empruntés au folklore malgache, paraphrasés ou adaptés. L'esprit qui anime ces petits poèmes est tout de subtilité; une poésie délicate s'en dégage, parfôis la signification ne s'en précise que dans un symbole. Le mythe s'y joint au goût du réel. Je ne citerai qu'un poème assez court, tant j'y trouve de charme, mais il n'est pas, d'entre tous, le plus caractéristique de cette manière que le préfacier a définie et le poète réalisée en notre langue :

> Pauvres nénuphars bleus : toute l'année ils ont des larmes jusqu'au cou! Brins d'herbes d'eaux, brins de joncs de mare charriés par les pirogues, abritez-moi : je suis si malheureux! Volez pour moi un peu d'amour : je suis à un autre! Votre femme, aimez-la; moi, ne m'abandonnez pas! Qui n'a pas de piment, il n'éprouve pas de volupté en mangeant; qui a perdu son piège à poissons n'aura pas de friture. Et moi, si je vous perds, je perdrai mon plus proche parent.

« Devenu français de culture et d'expression », Rabearivelo « restait malgache d'inspiration et de sentiment ». C'est ce qui lui fait une personnalité attachante et d'un ordre si particulier. Il est infiniment attachant.

L'illustre auteur de ces trois gros recueils : *Les Pipeaux,* ouvrage couronné par l'Académie Française, *L'Arc-en-Ciel,* ouvrage couronné par l'Académie Française, *Féeries,* Mme Rosemonde Gérard condescend à ne donner pour titre et pour thèmes à son volume nouveau **Rien que des Chansons.** L'illustre Béranger ne faisait pas mieux, qui, lui du moins, ne faisait guère autre chose. Des chansons, ce sont des odes aisées dont le refrain chante aisément sur toutes les lèvres. Celles-ci ne chantent peut-être pas « une chaumière et son cœur », ou n'entonnent pas des ritournelles patriotiques ou à la gloire de Napoléon, et néanmoins elles font allusion à ces sujets rebattus :

Les châteaux sont trop nombreux
Où l'on n'a que la misère;
Que faut-il pour être heureux?
Un cœur et une chaumière...

Il y en a de tous les genres et pour tous les goûts; une *Valse des Baisers,* comme il convient; une autre qui dit : « C'est l'amourette, qui tremble comme un grand amour », une « recette pour faire une chanson d'amour », l'exaltation de *Paris* (*Paris! c'est l'esprit, c'est la grâce*), où ses monuments, même « l'Obélisque sans rivale » et ses amusements défilent l'un après l'autre, une *valse des Midinettes,* une *Chanson d'Avril,* une *Chanson à sainte Thérèse,* même une chanson à la *Sonate 14 dite du Clair de Lune.* Et toutes ces chansons sont alertes, et toutes ces chansons sont exquises, non moins que bien d'autres, non moins que la plupart, sinon toutes. Mais il y a chanson et chanson, tout de même, et Musset par exemple, ou Victor Hugo encore mieux en créèrent, eux, qui sont des joyaux lyriques, rythmées à leur guise et dans l'insouci des redites ou des modes banales. Mme Rosemonde Gérard n'a pas voulu cela, elle a accompli ce qu'elle voulait, comme il lui a plu. Sachons nous en satisfaire.

Vingt-neuf ballades forment le recueil **Temps Présents,** où le très beau poète Lucie Delarue-Mardrus se soulage de quelques « rosseries » rimées. Du moins, elle s'en flatte. Avouons que le plus grand nombre de ces « rosseries » ne sont guère méchantes, et il en est quelques-unes qui n'y prétendent pas. Ce sont les plus réussies.

Politique, impôts, sports, le giton et la grue,
Le juif, et la rombière au profil de magot,
L'avion dans le ciel, les croquants dans la rue,
Tout un stock va vers vous voguer à plein cargo
Sur quoi mettra la mort le suprême embargo.
Que de sujets offerts à quiconque se moque!...

Je le veux croire, et je m'éjouis volontiers aux traits incisifs que la verve moqueuse de Lucie Delarue-Mardrus décoche à ces gens qui lui déplaisent, mais je goûte davantage les ballades à sainte Thérèse de Lisieux, à Notre Dame, qui

sont fort belles, et l'exquise « Ballade Berthe », pleine de tendresse reconnaissante à sa fidèle servante à qui elle dit : je souhaite « qu'un jour vous me fermiez les yeux ». Dans les premières et les plus nombreuses de ces ballades, le poète s'est diverti; dans celles dont je cite, en dernier lieu, les titres, il se retrouve, tel qu'on l'admire, et se confirme pour notre plus grande dilection.

Songes et Divertissements. Yvonne Ferrand-Weyher se distingue au milieu de la plupart des poètes femmes, et ne pourrait-on dire : la plupart des poètes, par le souci qu'elle a de connaître, d'arriver à posséder, à dominer les ressources de la technique. Elle n'a pas cet instinct fâcheux qui fait accepter au plus grand nombre l'à-peu-près dans le métier et cette bassesse de dire n'importe quoi de n'importe quelle façon. Elle est un artisan diligent et qui se veut expert. *Mythologies,* dont s'est occupée ma rubrique le 15 mai dernier, sont incorporées dans le recueil plus complet, où s'ajoutent à elles les parties intitulées : *Daphné, Printemps, Sonnets, Divertissements Mélancoliques, Les Cantiques de l'Ame d'après saint Jean de la Croix, Les Cantates...* L'auteur possède cette haute qualité que tant de nouveaux venus affectent de dédaigner; elle a de la culture, elle a, comme on disait autrefois, des lettres, et la curiosité de l'esprit. Elle ne se confine pas à soi seule. Passionnée de mythologie classique, à juste titre, elle pratique les mystiques, au moins quand ils sont, comme saint Jean de la Croix, des poètes admirables. Il semblerait qu'elle ait, avec de telles qualités, si respectables, le pouvoir d'attacher à elle l'admiration, en même temps que le respect de quiconque aime, de nos jours, la poésie lyrique. Elle trouve parfois des raccourcis d'expression qui surprennent, qui enchanteraient, si tout à la fois elle ne prenait soin de détruire elle-même le prestige. Je prends, au hasard, un poème, *Canotage,* où je m'arrête à deux vers qui, d'abord, semblent parfaits :

> Impalpable, un cygne, un blanc cygne de rêve,
> Traîne, lumineux, son plumage irréel...

L'évocation de ce cygne serait saisissante, mieux qu'elle n'apparaît à première lecture, si nous ne nous heurtions à

cette insistance superflue : *impalpable,* cygne de *rêve,* plumage *irréel,* qui ne surajoutent aucune précision à l'idée du cygne imaginaire dont la splendeur hallucine le canotier, bien au contraire, elle en est affaiblie jusqu'à devenir suspecte. Il aurait fallu choisir, sans accumuler; la sensation du mystère n'eût pas été détruite ou même atténuée. C'est, je crois, cette faute, et l'accueil facile d'épithètes banalisées (dans la même page : *visage adorable, pures délices, doux soir d'été...* et d'autres), qui neutralisent l'élan de l'inspiration et la sûreté du métier chez Yvonne Ferrand Weyher. Plus de rigueur, encore plus de rigueur, devrait être sa devise. Elle a le savoir, le goût et le sens de la beauté lyrique, la volonté même quand elle veut et où elle veut l'exercer. Qu'elle resserre et contrôle dans le détail ce que sa plume écrit, qu'elle surveille (dirait un professeur) son style; rien ne lui manque pour être un de nos poètes marquants.

Yvonne de Coppet, inspirée de Jérémie (x, 10, 12-15), en de courts poèmes en prose, exalte la puissance, la sagesse, l'intelligence du Créateur, ce qu'elle dénomme **le Sourire de Dieu,** dans l'art inspiré et sacré du moyen âge, dans les œuvres légères ou profondes que nous admirons dans la nature environnante. La brume, la paix, les horizons voilés, une corbeille de roses, un hêtre fort et beau, l'haleine du vent « qui souffle où il veut », le son des cloches du hameau, la rosée, « diamant de l'herbe, sourire de la lune, fleur du matin... » également l'enchantent et l'inspirent. Par contre, elle jette l'anathème à la science, qu'elle n'aime pas. C'est qu'elle n'en a pas pénétré la beauté secrète, l'harmonie; elle ne la voit que *pratique,* l'accuse d'avoir su profaner la musique, d'être un germe de mort et de néant. Elle ne perçoit pas que les conquêtes ou les enquêtes généreuses de la Science (est-ce que les découvertes d'un Pasteur ou des Curie, pour ne prendre que ces exemples) sont desséchantes ou ne tendent pas à plus d'amour? Elles ouvrent des domaines nouveaux à l'art même; elles ne tuent pas le mystère, elles le déplacent peut-être, qui sait? en l'approfondissant. Entre l'art et la science il devrait y avoir, sans que l'un empiète sur le domaine de l'autre, entente parfaite, fraternité.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

René Béhaine : *Le jour de gloire*, « Histoire d'une société », Mercure de France; *Les Survivants*, Grasset. — Jean Davray : *L'Eau trouble*, Albin Michel. — Marc Bernard : *Les Exilés*, Gallimard. — Gaspard Darbellay : *Augustin Dorsain, Valaisan*, Plon. — Jacques Mancelle : *Voyage en Francimanie*, Denoël. — André Gervais : *Camp fixe*, Editions de France. — André Armandy : *l'Arc-en-ciel de lune*, Plon. — Constant Burniaux : *La Grotte*, Rieder. — Emmanuel Bove : *La dernière nuit*, Gallimard.

A part M. Martin-Chauffier — voilà douze ou quinze ans — mais qui renonça, bientôt, à sa tentative, je ne sache pas qu'aucun de nos romanciers ait imité Marcel Proust ou se soit donné pour ambition de s'engager dans la voie qu'il avait ouverte. Ce n'est qu'en Angleterre, avec Mmes Virginia Woolf et Rosamond Lehmann, en particulier, que l'œuvre de l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* a trouvé des continuateurs. Mais à défaut de disciples, ce créateur original a eu peut-être un frère, un frère aîné, en M. René Béhaine, qui, dès 1898, a donné une *Conquête de la vie*, ébauche de « L'Histoire d'une société » dont le premier volume (*Alfred Varambaud*), fut publié en 1904 chez Chaumel, et avec laquelle la série des Swan (1) présente de singulières analogies. Il ne saurait être le moindrement question d'imitation, en l'occurrence. Proust a son accent et M. Béhaine a le sien. Tout au plus s'agit-il de coïncidence. Mémorialistes tous les deux, l'un est plus analytique (Proust), l'autre plus moraliste (Béhaine). L'historien, chez celui-ci, s'efforce de dégager des faits la réalité de la personne humaine, et, chez celui-là, de retrouver les éléments constitutifs de l'individu. La subjectivité totale, ou l'égocentrisme de Proust aboutit à un sacrifice extrême, il est vrai. Sur les innombrables ramifications de son enquête, il se disperse, s'étend à l'humain, au général, dans sa poursuite du particulier. Au terme de sa désintégration de la personnalité, il n'est plus lui-même, mais tous; et l'on voit bien que ce qui lui manque c'est précisément ce pouvoir de rassemblement, de concentration, d'unification du « moi » que donne, seule, la volonté. Impossible de faire de Proust une synthèse,

(1) Le premier volume de cette série vit le jour en 1913, comme on sait.

qui s'impose à nous, avec tous les Proust que nous présentent ses livres, et où chacun peut se reconnaître, au moins partiellement. Loin de se flatter du privilège de « jouir de sa propre absence », M. René Béhaine, au contraire, s'accroche au présent comme au « centre éternel de lui-même », et s'en fait un appui pour atteindre l'avenir. Il ne se livre point au passé, et, au lieu d'employer, comme Proust, un « Je » qui n'est pas toujours lui, se cherche et s'efforce de se trouver dans le Michel Varambaud de ses livres — dont il parle objectivement — et dans les personnes qui aident cet écrivain à prendre conscience de lui-même. Soucieux de découvrir « l'identité de sa personne à travers les multiples aspects qu'elle a pris », M. René Béhaine ne se confond pas comme Proust (par le snobisme, par exemple) au monde qu'il décrit, évoque : il le juge. Si, de même que Proust, il fait constamment appel à ses souvenirs, ce ne saurait être pour s'identifier à eux, mais pour s'en distinguer. Il réagit sur les images qui l'ont impressionné, et c'est en spiritualiste, en dernier ressort, qu'il fait appel à sa sensualité. Sa complaisance aux anecdotes, aux petits détails est d'un observateur minutieux des mœurs, ayant la préoccupation d'en tirer un enseignement. S'attarde-t-il, à la manière de son émule, à des réflexions, à des commentaires, ils ne sont pas esthétiques ou gratuits, dans leur subtilité, mais de caractère philosophique, et toujours en fonction du développement moral de son héros. Veut-on un exemple? Qu'on médite le passage suivant (sur la famille) pris entre vingt autres dans son nouveau volume **Le Jour de gloire,** de « L'Histoire d'une société », avec la publication duquel coïncide la réédition de **Les Survivants,** un des premiers livres de la Série :

Chacun, s'il avait des yeux, découvrirait la vérité inscrite dans ces paroles que l'on répète sans en comprendre le sens intime et permanent : « Je serai avec vous partout où vous serez rassemblés en mon nom. » Il n'est pas besoin d'évoquer l'être mystérieux qui les prononça; il n'est même pas nécessaire de le connaître; entre des personnes vivant ensemble et accomplissant le mieux possible leur tâche, qu'elles soient groupées par un métier, par une règle, ou rassemblées par le lien le plus étroit de la famille, une paix s'établit aussitôt, qui est la forme la plus douce du bonheur

où se sent l'influence de celui l'ayant désiré pour nous. Cette harmonie venant-elle à cesser par suite de la défaillance d'un ou de plusieurs de ses éléments, à la bienfaisante influence qu'on a délibérément repoussée, se substituent aussitôt les forces agissantes du Mal, qui prend possession de la maison divisée.

On n'a pas rendu à M. René Béhaine la justice qui lui est due, comme en fait la remarque l'auteur de l'Introduction à son œuvre, qui précède *Le Jour de Gloire*. Ce « jour de gloire » c'est, ironiquement, amèrement, celui de la déclaration de la dernière guerre. Une triste société, de misérables politiciens ceux qui, par le relâchement de leurs mœurs, la débilité de leur jugement, l'étroitesse de leurs vues l'ont rendue fatale! Entre Paris et Boulogne où il évolue, occupé de l'édition et du lancement de son livre, Michel Varambaud est témoin du glissement de la France — de la race blanche tout entière, malade — vers la catastrophe... Il assiste, dans sa propre famille, à l'œuvre de désagrégration de l'égoïsme : un nouveau monde commence, en proie à l'instinct, et qui sera dur... On trouve quantité de portraits dans « L'Histoire d'une société », comme dans « A la recherche du temps perdu »; mais plus à la La Bruyère qu'à la Saint-Simon. Est-ce un effet de l'élément judaïque qu'il y a en lui, et par quoi il se rattache à Montaigne? Proust piétine, s'attarde volontiers, tourne en rond ou creuse sa spirale. M. Béhaine va plus droit, s'il sinue encore. Il est plus près des classiques que des romantiques auxquels Saint-Simon devait être seulement révélé par un caprice singulier du destin. D'être psychologue ne lui suffit point. Il ne prend pas un plaisir désintéressé — plus intellectuel, peut-être, que sensible, comme Proust, à l'exercice, voisin de celui des commentateurs du *Talmud*, de ses facultés d'analyste. C'est un penseur, aux idées fermes, parfois tranchantes, et qui — chose curieuse! — accuse une certaine rigueur calviniste dans leur expression. Je l'admire beaucoup; et j'aimerais que ces lignes donnassent la curiosité de le connaître à ceux qui l'ignorent encore : on verra qu'il est possible de rendre à l'inconscient toute son importance, sans renoncer pour cela, — je ne dirai pas aux droits, mais aux motifs de la raison.

Qui aime bien, châtie bien. M. François Mauriac flagelle sans merci *sa* bourgeoisie catholique (ou se croyant catholique)

de province; M. Jean Davray, dans **L'Eau trouble,** saisit, du bout de pinces ténues, les perversions de l'intellectualisme, et pourtant je jurerais qu'il tient l'intellectualisme pour la plus rare fleur du terreau humain. Il monte de son livre l'âpre goût de domination des directeurs de conscience, comme s'y livrèrent Fénelon ou Lamennais; pis, l'odeur de soufre des sodomies *spirituelles,* ce que les accusateurs de Socrate humaient sourdement dans son pétrissage de la jeunesse. Les lecteurs mûrs goûteront un personnage auquel ils ont ressemblé quand tout chez nous était affinement jusqu'à la casuistique, nuance de nuance; les lecteurs plus jeunes risquent de le moins apprécier : ils voient gros, sommaire et de bonnes solides explications leur suffisent; celles-ci sont, pour leur mentalité sportive, trop tatillonnes. En tout cas, voilà un auteur qui, suivi ou non, de la foule, ira loin dans le creusement des replis de l'âme. La langue, à teinte grise, comme le comportait la confession du héros, est parfaite de qualité ou très peu s'en faut.

Dans la ferme **Les Exilés,** près de Nîmes, une poignée d'artistes locaux vient prendre le mot d'ordre du plus marquant d'entre eux. Marquant, animateur... et raté, comme il est fréquent. On peut les appeler aussi les exilés. Ils cherchent, à travers les femmes, la fauve nature cévenole et le tous-les-jours de la vie courante, une terre promise, trop haute pour leurs minces talents d'escalade et trop calme pour leur frénésie. M. Marc Bernard les décrit très figuratifs d'une époque que travaille une grossesse pénible — fausse grossesse nerveuse pour beaucoup. Et leur histoire bousculée, strapassée, brutalisée de bariolages souvent étonnants de vigueur, telle qu'eux-mêmes la peindraient ou modèleraient, figure à merveille leur vision demi-ivre du monde.

Une toute petite idylle rustique, et du plus vieux module, avec un dénouement plaintif de romance populaire, tel est **Augustin Dorsa, valaisan,** par M. Gaspard Darbellay : la fiancée, partie pour les séductions de la ville, revient mourir par hasard au village, et son ex-fiancé n'aura qu'à chercher montagnarde plus attachée aux vieilles mœurs... Mais à travers ces ingénuités percent d'imprévues résonances, de celles qui vont au cœur chargées d'indicible et d'éternel sous leur hu-

milité. Les alpinistes connaissent bien ces traits de flamme, soudains et brefs, quand le soir tombe sur les cimes, et qui paient des heures de cheminement sans nouveauté.

Dans le **Voyage en Francimanie,** par M. Jacques Mancelle, on entend bien qu'il s'agit de chez nous et d'une critique de nos travers, à la façon d'un conte de Voltaire. Quelques travers seulement, et entre autres, comme par hasard, la politique; car le génie qui les ramassera tous dans une synthèse corrosive n'est pas encore né, ni le genre où il coulera son œuvre. Dans le genre issu de *Candide,* et où l'on ne peut plus exceller, ce livre est une aimable production.

J'avais peur en commençant **Camp fixe,** par M. André Gervais : on part plein de zèle et de foi, on se lance à corps perdu dans le romantisme, puis le sédentarisme, réflexe moins ancien mais plus impérieux, revient sournoisement : la tente se complique, on y veut ses aises... à la fin on bâtit, on refait du confort citadin. On n'a que déplacé le vieil homme. Impénitent coureur de l'aventure, M. André Gervais heureusement retue ce vieil homme et jette au vent propriété, fixité, mœurs pantouflardes... Outre une technique qui servira aux pratiquants, ce roman vécu de la vie en camping a sa morale et sa philosophie, très-roboratives. La littérature des sports ne nous donne pas souvent livres de cette classe.

Six nouvelles, groupées sous le titre de la première et de la plus longue d'entres elles, **L'Arc-en-ciel de lune,** composent le nouveau volume de M. André Armandy. Romancier d'imagination brillante, M. Armandy se révèle excellent conteur dans ces récits franchement réalistes, mais rehaussés d'un certain romantisme, et qui empruntent le meilleur de leur originalité à l'atmosphère exotique dans laquelle ils trempent. A part *Mon ami Pierrot,* en effet, qui se passe dans une petite ville de l'Aisne, c'est le Maroc, l'oasis de Gabès, les îles Fidji, les Andes, le Zambèze que M. Armandy évoque dans ses nouvelles. *L'Arc-en-ciel de lune,* en particulier, où l'on voit une coquette punie par le père de l'homme dont elle a causé la mort, contient de bien curieuses pages sur les célèbres chutes Victoria et les phénomènes lumineux qui s'y produisent.

Nouvelles encore (**La Grotte,** par M. Constant Burniaux)

sur l'amour chez l'homme de quarante ans. Savoureuses, à couleurs grasses, très belges de carnation. Là encore, ce qui s'étiquète amour n'est en dernière analyse que du désir mélancolique.

Autre recueil de nouvelles : **La dernière nuit,** par M. Emmanuel Bove. La première et la plus importante mêle, de façon impressionnante, réalisme et cauchemar; les autres, trop chargées de détails sans relief, n'arrivent que péniblement à donner l'image de la vie dans son gris et son banal. Poésie voulue du mesquin, peut-être; elle peine à vous séduire; on peine à se laisser séduire par elle.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Du théâtre parisien à celui des opérations. — En prenant cette rubrique, je m'étais bien juré que j'y parlerais peu de moi. Non par horreur de ce genre où le chroniqueur se raconte, Dieu merci, et, pas davantage, la chose va sans dire, par horreur de ma personne : mais M. Paul Léautaud, qui fut le critique dramatique du *Mercure* bien avant moi, a poussé cette manière de récit personnel et familier à un point de saveur et de perfection tels qu'il m'eût paru qu'il y avait tout ensemble impudence et imprudence à s'y risquer après lui. Si je me hasarde aujourd'hui dans cette voie que je m'étais interdite, ce n'est pas que j'aie changé d'avis et que j'aie crû en superbe ou en talent : c'est que, par la grâce de M. Hitler, me voilà bien loin de Paris et des scènes ordinaires, au premier rang d'un théâtre qui sera peut-être celui des opérations (1), et où j'abandonnerai la symbolique férule du critique pour faire ma partie dans une figuration que j'ose espérer intelligente. Le moyen de vous parler d'art dramatique dans ces conditions? Il me faut bien avouer que j'écris ces lignes habillé d'un beau drap militaire, sur une table de chêne remarquablement épaisse et maculée, où des générations de soldats ont gravé au canif leurs raisons d'espérer, leurs vertes mélancolies et leurs malédictions innocentes et savoureuses.

(1) A toutes fins utiles, je précise que cet article, qui paraîtra le 1er novembre, est écrit le 1er septembre.

Dans ce décor dont chaque accessoire n'a pas bougé depuis soixante ans et peut-être plus, on devrait songer à Courteline. Eh bien! non, on n'y songe pas. De la chambrée tranquille et retirée que j'ai élue pour asile, d'accord avec trois camarades, — grâce à l'autorité que nous confère le grade élevé de maréchal des logis, — je regarde dans la cour du quartier et je cherche en vain l'adjudant Flick. Les Hurluret n'y sont pas plus visibles : quelques braves officiers de réserve en ont l'allure et la bedaine, mais pas le teint, ni le gueuloir, ni l'intempérance. Pour les Croquebol et les La Guillaumette, je ne dis pas qu'ils n'ont pas laissé des cousins après eux : mais de pâles cousins, infiniment moins pittoresques que leurs devanciers. La matière dramatique du milieu militaire s'est transformée. Les acteurs ne sont plus les mêmes si la toile de fond est restée immuable. Le progrès mécanique, je crois, est la cause de ce changement. Ce qui a rendu l'armée ridicule au temps où Courteline l'observait, c'est qu'on s'obstinait à en faire un instrument spectaculaire, — avec les minuties perpétuelles de mise en scène que cela comporte, — alors que le goût de la parade se perdait de plus en plus. Quand je faisais mon service militaire, ce qui n'est pas si vieux, j'ai connu un adjudant, au demeurant le meilleur homme du monde quoique le plus insupportable, qui nous obligeait, les jours de revue, — c'est-à-dire chaque samedi, — à passer au cirage la surface du parquet sous nos lits; après quoi il fallait que nous entourions d'une bande blanche, maintenue par des punaises, ce rectangle d'un noir brillant. L'effet était irrésistible : mais le brave adjudant crevait d'orgueil quand le capitaine, en passant dans la chambrée, s'arrêtait un instant pour contempler, d'un œil où luisait un soupçon d'ironie, ces rangées de soldats au garde-à-vous, les pieds en équerre dans un océan de lettres de deuil. Cet adjudant était l'un des derniers militaires courtelinesques; mais l'armée en recèle de moins en moins.

Qu'est-ce aujourd'hui qu'un sous-officier de carrière? La plupart du temps un technicien. Technicien de la D. C. A. (défense contre avions), du repérage, du Z (les gaz), spécialiste des camions lourds; c'est un homme qui a un métier qu'il aime, et qui a généralement une fierté professionnelle. Dès

qu'on est bon à quelque chose, et qu'on y met du goût, on n'est plus un idiot. Cette remarque, qui n'est pas neuve, s'applique aussi bien à la troupe. Faites cirer le dessous de son lit à un soldat, s'il n'a pas de philosophie (au sens le plus quotidien du mot),il enconcevra de la colère et opposera l'inertie à un ordre qui lui paraît, à tort ou à raison, stupide. Faites-lui vérifier des appareils d'observation, essayer des masques, conduire une voiture ou simplement nettoyer un moteur : ce sont là travaux dont il saisit le sens et la nécessité : il s'y pliera sans rechigner,et,si ses chefs y mettent un peu du leur, il travaillera même avec enthousiasme. J'ai vu des équipes de chauffeurs fournir dans un parc-auto, en de certaines occasions, un « rendement » qu'on eût envié dans le civil.

Il y a donc tout un stock de plaisanteries que l'évolution de l'armée a démonétisées, et un comique militaire qui n'est plus que convention. Courteline, c'est désormais de l'histoire, et *Le Cavalier Miserey* aussi. La nouvelle armée n'a encore ni ses dramaturges ni ses romanciers : elle aura plus tôt ceux-ci que ceux-là, s'il faut en juger par l'exemple de la dernière guerre. En effet, si nous avons eu *Vie des Martyrs, Civilisation, Les Croix de Bois, Le Feu* et vingt autres ouvrages remarquables dans le roman, qu'avons-nous eu au théâtre? Des pièces où le problème de la guerre était traité de manière symbolique ou indirecte, plutôt que de face et sous son aspect immédiat. *Le Lâche* de M. R. Lenormand, *Le Butor et la Finette* de M. François Porché, voilà ce dont je me souviens. Il faudrait signaler aussi cette pièce de Noël Coward, qui se déroule dans une tranchée, et dont le titre m'échappe pour le moment. Je dois dire qu'au milieu de mon avant-dernière phrase des camarades ont pénétré dans la chambrée, qui m'ont annoncé ce qu'ils venaient d'entendre à la radio du mess, savoir la Mobilisation générale en France, et l'agression des Allemands contre plusieurs villes polonaises. Allons! il est temps de renoncer, pour un temps au moins, à la chronique dramatique du *Mercure*. Je me souviens d'Apollinaire, qui chantait à l'intention de M. André Rouveyre, en vers faciles et charmants :

> Au Mercure de France
> Mars revient tout couleur d'espérance

J'ai envoyé mon « papier »
Sur papier quadrillé.

Nous ne sommes pas en mars, mon papier n'est pas quadrillé et je n'ai pas le génie d'Apollinaire : à part quoi tout est semblable. De quelque temps je n'enverrai plus d'article rue de Condé, et si j'en reviens ce sera moins glorieusement : il appartient aux poètes, et non pas aux chroniqueurs, de rentrer « la tête étoilée ».

FRANCIS AMBRIÈRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Les graves événements qui se succèdent laissent bien prévoir que l'activité cinématographique va se trouver à peu près arrêtée et que je n'aurai de quelques semaines à signaler aucune nouveauté. Pour me mettre en règle avec ce qui a déjà été passé, j'ai à signaler *Les Jeunes Filles en Détresse*, de Pabst à Marignan, surtout *Louise* au Paramount, adaptation remarquable du chef-d'œuvre de Charpentier avec Grace Moore. *Quels seront les Cinq?* à Lord Byron. *Le Parfum de la Dame Traquée*, à l'Avenue. *Vers sa Destinée*, épisode de la vie d'Abraham Lincoln au Paris, et enfin au Helder, *Pygmalion*, remarquable adaptation du chef-d'œuvre de Bernard Shaw. Un double spectacle au Paramount, *Tom Sawyer Détective*, et le *Secret du Jury*, qui n'a pas manqué d'intérêt.

A. ANTOINE.

LES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

Bazaine a-t-il trahi? — C'est le titre d'un livre qu'on a beaucoup vu ces temps-ci aux étalages des libraires, et dont l'auteur est M. Robert Burnand (Floury, éditeur). L'ouvrage est assez succinct, mais vivant; le récit est alerte, les appréciations honnêtement impartiales. L'auteur est un homme de bonne foi (1).

(1) Il n'a pas fait d'erreur grave, mais voici une grosse étourderie. Page 234 de son livre, la troisième question qui fut posée au conseil de guerre de Trianon est ainsi reproduite : « Le maréchal Bazaine a-t-il

Le sujet traité est un des plus douloureux de notre histoire, mais on peut cependant y trouver une sorte de réconfort, car, après étude, on se dit : Un pareil concours de malheurs et de fautes ne se reverra pas.

La question : *Bazaine a-t-il trahi?* paraît claire. Mais qu'est-ce que trahir? L'homme simple n'hésite pas. Pour lui, trahir son pays, c'est le livrer à l'étranger moyennant salaire, — les trente deniers de Judas. Bazaine a été condamné à mort : c'est donc qu'il avait reçu la grosse somme. Ainsi raisonne l'homme simple; et un grand poète comme Victor Hugo lui a fait écho dans ces vers de la *Légende des Siècles :*

> Qu'a-t-il fait des canons, des soldats, du drapeau,
> Du clairon réveillant les camps, de l'espérance,
> De nous tous, *et combien a-t-il vendu la France?*

Or, Bazaine a été jugé pour avoir capitulé « sans avoir épuisé tous les moyens de défense dont il disposait ». Mais, à aucun moment, l'accusation n'a envisagé qu'il ait reçu de l'ennemi un profit quelconque. Et M. Burnand conclut que Bazaine n'a pas été ce qu'on appelle un traître. Son péché n'a-t-il été que l'incapacité? C'est bien elle que M. Burnand dénonce comme la grande coupable. Toutefois, il doit reconnaître qu'il y eut encore autre chose : l'esprit d'intrigue du maréchal.

Bazaine avait eu une carrière vraiment extraordinaire. Ce fils de bourgeois qui, orphelin de mère et délaissé par son père, est d'abord garçon épicier, puis s'engage comme simple soldat, s'illustre en Afrique par sa bravoure et devient général à 44 ans, maréchal à 55, — celui-là peut se croire un homme supérieur. En réalité, il avait grimpé trop haut et n'était qu'un médiocre, — médiocre par le talent militaire, — médiocre par son caractère sans grandeur, faux, rusé, retors, son ambition dissimulée qui, dans l'expédition du

fait avant d'avoir signé la capitulation, tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur? » Le conseil répondit *oui* à l'unanimité. Il aurait donc innocenté l'accusé. Non, car voici le texte réel de la question : « Le maréchal Bazaine a-t-il traité verbalement ou par écrit avec l'ennemi sans avoir fait préalablement tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur? » On voit la différence : elle change complètement le sens de la réponse.

Mexique, lui suggéra de viser à une sorte de dictature, lui apprit à recourir aux menées louches et lui mérita cette appréciation, de la part du malheureux empereur Maximilien : « Il s'ingénie à tromper tout le monde et il croit qu'il trompe tout le monde, alors que personne n'est plus sa dupe. »

Hélas! ses intrigues et celles de sa femme, la vaniteuse Mexicaine qui fut son mauvais génie, réussirent trop bien en France. Ce sont elles en partie qui, lorsque le maréchal eut été comblé par le souverain, surent faire de lui le favori de l'opposition et qui, en 1870, après nos premières défaites, l'imposèrent à Napoléon III comme général en chef des armées. Dès ce moment, son rôle se fait de plus en plus étrange.

Il a sous ses ordres directs la plus belle armée de la France. Pour la sauver, l'Empereur l'a conjuré de se diriger sur Verdun. L'autre armée, celle du camp de Châlons, s'apprête, sous les ordres de Mac-Mahon, à venir lui tendre la main. Bazaine donne à croire qu'il va faire tous ses efforts pour aller la prendre, cette main, — et il agit comme s'il désirait voir l'ennemi couper sa route.

Il est pourtant, comme malgré lui, deux fois vainqueur, — à Borny, à Gravelotte. Et, chaque fois, au lieu de marcher, il s'arrête, recule, déconcertant officiers et soldats. Après avoir, à Gravelotte, fait montre d'une bravoure inutile et plutôt déplacée (le chef des armées a mieux à faire qu'à s'exposer pour pointer le canon comme un simple artilleur), il reste, pendant les deux tiers de la bataille de Saint-Privat, nonchalamment chez lui, étendu dans un fauteuil, fumant des cigarettes, éconduisant d'un mot sec les officiers qui accourent lui demander de l'aide pour ses lieutenants en péril. Cette bataille aurait dû être une déroute prussienne; Bazaine en fait une défaite française. Il ne paraît pas affecté et peut-être est-il satisfait, car il va maintenant avoir un bon motif pour abandonner la direction de Verdun, de Châlons, et se replier, selon son secret désir, vers Metz où il restera bloqué, à attendre les événements. Pourtant, dans le rapport qu'il envoie à l'Empereur et qui n'est pas improvisé, puisqu'il s'est donné pour l'expédier un délai de trente-

six heures, il présente la bataille de Saint-Privat comme une action indécise, et il termine ainsi : « Je compte toujours prendre la direction du nord et me rabattre ensuite par Montmédy sur la route de Sainte-Menehould à Châlons, si elle n'est pas fortement occupée; dans le cas contraire, je continuerai sur Sedan et même Mézières pour gagner Châlons. »

Or, il n'a pas l'intention qu'il affirme, et toute sa conduite (même cette sanglante frime, la bataille de Noisseville, sa dernière bataille, qu'il livrera pour la perdre), tout révèle qu'il ment. Mais son mensonge a cet effet terrible de leurrer l'Empereur et Mac-Mahon, dont l'armée, attirée par Bazaine sans avoir aucune chance de le trouver au rendez-vous, viendra s'effondrer, avec l'Empire, dans le traquenard de Sedan.

M. Burnand pense que, jusqu'ici, la conduite de Bazaine n'a pas besoin d'autre explication que l'incapacité du personnage, la peur du risque, l'appréhension de hasarder ses forces dans des manœuvres trop compliquées pour ses aptitudes. Mais il eut si beau jeu à certains moments que son refus d'en profiter est presque incompréhensible. Là est l'énigme de l'affaire Bazaine. Et, quoi qu'en dise M. Burnand, on doit se demander, avec plusieurs historiens, si, dès nos premiers revers, le maréchal n'avait pas escompté la chute de l'Empire et prémédité de s'isoler dans une position d'attente avec sa magnifique armée, afin que celle-ci, quand les dernières forces de résistance du pays se seraient fondues, demeurât intacte pour servir son ambition personnelle et faire de lui le maître de la France. Je croirais que l'ambition et l'incapacité se sont unies dans la méconnaissance complète du devoir, pour inspirer à Bazaine sa coupable conduite.

Ce qui est certain, c'est que, dès qu'il s'est fait bloquer dans Metz, il commence à laisser entrevoir ses visées politiques. Il n'essaie pas de se mettre en communication avec le gouvernement de la Défense nationale : il feint de l'ignorer. Lui qui détestait sourdement Napoléon III, il affecte de croire encore à l'existence du régime impérial, et il adresse un messager à l'ex-impératrice Eugénie, réfugiée en Angle-

terre, pour qu'elle lui confère, en sa qualité de régente, des pouvoirs dictatoriaux. Il va jusqu'à comploter avec le louche aventurier Régnier, qui est parvenu jusqu'à lui avec un laissez-passer du chancelier de Prusse. Il s'imagine que Bismarck et Guillaume accepteront de traiter avec lui, Bazaine, et qu'il sera l'homme qui fera la paix. Mais le jugement de Maximilien, sa victime, le poursuit : « Il croit tromper tout le monde, alors que personne n'est plus sa dupe. » C'est lui-même qu'il a trompé, dupé, avec ses chimères criminelles. Mais, tandis qu'il s'en berçait, il oubliait de fourrager, de se donner de l'air, de gêner cet ennemi par lequel il espérait se faire accepter comme dictateur, il laissait le blocus se fortifier, se resserrer sur lui... Et, le moment venu, l'ennemi a jeté le masque, et le fou, le misérable, n'a plus eu qu'à livrer son armée, et Metz-la-Pucelle, et la fortune de la France.

On demande s'il a trahi : c'est une subtilité. Admettons qu'au sens littéral du mot il n'a pas trahi sa patrie, mais il a trahi ses devoirs de chef, de soldat, de Français. Le résultat est le même. Il ne faut pas équivoquer sur les choses sacrées.

Récemment, un auteur publiait un *Bazaine innocent*. Il est vrai qu'un autre, au même moment, s'attachait, non pas seulement à réhabiliter, mais à glorifier le marquis de Sade. Les deux thèses sont dignes de se rejoindre dans la même voirie. Les temps héroïques où nous voici revenus devront chasser pour longtemps cette littérature de décadence aux subtiles décompositions.

Nous avons dit plus haut que cette sinistre affaire Bazaine contenait pour nous un réconfort. Le voici : malgré la savante préparation prussienne et la déplorable préparation française, malgré Moltke d'un côté et Bazaine de l'autre, les Allemands furent plusieurs fois vaincus et ils l'auraient été irrémédiablement s'ils avaient eu en face d'eux un général simplement suffisant, mais animé par la foi patriotique, par la religion du devoir. Leur victoire, payée par des pertes d'hommes supérieures aux nôtres, porte au flanc la marque de la terrible résistance française. Et elle fut, cette victoire, arrachée grâce à des circonstances si monstrueusement

exceptionnelles que les mots mis en tête de cet article s'imposent comme conclusion :

On ne reverra pas cela.

LOUIS MANDIN.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

L'Art éternel. — En présence d'un monde résolu à trancher par l'épée le nœud gordien de tous les problèmes, il ne reste plus, dira-t-on, pour celui dont la fonction était de penser, que la douleur, le recueillement et le silence. Les clercs n'ont été ni assez sages, ni assez purs, pour détourner les hommes de la violence. Qu'ils méditent maintenant sur leurs faiblesses et sur leurs fautes, devant la catastrophe qu'ils n'ont pas su conjurer.

Un Gœthe ou un Pascal, s'ils étaient en état de porter les armes, les nations modernes les enverraient creuser des tranchées et tirer des bandes de mitrailleuses. Dans des circonstances mortelles, il faut songer à l'immédiat, et le muscle prend le pas sur la pensée. Quant aux intellectuels de l'arrière, ils peuvent aussi combattre, à leur façon (moins héroïque, en vérité), par la parole. Mais leur rôle serait bien ingrat, disons le mot, leur service serait bien indigne, s'ils n'avaient compris qu'en défendant la cause de la France, ils défendaient en même temps celle de l'esprit. La prochaine fois, je citerai à ce sujet une page admirable et peu connue de Charles Péguy. Je veux aujourd'hui m'appuyer sur cette proposition pour soutenir sa réciproque, à savoir qu'en travaillant pour l'esprit on ne peut faire autrement que travailler pour la France, et que la plus noble tâche de ceux qui ne se mêlent pas au combat, c'est de préserver à travers la tourmente ces notions sacrées d'art, de liberté, de morale, de civilisation, dont au retour (car la guerre n'est pas éternelle) les hommes auront besoin pour réapprendre à vivre.

J'avais préparé, aux dernières heures d'une paix chancelante, des réflexions sur deux livres qui traitent de l'art moderne : *Degas, Danse, Dessin,* de Paul Valéry (1), et l'*Inquiétude dans l'Art d'aujourd'hui* de Bernard Champi-

(1) Edit. Gallimard.

gneulle (2). Malgré la parenthèse tragique qui s'est ouverte dans notre destin, ces deux ouvrages n'on rien perdu de leur actualité; d'abord, parce que les questions qu'ils abordent sont de tous les temps; ensuite parce que tous les désordres sont solidaires et que, comme je l'ai dit ailleurs, les maladies de l'art sont des symptômes et des avertissements, au même titre que les malaises économiques ou les défaillances morales.

Degas apparaît à Paul Valéry comme un des derniers représentants d'une espèce très noble, en voie de disparition : celle des bons ouvriers qui placent très haut l'honneur du métier et méprisent par-dessus tout la facilité. Grand artiste, intelligent et irritable, exigeant pour lui-même, dur pour autrui, Degas ne tolère aucune atteinte à la dignité professionnelle. Il a horreur des bavardages esthétiques. Il croit à un art savant, à des recettes laborieusement découvertes; il n'admet que le travail scrupuleusement achevé, qui ne laisse apparaître aucune trace de sa fabrication. Il ne prise que ce qui coûte. Comme son ami Mallarmé, comme Valéry lui-même, qui est un peu son disciple, il compte sur les rigueurs de l'apprentissage et sur la vertu de la contrainte.

Tant de science et de probité force le respect. Nous en convenons aisément : la leçon de Degas devrait être, en un sens, éminemment profitable à l'art d'aujourd'hui, corrompu par la paresse et le relâchement. La suppression de la difficulté a fait pulluler les mauvais peintres. Elle a fait pire : elle a interdit toute discrimination entre les œuvres, et laissé le soin des réputations au caprice des littérateurs. Ceux-ci n'ont retenu que ce qui violente l'attention, l'effet de surprise brutale, dont les artistes ont nécessairement abusé jusqu'à l'épuisement. Le grand art dépasse de beaucoup ces attractions. Il engage, dit fort justement Paul Valéry, toutes les facultés de l'homme.

Cette affirmation, que nous prenons à notre compte, va nous permettre de fixer les limites de notre admiration pour Degas. « Son art est une passion », dit M. Paul Valéry. Mais il ajoute : « Il était et voulait être un spécialiste. » La passion d'un spécialiste, ce pourrait être celle de l'artisan qui tourne

(2) Edit. du *Mercure de France*.

des ronds de serviettes ou qui fait tenir un bateau dans une bouteille. J'entends bien que Degas ajoute l'intelligence à la ténacité. Mais cette attention unique pour les choses du métier, cet amour absorbé par la technique, nous maintiennent assez loin de l'homme total, et du grand art, qui est une exaltation de la nature. « J'aime cette rigueur », dit M. Paul Valéry. J'en souffre aussi. Je ne puis considérer les toiles qui ont coûté à Degas tant d'application, ses chanteuses, ses tutus, ses nudités insignifiantes ou stupides, sans un mélange d'admiration et de pitié. Tant de séances, toute une vie, employées sans dégoût à la contemplation acharnée de telles platitudes, c'est la preuve d'une volonté héroïque, sans doute, et aussi d'une stérilité d'âme effrayante. Cet homme a passé dans la vie sans en soupçonner le charme, ni la grandeur. Il n'a distribué aux affamés que de l'ironie, de l'amertume et du désespoir.

Degas, Manet, ont pratiqué de beaux secrets de métier, fixé des sensations précieuses; ils n'ont presque rien ajouté à notre connaissance profonde de l'homme et de l'univers. Tout grands qu'ils sont, ils commencent cette décadence, qui s'aggrave avec Renoir et Cézanne, plus dénués encore de spiritualité, et nous conduit à cette génération d'après-guerre, à ces inquiets, qui sont l'objet du très beau livre de M. Bernard Champigneulle.

Pourquoi, par quel mystère, une opinion comme la sienne trouve-t-elle seulement aujourd'hui le moyen de s'exprimer? N'en cherchons pas pour le moment les raisons. Pendant longtemps il fut rigoureusement interdit de parler des fauves et des cubistes autrement que par hyperboles laudatives. A quel étouffement préventif, à quelles représailles injurieuses s'exposaient les contrevenants, Camille Mauclair en sait quelque chose. Ma *Défense de l'Art,* écrite en 1925, n'a pu paraître qu'en fragments dans des journaux de province et de l'étranger (3). Depuis peu, les conversions se multiplient, et je ne serais pas surpris qu'un jour prochain on accuse les précurseurs d'arriver trop tard.

(3) Il faut signaler, sur le même sujet, les pages courageuses de M. Pierre d'Aguez, dans ses *Carnets d'un Solitaire* (Figuière, 1934), dont d'ailleurs personne n'a parlé.

Le grand mérite du livre de M. B. Champigneulle, c'est de dépasser largement les discussions de métier, et de donner à la critique d'art une base morale. Ce qui est en jeu, en effet, c'est quelque chose de bien plus grave qu'une technique. Une révolution était possible, était souhaitable, contre l'académisme. Les causes de son échec, on les trouverait dans Péguy, dont les affirmations sont vraies pour tous les domaines : « La révolution sera morale ou ne sera pas. » La révolution artistique, qu'on attendait, n'a pas été une révolution morale; elle s'est bornée à substituer des formules à d'autres formules, sans remplir le vide creusé par l'absence de vie intérieure : « L'art moderne, écrit très bien M. Champigneulle, s'est révélé incapable de satisfaire certaines tendances profondes enracinées au cœur de l'homme. » C'est cette « carence spirituelle » qui l'a fait avorter.

Une complète sécheresse de cœur, un scepticisme qui nivellent toutes les valeurs intellectuelles, esthétiques, morales, autorisent toutes les laideurs et toutes les bassesses. On peut dire à la lettre que, pendant trente ans, n'importe qui a pu peindre n'importe quoi. Dans cette cohue, le bruit seul compte, c'est-à-dire la réclame.

M. Bernard Champigneulle remarque très justement l'embarras des peintres modernes devant la figure humaine. Terreur de l'imitation, souvent aussi impuissance du métier. Mais il y a plus. Cette incapacité de donner de l'homme une image véritable et profonde tient à l'inhumanité foncière de l'art moderne, à son mépris, qui va jusqu'à l'horreur, des choses de l'âme. Le peintre esquive le visage ou il le profane. Il se retranche dans des arrangements décoratifs, traite la figure comme une nature morte, ou bien il met dans la représentation de l'homme (et de tout le monde vivant) un irrespect qui atteint l'insulte et la fureur sadique.

Le surréalisme marque la suprême étape de cette destruction. Non pas que l'inconscient soit un domaine interdit à l'art, bien au contraire. Rembrandt, Dürer, Vinci, Michel-Ange, les plus grands génies, plongent dans le mystère, mais ils y chassent d'autres proies. « Le surréalisme, écrit admirablement M. B. Champigneulle, a cherché l'évasion hors de la vie terrestre, non pas au delà, mais en deçà... Il s'est ré-

fugié dans un « sous-naturel » où il se donne l'espoir de créer hors de la matière et de la pensée. »

Les jeunes artistes ont hérité de cette période désordonnée quelques recettes picturales et un désespoir sans limite, dont ils tentent, paraît-il, de se libérer. A vrai dire, sauf en sculpture, les exemples présentés par M. Champigneulle ne me semblent pas très probants. Je ne condamne certes pas ces efforts, j'en reconnais les mérites, mais je les trouve mal dirigés. On retourne à l'équilibre classique, on s'inspire de Poussin, de Le Nain, de Georges La Tour, mais on ne retient d'eux que l'apparence, on n'en pénètre pas le sens profond, intime, pathétique; on ne comprend pas encore que l'habileté et même l'intelligence ne suffisent pas pour faire une grande œuvre, qu'il faut regarder le monde avec beaucoup d'amour et beaucoup d'humilité, et que la vérité, en art, est d'abord sensible au cœur.

Une des tâches nécessaires de la critique sera de montrer à ces jeunes hommes qui cherchent à tâtons la voie royale, que, sans remonter au XVIIe siècle, ils peuvent trouver quelques vrais maîtres dans la génération qui les précède. Ces maîtres authentiques, restés loin du tapage, des manifestations officielles, des écoles et de la publicité, n'ont obtenu de ce fait qu'une faible attention de la part des snobs et des journalistes. L'avenir, qui redresse les jugements frivoles, ne retiendra pourtant de notre époque confuse que ces gardiens de l'art éternel.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

ETHNOGRAPHIE

Henri Massé : *Croyances et coutumes persanes, suivies de contes et chansons populaires*, t. II, Maisonneuve, 8°, p. 267-539. — Idem : *Le Naurous-nâmé de Omar Khayyam ou Livre du Nouvel An;* Larose, 8°, 28 p. — R. P. Masani : *Le Zoroastrisme, religion de la vie bonne;* trad. Jacques Marty, Payot, pet. 8°, 191 p. — Emile Dantinne : *Les contes de No-rub-can, contes thibétains, suivis de la légende de Na-ro-pa.* Bruxelles, *Editions de Belgique*, in-18, 210 p. — Georgette et Jacques Soustelle : *Folklore chilien; textes choisis et traduits.* Paris, Institut de Coopération intellectuelle, in-16, 230 p.

Le tome II consacré par Henri Massé aux **Croyances et coutumes persanes** (le mot iraniennes aurait prêté à confusion, bien que la Perse moderne ait repris son nom ancien), décrit en détail les signes et présages, les procédés magiques, la mé-

decine populaire, les croyances et pratiques relatives aux êtres surnaturels, aux constructions et monuments, aux divers aspects de la nature. Puis vient un chapitre sur les jeux populaires. Une petite collection de contes populaires, traduits d'un recueil persan publié à Téhéran, des Additions et trois index terminent un ouvrage qui marquera certainement une époque dans l'étude des mœurs et coutumes du Centre-Orient. Non seulement jusqu'ici tous ces détails étaient dispersés dans de nombreux récits de voyageurs européens et dans quelques publications persanes, de sorte que déjà leur groupement méthodique nous apparaît comme un bienfait; mais de plus, Henri Massé ajoute à ces faits plutôt recueillis jadis au petit bonheur des documents nouveaux obtenus par des enquêtes systématiques, conduites selon les meilleures méthodes modernes.

Je sais bien que dans le Proche-Orient et dans le Centre-Orient, dans l'Iran comme dans la nouvelle Turquie, l'européanisation des activités militaires et économiques porte les gouvernements, et même les peuples, à mépriser ce qui les singularisait il n'y a pas longtemps encore. Mais ce stade de transformation superficielle sera forcément très bref; d'ici peu on verra ressurgir là-bas, comme elle a surgi en Europe depuis deux cents ans à peu près, une meilleure compréhension de ce qu'est essentiellement, dans son sens interne et profond, la vie non pas tant d'une population amorphe que d'une nation organisée. Sur bien des points, les Orientaux seront alors obligés d'appliquer comme nous la méthode des recherches historiques aux phénomènes sociaux qu'ils sont en train d'essayer de détruire maintenant par esprit de système : les costumes, les arts, les conceptions populaires. Les Turcs et les Persans regretteront cette aberration venue d'Europe qui fait confondre le développement mental avec le progrès matériel, l'européanisation du costume avec celle du raisonnement cartésien; le prétendu confort des niches à lapins dites buildings avec la faculté de penser librement et correctement...

En ce temps, qui n'est tout de même peut-être pas très éloigné, quand les Orientaux auront constaté comme nous que l'aboutissement de tous nos progrès matériels et extérieurs n'est que le massacre organisé, ils feront comme les peuples

européens : ils chercheront leur point d'appui psychologique dans les traditions nationales impérissables; alors Henri Massé sera celui qui aura permis aux « Iraniens » de rester des « Persans », ces Persans auxquels l'Islam doit sa civilisation, sa poésie, ses contes merveilleux, sa philosophie et aussi ses écoles d'agnosticisme et l'ironie mitigée par ce sens profond d'Humanité universelle que les Chrétiens proclament, que seuls les Musulmans vivent consciemment et par doctrine affective. Autour de quoi le folklore a de tout temps tissé, et tisse encore la poésie d'un monde imaginaire, consolateur des réalités brutales dites « civilisées ».

L'une des dates cérémonielles les plus importantes de la vie persane est celle du Nouvel An ou **Naurouz.** Henri Massé l'avait étudiée dans son tome I, mais il a bien fait de traduire le texte intégral d'une étude d'Omar Khayyam, le célèbre poète, que ses contemporains regardaient aussi comme un grand savant. Le fait est que sa description et ses commentaires n'ont rien perdu de leur intérêt.

Dans quelle mesure les croyances populaires modernes peuvent se rattacher à celles de la période du **Zoroastrisme,** qui survit surtout chez les Parsis de l'Inde, est difficile à évaluer, même avec le bon exposé que nous en donne M. R. P. Masani, Parsi lui-même, mais sans doute peu folkloriste. L'inconvénient de cet ouvrage est qu'il ne contient aucun renvoi aux textes de base, ni aux commentaires auxquels ils ont donné lieu depuis plus d'un siècle. De sorte que quelques problèmes importants ne peuvent être repris à pied d'œuvre, notamment celui du caractère véritable du prétendu culte du feu (bonne discussion, p. 84-85), du prétendu culte des eaux (p. 86-94) et du sens interne des cérémonies socio-religieuses (p. 145-160), des rites de purification, d'initiation et de consécration, au surplus organisés selon le schéma-type de mes *Rites de Passage*. En somme, l'auteur penche, comme croyant instruit, vers l'interprétation non pas naturiste et directe, mais symbolique et allégorique; de même chez nous selon la doctrine, l'adoration du Sacré-Cœur ne s'adresse pas à cet organe, mais à la personnalité divine qu'il représente. Il s'en suivrait que dans le zoroastrisme il n'y aurait jamais eu, quoi qu'on en ait dit et répété, de véritable « culte du feu ».

§

La littérature tibétaine est encore si mal connue que toute traduction des textes originaux est toujours la bienvenue. Celle que nous présente Emile Dantinne des **Contes de Norubcan** (pourquoi tant de traits d'union pour les mots tibétains, indochinois, chinois, alors que malgré la différence des signes écrits, ces noms se prononcent d'une haleine comme les nôtres?) et de la **légende de Naropa,** n'est qu'au 2e degré, car ils sont traduits de recueils allemands, surtout de Franke. L'auteur semble ignorer l'excellent recueil d'O'Connor; son introduction sur « l'âme tibétaine » me laisse sceptique par la différence considérable de valeur des ouvrages auxquels il renvoie. M. Dantinne serait bien aimable de nous donner aussi un tableau de « l'âme flamande » et de « l'âme wallonne ». Pour le reste, je renvoie au recueil avec l'espoir que le lecteur européen saura se mettre dans cette atmosphère fantastique très particulière, mélange de folklore primitif et de bouddhisme métaphysique. Sans compter que souvent les allusions ne sont intelligibles que si on connaît à fond le mécanisme de la théocratie tibétaine.

Plusieurs orientalistes ont établi entre cette littérature semipopulaire du Tibet, qui à maints égards rappelle nos *Exempla* et nos recueils de miracles de la Vierge médiévaux, ou même les récits de Grégoire de Tours, des rapprochements thématiques. Ces thèmes tibétains ont déjà été classés avec soin dans le grand catalogue international d'Antti Aarne et de Stith Thompson. On avait même espéré trouver au Tibet une solution de certains problèmes d'origine qui aurait été conforme à la théorie générale de l'origine sinon spécifiquement indienne, du moins centre-orientale de tous les contes populaires. Le malheur est que les textes tibétains obtenus jusqu'ici proviennent de moines (lamas) et de prêtres plus ou moins instruits; ce n'est pas dans ce milieu, mais parmi les paysans tibétains que l'enquête devrait être conduite, comme on l'a fait au Chili.

§

C'est en effet des milieux indigènes non embourgeoisés que proviennent les textes publiés sous le titre de **Folklore chi-**

lien, par G. et J. Soustelle. Par contre, les « poésies populaires » sont nettement influencées par l'Espagne. Pages 14-15 on trouvera la liste des monographies chiliennes dont sont extraits ces morceaux choisis, en majeure partie publiées dans l'excellente *Revista de folklore chileno,* fondée, si je ne me trompe, en 1909 par Ramon A. Laval et Rodolfo Lenz; c'est Lenz en tout cas qui me l'avait fait envoyer à Neuchâtel. Le groupe des folkloristes chiliens a vraiment bien travaillé; on lui doit d'excellentes enquêtes, bien conduites, chez les Araucans, population qui se développera dès que les procédés colonisateurs de type espagnol auront cessé de l'asservir. Sur ce point, je renvoie à l'intéressante préface de Mlle Gabriela Mistral.

Les textes Araucans sont fidèlement traduits en un français fluide et net; trop souvent les traducteurs de contes populaires ne se préoccupent pas de la forme, ni surtout du rythme de leur phrase. Ils sont accompagnés de commentaires explicatifs placés à la fin de chaque conte, ce qui augmente l'intérêt du recueil. On y trouvera aussi des devinettes (p. 147-162) et des « contes à n'en plus finir » (p. 164-187), sortes de randonnées du même type que notre *Chanson de Bricou...* chouchèvre... loup.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE

Rassemblement des peuples méditerranéens. — La civilisation menacée est celle dont la mer intérieure fut le berceau. — Une communauté de pensée. — Renonciations. — Le Liban, terre d'amitié française. — Phenicia. — Naissance d'une littérature libanaise d'expression française. — « Ce qui unit les hommes... »

Puisqu'il est dans notre destin de nous trouver si souvent les acteurs ou les témoins de l'histoire, et bien qu'il soit malaisé de distinguer dans l'enchevêtrement des apparences les traits de la réalité pure, essayons de comprendre ce qui se passe autour de nous; c'est préparer l'œuvre des prochains historiens, mais c'est aussi voir clair en nous. Je n'insisterai point, comme chacun, sur les horreurs de la plus infernale des guerres; mais comment ne pas vous parler d'elle? Elle devait, annonçait-on, se passer en Méditerranée; le champ de bataille se-

rait en Afrique du Nord. Et l'on a bien vu que les populations africaines (Maroc, Algérie, Tunisie) ont, en effet, montré le plus grand empressement à témoigner, par des actes, leur attachement à la cause anglo-française. L'Egypte, le Liban, la Syrie, l'Irak, la Turquie, ont fait leur cette cause, ainsi que la Palestine. Partout, on a vu (et notamment en Syrie) les chefs avec lesquels nous éprouvions le plus de difficultés venir affirmer spontanément que les querelles de familles devaient cesser devant les autres et l'ennemi commun. Nous montrions quelque inquiétude au sujet de l'attitude espagnole et nous redoutions d'avoir à défendre les frontières des Alpes et de la Tunisie. Or, l'Espagne et l'Italie s'abstinrent jusqu'à présent, le combat changea de face avant d'avoir commencé.

Ne tirerons-nous de ces faits aucune moralité? A peine est-il besoin de rappeler que les astrologues avaient prédit qu'il n'y aurait pas de guerre; mais personne n'a prévu le phénomène annoncé par nos chroniques et nos travaux, phénomène historique et toujours renouvelé : il a suffi d'un événement extérieur et lointain pour que soit soudain refaite **l'unité du monde méditerranéen.** Pour qu'un tel rassemblement de peuples fût provoqué, il fallait un danger sensible à tous; ce danger, jusqu'à la fin d'août 1939, on le pressentait, on ne le définissait pas; or, l'accord de Hitler et de Staline l'éclaira, comme dans une nuit d'orage la foudre renseigne sur l'obstacle, invisible dans l'ombre, le voyageur surpris. On savait bien qu'il existait une doctrine communiste et une doctrine hitlérienne; on pensait bien qu'elles étaient en opposition avec les lois du Christ, du Prophète et de Jéhovah. Mais elles ne se faisaient menaçantes qu'à distance et par ricochet. Soudain, tout se révèle : l'accord de deux tyrans menace non seulement des pays lointains, perdus dans le Nord et l'Est de l'Europe, mais il est dirigé contre tout un système de croyances et de traditions sur lequel reposent les fondements même de **la civilisation méditerranéenne;** c'est tout ce qui nous est venu de Palestine, de Judée et d'Egypte, et de Grèce et de Rome, qui est en péril; c'est toute la foi de l'humanité en sa liberté, en sa dignité, en son espérance; c'est tout ce qu'enseignent les Eglises et que respectent même les républiques laïques qui, cent cinquante

ans après la Révolution française, est attaqué. Hitler vainqueur, ce ne serait point seulement la Pologne perdue : ce serait, — nul ne s'y trompe, — l'Afrique du Nord et le Proche Orient à sa merci, ce serait une lutte sans répit contre les valeurs méditerranéennes et la fin des petites nations balkaniques. Ce serait aussi la mise en tutelle de l'Espagne, de l'Italie, de la Roumanie, etc. Et, tandis que des nations moins proches de la Méditerranée hésitaient encore à définir leurs attitudes, on a pu voir avec quel empressement d'anciens alliés de l'Allemagne s'empressaient de signifier leur désir d'abstention et avec quelle unanimité les peuples sans attaches avec l'axe s'empressaient eux-mêmes de rompre les relations diplomatiques avec le Reich ou de se solidariser avec la France et la Grande-Bretagne. Ainsi, une fois de plus, le lac méditerranéen se trouve-t-il placé sous la protection et la seule protection des escadres anglo-françaises à une heure décisive, et cela non par l'effet d'une démonstration de puissance, mais par un accord spontané et non délibéré des peuples riverains.

Il n'y a là nul miracle, mais simplement la réaffirmation d'**une communauté de pensées** à laquelle les esprits superficiels refusent parfois de croire, mais aux évidences diverses de laquelle on sait bien que nous avions consacré notre enseignement, tant à l'Académie Méditerranéenne qu'aux Amitiés Méditerranéennes. Pourtant, puisque les faits s'expriment d'eux-mêmes, et parce que la guerre désorganise une fois encore tout ce que nous avions mis tant d'années à préparer, à édifier, on me permettra d'annoncer ici la mort de ces deux institutions; elles m'ont coûté trop de peines et de sacrifices pour que je puisse envisager de recommencer plus tard un effort aussi ample que celui qui s'achève; je n'en aurais ni le goût, ni la force, ni le temps; on continuera, dans ces chroniques, s'il plaît aux dieux et à la direction du *Mercure de France*, à signaler l'essentiel des activités intellectuelles et mystiques des populations méditerranéennes et à souligner leurs accords secrets; mais à l'heure où pleurent tant d'abandonnés, on ne versera aucune larme sur l'acte de décès de nos vibrantes fondations. Une époque est achevée; une autre commencera bientôt, avec d'autres hommes et d'autres créations.

§

Si l'Europe n'avait été déchirée par l'acte de démence inévitable de celui à qui elle a permis de régner sur un puissant empire, à seule fin de la détruire un jour selon son humeur, on aurait aujourd'hui consacré cette chronique aux sentiments d'un petit peuple légendaire et bien vivant dont les interprètes expriment volontiers un splendide attachement aux lettres françaises. Je veux parler de ce Liban biblique, aujourd'hui érigé en république indépendante, alliée à la France, et dont, précisément, l'amitié et la solidarité viennent de se manifester avec un émouvant éclat, à l'heure du péril. Sait-on assez qu'il existe au Liban toute une littérature française? C'est d'autant plus notable qu'il s'agit d'un pays de langue arabe; sur les deux cent mille habitants de Beyrouth, un tiers seulement parlent français; or, on n'y compte pas moins de quinze librairies françaises où la vente de nos livres et de nos journaux est très importante. Je dois ces précisions à M. Joseph Oughourlian, qui a fondé à Beyrouth une très belle publication de langue française, **Phenicia,** dont chaque numéro constitute un luxueux album, entièrement au service des lettres françaises. Nous ne sommes pas assez sensibles, dans la métropole, à des concours de cette importance. Et que connaissons-nous des poètes ou écrivains libanais? Quelques-uns d'entre nous savent le nom du poète de *La Montagne inspirée,* Charles Corm, parce qu'il est venu quelquefois à nous, et parce qu'il a reçu fastueusement à Beyrouth certains conférenciers venus de Paris, en tournée. S'ils ont jeté leurs regards sur ses vers éloquents et tout chargés d'un parfum de prophétie, ceux-ci savent qu'il y a en lui un grand poète, peu moderne, sans doute, attardé, mais d'un lyrisme peu commun. D'autres noms s'imposent pourtant à nos gratitudes; je n'en citerai que quelques-uns : MM. Michel Chiha, Elie Tyane, Hector Klat, ont aussi publié des poèmes. Plus jeunes sont MM. Georges Chéadé et Abizad, plus influencés par les accents de notre propre jeunesse parisienne. Les femmes ne sont pas indifférentes à la littérature : Mme Marie Hadad, qui est peintre, est aussi un auteur doué de vertus très personnelles.

On me fait observer qu'aucun de ces écrivains ne fait profession de son art; tous, au contraire, exercent des métiers, chez nous réputés à tort comme incompatibles avec la poésie; ils sont fonctionnaires, négociants, banquiers. Et M. J. Oughourlian m'écrit :

Pour la génération d'avant-guerre, l'instruction française était à Beyrouth moins accessible que de nos jours. Il fallait, pour faire ses études, non seulement de la fortune mais l'amour des lettres. Cette génération-là fut certainement romantique et romanesque, dans sa jeunesse. Faire des vers était le signe d'un luxe intellectuel. Ces jeunes gens ne manquaient pas une seule des huit ou dix représentations qu'une troupe française de passage donnait à Beyrouth en l'espace d'une semaine; ils attendaient à la fin du spectacle la sortie des artistes pour les entraîner dans des beuveries où, jusqu'au matin, on se récitait des vers... Ils lisaient avec ferveur Barrès, Lamartine, Baudelaire et, certaines nuits, s'en allaient en dire dans les cimetières à la lueur d'une bougie tremblottante...

Les trois journaux : *La Syrie, L'Orient* et *Le Jour* réunissent aussi des collaborateurs qui sont des écrivains habiles en notre langue : je nommerai MM. Georges Naccache, Charles Hélou, Khalil Gemayel, Georges Vayssié, etc. A *Phénicia,* Mme Oughourlian apporte une collaboration colorée, vivante, que tous les lecteurs apprécient. Tous ces éléments donnent à Beyrouth une grande activité intellectuelle, alimentée par des lectures françaises; et c'est d'autant plus remarquable que, jusqu'en 1919, sous la domination ottomane, les conditions même de l'existence n'étaient guère favorables aux choses de l'esprit. En songeant à ce pays, il faut surtout nous débarrasser des clichés littéraires sous lesquels on nous l'a dépeint. Le Liban des réalités n'est pas plus celui de Barrès ou de Renan que celui de Lamartine. Mais pour en posséder une notion juste, il faut se souvenir qu'il a toujours été à la tête du mouvement littéraire arabe; et c'est par l'examen des textes arabes de ses fils que nous pourrons un jour tenter d'en pénétrer les secrets.

§

Puis-je, en terminant cette chronique, revenir à son début? Il y a cinq ans, à Monaco, opposant notre humanisme mé-

diterranéen aux doctrines venues du Nord et de l'Est pour désorienter et égarer les consciences, je disais, comme il m'ariva bien souvent, depuis, de le répéter (et notamment à Strasbourg, à Paris, à Bruxelles, à Genève, à Bordeaux, à Budapest, etc.) :

> *Ce qui unit les hommes* dans une idée voisine ou commune, et les savants comme les poètes, les docteurs comme les foules, c'est le sentiment du danger. Le péril où se trouvent aujourd'hui les valeurs spirituelles contraint les Méditerranéens, nourris de ces valeurs, à se chercher des liens, des parentés, des raisons de s'unir, de se grouper, de se reconnaître et de déclarer à la face du monde que ni les religions ni les dieux ne sont morts...

A l'appel de Hitler et de Staline, bourreaux de la pensée, la démonstration s'est faite.

JEAN DESTHIEUX.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Les monographies des grands ordres dans la littérature hagiographique et religieuse. — Il était nécessaire de définir les éléments de la sainteté, avant d'examiner les grands ordres religieux dont les membres sont, par définition, un peuple de saints, sous peine de n'avoir pas de raison d'être. Si la sainteté est l'état le plus voisin du cœur de Jésus, si l'on n'y accède que par l'humilité, la prière, la charité, c'est-à-dire pour soi et pour tous les hommes, et le détachement total de tout ce qui n'est pas le chemin du calvaire, l'effort persévérant par l'humilité, la mortification et la prière, par cette délivrance des chaînes qui nous retiennent sur la terre, nous attachent, comme à un lieu définitif, à cette halte expiatoire dont Jésus, par la rédemption, est venu, précisément, nous tirer. On admettra que les hommes qui ont dit adieu au monde, qui en ont compris la vanité, que ceux qui se sont réfugiés dans la prière, par charité, c'est-à-dire par amour, afin de consacrer leurs heures terrestres à adorer et à implorer pour le salut des âmes, la rédemption, ont entendu mener une vie proche autant que possible de la sainteté. Admettons aussi qu'ils ont senti l'appel, cet appel de ses bras et de son cœur que Jésus adresse à tous les hommes, et qu'il a précisé en

parlant aux filles de Jérusalem, mais qu'il fait singulièrement à ceux qui sont des volontaires, qui portent volontairement la croix, à qui il veut demander tout pour tout leur donner. Ceux-là qui ont compris qu'on n'accède que par l'humilité et le détachement total à la contemplation et à l'amour, et se sont dégagés de la vie terrestre, et ont ainsi conquis la seule liberté — la liberté en Dieu — ceux-là ont préalablement élevé une muraille de silence entre le monde et eux. Ils ont constitué les ordres, destinés à donner leur travail et leurs prières pour le salut de l'humanité. Ils ont prié pour eux-mêmes, et, pensant aux autres, ils ont répété les paroles du Calvaire : « Pardonnez-leur, ô mon père, ils ne savent ce qu'ils font.»

C'est donc une chose assez normale qu'en un siècle où devant la faillite évidente de toutes les entreprises humaines, devant le spectacle de la méchanceté puérile des hommes et de la misère affreuse dont ils sont les propres artisans par leur vanité, devant le gouffre ouvert où va sombrer toute la civilisation et toute l'intelligence, avec une sorte de vertige de suicide, une sorte de joie démoniaque du mal, les esprits demeurés en équilibre et libres aient senti en eux descendre l'apaisement de cette angoisse, aient conclu à la nécessité d'un effort, d'une prière, qui est le plus puissant et le plus efficace des efforts, pour la renaissance des forces spirituelles, et que tant de curiosités ferventes aient été attirées vers les grands ordres traditionnels de contemplation et de prière, de travail dans la contemplation et la grâce, qui sont l'expression la plus haute, la plus parfaite, de cette prééminence du spirituel, de cette inspiration profonde, lumineuse qui seule donne un sens à la vie.

De là cette floraison de travaux historiques sur l'origine et la vie des grands ordres, et, en dehors de tant de travaux indépendants, cette collection précieuse que dirige M. Schneider. L'idée qui a dominé ces travaux, c'est d'éviter l'apparat de l'érudition pure, et de s'abstenir aussi des niaiseries édifiantes et de dégager de fortes, puissantes et rayonnantes synthèses. Il a donc fallu grouper une équipe de littérateurs éclairés, compréhensifs, auprès de qui les esprits d'élite puissent chercher à se renseigner et à compléter leurs notions sommaires. Ces grands ordres mystiques et religieux, on en pouvait con-

cevoir l'étude de plusieurs manières. Nous n'avons pas le dessein d'entreprendre cette étude systématique qui dépasserait le cadre de ces modestes chroniques. Tout au moins pouvons-nous indiquer comment on pouvait concevoir cette étude d'ensemble et cette classification.

*
* *

Les ordres religieux, on peut les distinguer par leurs sources d'inspiration, ou par leur classification canonique. On peut y distinguer des ordres contemplatifs, enseignants, militants, prédicants, suivant une règle plus ou moins rude, faisant à l'ascétisme et aux mortifications la part plus ou moins grande. Nous nous bornerons à rappeler que les premiers moines ont été, comme le nom l'indique, des solitaires et des ermites, et si la vie solitaire a trouvé une expression plus ou moins tempérée, plus ou moins atténuée, chez certains ordres de l'Occident, on peut constater que, sauf des exceptions très rares, la vie érémitique est demeurée orientale : les tentatives pour créer des ermites en Occident n'ont guère réussi en dépit du goût personnel de saint Benoît pour la vie érémitique, et du penchant qu'eut toujours pour elle saint François, réfugié dans les grottes de l'Alverne; les capucins, détachés du tronc franciscain sous prétexte d'être des ermites, ont abandonné bien vite cette prétention et cet idéal, et sont devenus au contraire, à l'inverse du premier idéal franciscain, un ordre de théologiens et d'érudits. Le seul ordre d'ermites qui ait été vraiment transporté d'Orient est celui des carmes : ordre intéressant, certes, mais que les papes ont dû classer dans les ordres mendiants, et qui n'ont jamais rayonné vraiment, sans doute à cause de cette incertitude sur leur vocation qui n'en fait ni de purs contemplatifs, ni des prédicateurs, ni des solitaires, ni, malgré les tentatives récentes, des professeurs.

Tenons-nous-en aux grands ordres issus de saint Augustin et de saint Benoît, régis par leurs disciples et qui pullulaient de telle sorte qu'il fallut, dès le XII[e] siècle, leur imposer, pour éviter une dispersion trop anarchique, le rattachement, soit à la règle de saint Augustin, soit à celle de saint Benoît. Et il faudra encore, lorsqu'on discutera de la vie et de l'idéal religieux, rouvrir la controverse pourtant si simple de

Marthe et de Marie, et les sages concluront, et nous ne nous prononcerons pas dans ce débat, qu'il faut répondre à l'appel, tel qu'il est. Peut-être, certainement même, la meilleure place est celle qui est aux pieds du Père de celui qui a dit : « Je ne vous demande pas vos œuvres, car c'est moi qui les fais, je ne demande que votre amour. » Certainement la prière est une arme plus efficace que toutes les entreprises d'action, même vivifiées par la foi et divinisées par le martyre. Le problème n'est difficile que pour ceux qui n'ont pas le cœur simple, qui n'ont pas pris la croix pour la porter joyeusement, sur le calvaire, vers la lumière et la vie, heureux d'avoir fait pour le mieux, selon leurs forces.

Historiquement, il a bien cependant fallu, après les ordres monastiques proprement dits voués à l'*opus dei,* à la méditation solitaire, à l'alternance du travail agricole et de la prière, qui, incendiant le monde de leur ferveur, sauvaient le patrimoine intellectuel des hommes, défrichaient les terres incultes et donnaient au monde agité un exemple définitif de fraternité, de civilisation et d'ordre, il a bien fallu, dis-je, évangéliser des masses aveugles et trop abandonnées, suppléer à l'insuffisance théologique ou morale du clergé du XIIIe siècle et à la carence des paroisses, comme les fils de saint Dominique et de saint François qui ont rapporté au monde, avec la pureté de l'Evangile, l'idéal de fraternité et de paix entre les hommes et entre les peuples. Puis sont venus les ordres hospitaliers et enseignants, et encore de nombreux ordres contemplatifs, et au fur et à mesure que la société se transformait, dans les grandes concentrations urbaines et industrielles, organiser des œuvres d'éducation, d'aide sociale ou de patronages, dont le modèle est fourni par les salésiens ou les frères de la charité.

§

D'autre part, on peut être surpris de la prolifération infinie des ordres, et surtout des ordres de femmes. Il peut sembler à un esprit logique, épris de simplicité, que deux ou trois grands ordres suffiraient : les bénédictins, plus fidèles gardiens de la tradition liturgique, les trappistes et les chartreux — les dominicains et les franciscains — les jésuites et les salésiens,

sans compter, bien entendu, les missions, bien que la plupart de ces ordres aient des missions, mais il y a sur la terre assez de champs à défricher pour qu'à côté des missions des carmes, des dominicains, des franciscains, des salésiens, essaiment les Missions étrangères, les frère du Saint-Esprit, les oblats, de tout ordre, les frères blancs, etc. Et d'aucuns se perdent dans le détail infini des congrégations séculières, des collèges de prêtres, de tous ces instituts issus souvent de dévotion particulière, réduits parfois à deux ou trois maisons, ayant végété un siècle ou deux et morts, mais ressuscitant sans cesse, se multipliant, répondant à des traditions et aux besoins des âmes précieuses, dévouées et pures, qui n'ont pas été frapper à la porte des grands ordres. Ne nous insurgeons donc pas, en dépit de notre surprise. L'esprit souffle où il veut et n'oublions pas que c'est dans le cloître que se révèle la perfection la plus haute de la vie chrétienne, l'acheminement le plus fécond de l'âme vers Dieu, la conquête par cette âme de la liberté en Dieu, c'est-à-dire de l'affranchissement total des chaînes du péché, et que c'est cette liberté immense, rayonnante, puissante, des institutions de l'Eglise qui fait à la fois leur diversité et leur force dans l'unité.

Je voudrais simplement remarquer, avant de commencer notre étude critique, deux choses.

Voici la première : les ordres naissent, vivent, s'étiolent et disparaissent, ou se revivifient sûrement, au gré de leur mérite propre, ou des besoins qui les font naître. Les plus vivaces, ceux qui n'ont guère évolué, ce sont, évidemment, des ordres contemplatifs, parce que la contemplation et la prière ne sauraient évoluer comme les états sociaux, la misère humaine, l'enseignement. Ils n'ont guère varié, mais, sauf l'ordre des chartreux, ils ont connu la tentation et les épreuves, et ceux qu'avait envahi l'esprit du siècle ont payé un lourd tribut aux entreprises de Satan. La commende, à la fin de l'ancien régime, avait dévasté des cloîtres, déjà impopulaires parce que féodaux, et trop temporellement féodaux et trop riches. Nouvelle controverse celle-ci, que celle qui oppose, dans une bonne volonté commune les zélateurs du « luxe pour Dieu » qui est parfois un humble et fervent hommage, et ceux qui se font une règle absolue du détachement temporel total et de la

misère matérielle. Il n'y a pas que saint François et sainte Claire qui aient formulé cette exigence avec une intransigeance tenace. Déjà, après saint Bernard, sainte Thérèse s'insurgeait contre les bâtisses immenses et la richesse apparente, collective, mais dangereuse de certains couvents, et souhaitait que la colère de Dieu les fît s'écrouler pour en châtier l'orgueil, et rappelant que, ayant tout, il n'exige de nous que ce que lui-même nous a donné. Controverse qui ne peut être résolue, elle aussi, que dans la simplicité, l'humilité, la bonne volonté. Aujourd'hui assagis par les épreuves, ayant subi ces épreuves avec héroïsme, ayant desserré les liens de servitude qui l'attachaient trop souvent à l'ordre politique et social laïque, l'Eglise monastique, comme l'autre, s'est purifiée, et ne vit plus que de ferveur, de dévouement et d'abandon.

Et voici qui m'amène à la seconde observation : celle de la haine que portent aux couvents et aux institutions monastiques toute une partie de l'opinion, de celle qui se prétend éclairée, car si j'excuse volontiers la haine instinctive du peuple qui a si longtemps payé la dîme à la féodalité ecclésiastique, pour excuser des privilèges abusifs, sans contrepartie suffisante de vertus, il faut bien expliquer par des raisons surnaturelles la haine furieuse qui poursuit inlassablement le couvent et revêt parfois la forme d'une prétendue prudence administrative ou d'un sarcasme philosophique. Haine redoutable de ceux qui souvent, d'ailleurs, se prétendent respectueux de la religion et libres, de ceux qui veulent bien admettre que le culte est un service public, mais qui, hors de la paroisse, proscrivent toutes les congrégations et, sous prétexte de liberté, interdisent aux hommes d'être libres. Haine encore plus spécieuse de ceux qui amnistient volontiers les missions, au nom de l'intérêt français, et les ordres hospitaliers, au nom d'une charité parfaite et moins coûteuse que la charité officielle, qui admettent parfois même des œuvres d'enseignement, mais qui ne sauraient accepter la contemplation, tenue pour inutile et scandaleuse. C'est donc que cette contemplation trouve sa justification même dans la haine des persécuteurs, et que la force du mal se conjugue furieusement contre cette communion de paix et de vérité qui assure le

salut de milliers d'âmes, et qui sont, pour les esprits ouverts aux vérités surnaturelles, le paratonnerre d'un monde qui appelle et justifie les colères. Et comment la rédemption, qui a pour but de nous arracher à nos chaînes, ne serait-elle pas une faillite, si la communion étroite avec les souffrances de la passion, et la prière, et l'humilité parfaite et la mortification solitaire des cloîtres n'assuraient cette rédemption?

Et par conséquent, il convient de noter, bien objectivement, mais d'une façon pressante, pour qui réfléchit, combien, à ceux qui se complaisent dans le royaume de Satan, et qui refusent la rédemption et protestent contre l'expiation du calvaire, paraît insupportable, odieuse, antinaturelle et antisociale cette institution monastique qui est une expression éternelle non seulement de communion divine et d'idéal, et par cela même une leçon permanente d'humilité pour les idéals humains, mais aussi un exemple d'ordre, de logique, de mesure, de bon sens.

Et notons enfin — et surtout — combien cette mission divine a besoin de cette menace, de ce péril, de cette insécurité qui est sa force et sa grandeur, et combien la fait plus haute encore et plus prodigieusement efficace cette permanente éventualité du martyre.

PIERRE DE PRESSAC.

LES REVUES

La guerre; l'Allemand défini par Gœthe; un vœu de jeunes Français pour 1939. — *Etudes :* jeunes Français hôtes des Auberges de Jeunesse d'Allemagne, en juillet 1939. — *La Pensée :* la propagande hitlérienne à l'Ecole normale supérieure. — *Commune :* poèmes de guerre chinois. — Mémento.

Cette fois, le grand malheur est advenu : les hommes sont changés en tueurs. Depuis que la république allemande eut la faiblesse d'élargir l'agitateur Hitler, emprisonné après l'émeute de Munich, et de lui laisser reprendre l'enrégimentement de ses partisans, — elle devait périr sous les assauts de ces forces et celles-ci devaient s'accroître en tous sens, s'exercer dans tous les domaines de l'activité, pour aboutir à la guerre. Ma lecture attentive des revues me convainquait de cette activité progressive et de ses fins. Je ne me suis pas trompé, lorsque je relevais, d'après certains aspects de son bulletin, que,

dans le comité France-Allemagne, la bonne foi des membres français de l'association les rendait dupes très dangereusement de la duplicité, du goût inné de la fourbe, de leurs collègues d'outre-Rhin.

Tous ces Français, cultivés, informés en particulier pour la plupart de la mentalité germanique, des méthodes germaniques, n'ont pas eu assez présents à l'esprit les souvenirs de l'histoire — ni ce trait typique de Gœthe, ce grand Européen tenu en suspicion par l'armée des professeurs et docteurs des universités du Reich, soumis aux ordres de direction intellectuelle qui émanent, depuis 1933, du peintre en bâtiment devenu « leur Führer » :

En allemand, c'est mentir que d'être poli.

Cette réplique du bachelier à Méphistophélès, dans le *Second Faust,* ne fut que trop méconnue des négociateurs alliés, pendant que leur mésentente facilitait le déchirement progressif du traité de Versailles, en prélude aux conquêtes territoriales du Reich payées de quelques assassinats seulement.

C'est dans le premier *Faust* que Gœthe fait dire à Brander :

Un véritable Allemand ne peut souffrir les Français, mais il boit leurs vins volontiers.

Et dans le fatras de *Mein Kampf* quels éclats de haine contre la France, quels vœux pour sa destruction, auraient dû avertir les gouvernants, de part et d'autre de la Manche, de refuser toute confiance à l'homme capable de les avoir écrits, et porté à la dictature par l'audace de ses crimes!

On a la force, on a donc le droit.

De qui encore, cette formule-là? Ainsi parle Méphistophélès par la plume de Gœthe. Bismarck, plus tard, la simplifia, par sa brutalité cynique :

La force prime le droit.

D'instinct, sans culture, Hitler dans son livre a paraphrasé ces aphorismes et sa stupéfiante ascension politique n'est qu'une suite continue de violations du droit des gens par le meurtre, par l'incendie, par la spoliation, par le terrorisme, justifiés au moyen du mensonge.

Ah! je ne songe pas sans frémir au sort de tant de jeunes hommes dont, depuis l'autre guerre, j'ai pu commenter ici les débuts littéraires! Lorsque, dans **Les Cahiers de la Jeunesse** (15 décembre 1938), à cette question : « Jeunes, qu'attendez-vous de 1939? » les interrogés répondirent, unanimes, par le vœu que « ça change », j'ai redouté pour eux — sans oser l'écrire, retenu par quelque tacite superstition — les risques de leurs pareils qu'août 1914 jeta aux enfers inhumains créés par les hommes.

§

Etudes (5-20 septembre) publie « Dernière vision de l'Allemagne ». Ce sont « les observations de trois jeunes Français qui ont fait un long circuit en Autriche et Allemagne pendant les dernières semaines de Juillet dernier ». Ils furent les hôtes des « Auberges de Jeunesse ». (Sait-on que cette institution fut importée d'Allemagne chez nous, environ 1930, par l'Allemand Abetz expulsé de France, cette année, comme agent trop actif de la propagande hitlérienne et distributeur de ses fonds?) M. Henri Engelmann rédige ces observations faites en commun avec ses camarades MM. Gérard Viatte et René de Beaufort. Elles montrent une Vienne qui reste autrichienne ou, plutôt, viennoise, malgré l'annexion. Elle a déçu même les partisans qu'elle pouvait compter, en minorité, dans la capitale danubienne. Certains, faute de pouvoir s'adapter, recoururent au suicide.

A Munich, un des trois jeunes touristes fut accueilli, à son entrée dans la brasserie Hofbrau, par le salut de « Heil Christus! », à cause de la barbe dont il s'ornait le visage. Cette gaminerie, au lieu du « Heil Hitler » rituel, constitua l'exception que l'on pense.

M. Engelmann raconte :

Il nous souviendra longtemps de notre premier repas d'Ajiste; c'était au Rheinlandhaus de Leoben, une des plus célèbres Auberges d'Autriche, affectée, pour sa situation magnifique, à des camps permanents de jeunesse hitlérienne, ou à des « retraites » spécialisées. Lorsque nous y parvînmes, elle se trouvait occupée par deux cents futurs « professeurs », solides garçons aux mines ouvertes, blondes filles rieuses, qui n'avaient, ma foi, ni les uns ni

les autres, rien de cet air doctoral et souffreteux qu'on prête volontiers aux futurs maîtres à penser. Toute cette jeunesse s'était livrée la matinée entière à des exercices de force qui, pour dire vrai, ne nous avaient point paru d'ordre exclusivement pédagogique. Midi venu, nous nous attendions à ce qu'un substantiel déjeuner vînt réparer les forces de nos normaliens... Hélas! lorsque chacun eut vidé une assiette de purée de pois où flottaient quelques trop rares lardons, tout le monde se leva pour les grâces : *Alles gut?* rugit le chef de camp. — *Sehr!* approuvèrent deux cents voix. C'était fini; le tout avait duré quatre minutes. Assez intrigués, nous interrogeâmes le « père aubergiste », un aimable Rhénan dont l'accueil sans malice nous défendait de supposer qu'il laissât sciemment mourir de faim les enfants à lui confiés. « C'est vrai, avoua-t-il, nos menus sont légers, mais, vous savez, lorsque le ventre est trop plein (*sic*), on ne fait pas bien l'exercice... Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un clignement d'œil vers les splendides garçons, qui effectivement avaient déjà repris l' « exercice », ce régime a-t-il l'air de les rendre malades? » Nous n'insistâmes pas, mais, n'étant pas nés à Sparte, nous espérions quelque heureuse surprise pour le dîner. Hélas! à l'heure fixée, entouré des mêmes rites, le même brouet fit de nouveau son apparition. Et cela devait durer deux semaines... Avouerons-nous que, dès le troisième jour de cette expérience, on vit, aux heures des repas, tel d'entre nous se diriger, l'oreille basse, vers la plus proche *Gasthaus* d'où montait, irrésistible, un parfum de bière blonde et de saucisses grillées?...

A mots couverts, le narrateur évoque les conséquences sexuelles fautives — normales ou anormales — qui peuvent résulter de la vie en commun, en plein air, de cette jeunesse des deux genres. Les désordres de cette espèce sont plus fréquents, paraît-il, dans les camps de travail. Au point qu'on adjoint à ceux-ci des maternités, en Allemagne du Nord.

A Berchtesgaden, « la plus illustre et probablement la plus belle des Auberges d'Allemagne », M. Engelmann aurait bien voulu emmener à la première messe du dimanche, à l'église catholique, un « jeune mécano de Rhénanie » croyant et pratiquant. Il conte ainsi sa déconvenue :

Hélas! lorsque, le lendemain, je vins frapper à son dortoir, je compris que tout espoir était perdu. En termes embarrassés il m'expliqua qu'une excursion ayant été décidée pour le Königsee (un lac du voisinage), il se devait d'accompagner sans délai ses

amis... Evidemment, descendre au village où sonnaient les cloches du dimanche, c'eût été de l'héroïsme. Gottfried était rentré dans le « groupe », et le groupe se défendait bien : sur les trois cent cinquante occupants de l'Auberge Adolf Hitler, pas un seul ne parut à la messe ce matin-là.

M. Engelmann a visité l'« Ordensburg » de Sonthofen, un de ces centres de formation des futurs chefs du nazisme — si le nazisme et Hitler ne sont pas balayés — qui ont si fort impressionné M. Henri Bordeaux. Le jeune touriste me semble avoir vu plus clair. Il fait toutes réserves quant à ces sortes de séminaires laïques d'un « régime qui se glorifie d'ignorer l'intelligence ».

Cette jeunesse ne discute pas l'hitlérisme. Cela lui est défendu. Elle est sportive. Elle chante juste, en chœur, sur les routes. Après avoir passé une soirée avec des juristes réunis en congrès, rentrant à l'auberge de la jeunesse, M. Engelmann note cette impression :

Lorsque, à minuit passé, nous rentrâmes dans le dortoir où ronflait, *fromm und stark*, la Jeunesse de Hitler, nous eûmes l'impression de pénétrer à nouveau chez les barbares...

§

Dans le second numéro de **La Pensée** (juillet à septembre), M. Georges Cogniot traite des « Problèmes philosophiques dans l'histoire du parti communiste de l'Union soviétique ». Il s'agit de l'examen d'un « Précis d'histoire » publié par l'U. R. S. S. et dont la traduction française compterait plus de 150.000 « premiers acheteurs ». Un des buts de cette propagande est de prouver que les « révolutionnaires probes et conséquents » n'ont jamais tendu à l'amoindrissement du rôle des intellectuels à leur côté. D'ailleurs, qui nierait à Lénine la qualité d'intellectuel?

Comme Marx, Lénine fut lui-même un très grand savant, — écrit M. Cogniot. A Moscou, au musée qui lui est consacré, on a exposé les livres étudiés par lui : ils constituent des bibliothèques entières. Pour écrire son ouvrage sur *Le développement du capitalisme en Russie*, Lénine s'est servi de 475 livres, en russe, allemand, anglais et français. La préparation de son *Matérialisme et empiriocriticisme* repose sur le dépouillement de 166 livres et

23 revues. Pour son *Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, il a travaillé sur 603 ouvrages et 353 articles divers. Les 25 études, — résumés de lecture, notes et pensées en marge, — contenues dans ses *Cahiers philosophiques*, vont de Héraclite à Hegel et à Marx.

Voici un passage de l'article de M. Cogniot qui éclaire singulièrement sur les moyens de la propagande hitlérienne dans les milieux universitaires français. On va voir qui elle employa, en ces récentes années, et comment notre Proudhon devint, à l'usage qu'elle fit des œuvres du grand révolutionnaire admiré par Sainte-Beuve, un instrument de sa campagne en faveur d'un idéalisme contraire aux progrès du communisme tel que le conçoivent les dirigeants de l'U. R. S. S., ceux mêmes qui viennent d'imposer, après entente, aux Allemands le « part à deux » des brigands aux destructeurs de la Pologne :

Ce n'est pas un hasard qu'après la Révolution d'octobre, les socialistes-révolutionnaires et les anarchistes, ces « idéalistes », se soient placés à la tête de la lutte armée contre le nouveau régime. Et ce n'est pas non plus un hasard que le drapeau de Proudhon couvre encore en France tant d'intentions suspectes et de malpropres entreprises d' « idéalistes » fort peu désintéressés, notamment dans les rangs des intellectuels. Telle revue, qui n'a été fondée que pour combattre la philosophie moderne des lumières, le rationalisme scientifique d'aujourd'hui, s'est fait de l'acharnée et rusée apologie de Proudhon une spécialité dont l'obscurantisme attend des profits. Et, puisque l'actualité a placé au centre de l'attention publique l'espion hitlérien Abetz, on nous permettra de rappeler ici comment, vers 1931, l'homme commença son activité dans les milieux de jeunes intellectuels français, notamment dans les milieux de l'Ecole Normale Supérieure, en exploitant l'idéalisme philosophique de ceux qui croyaient trouver une recette de paix brevetée, une panacée aux maux de la guerre, dans le rapprochement « intellectuel » des jeunes élites pensantes de France et d'Allemagne. Sous l'enseigne du *Sohlbergkreis*, des voyages semi-officiels étaient organisés, qui conduisaient dans la Forêt-Noire, dans le Kniebis, auprès d'Abetz et de ses amis, exposant dans des discours très « philosophiques » l'idéologie du *Jugendbewegung* qui devait « régénérer l'Allemagne ou mourir », et soulignant, dès ce temps, avec assez d'impudeur, le rôle dévolu à l'Allemagne mo-

derne, sise au cœur de l'Europe, héritière du Saint-Empire romain germanique.

Parmi les jeunes participants de ces voyages, un tri était fait ensuite. Ceux en qui leurs hôtes avaient décelé des tendances dangereuses pour l'idéalisme et pour la société, ne recevaient plus aucune nouvelle de leurs éphémères relations d'outre-Rhin. Avec d'autres, au contraire, on cultivait les rapports, surtout s'il s'agissait de jeunes hommes attachés à l'administration de l'Ecole, et ainsi particulièrement précieux pour l'action idéaliste d'Abetz. Ne dit-on pas que, dans la suite, tel de ceux-ci fut même jugé digne de passer dix jours dans une « retraite » national-socialiste avec le célèbre Roehm, alors haut dignitaire du régime? Ceux que l'idéalisme philosophique avait détournés de lutter contre la guerre en rejoignant l'action de masse, voilà où il les conduisait.

Quelque part, M. Cogniot écrivait, résumant la pensée d'un grand nombre de Français :

Il apparaît avec évidence que la capitulation de Munich n'est ni une erreur accidentelle ni une faute rémissible, mais un chaînon d'une politique de classe consciente et systématique, qui considère Hitler comme le gendarme de la réaction internationale.

La collusion Staline-Hitler est accomplie. Ceux qui la croyaient impossible peuvent espérer maintenant que le Slave dupera son acolyte.

§

Dans **Commune** (septembre), M. Ivan Goll publie des adaptations françaises d'« Anciens Poèmes de guerre chinois ». Il les accompagne de notes sur leurs auteurs. Ce résumé biographique de Li-Tai-Po (698-762) nous montre quels furent les rapports, à l'époque T'ang, d'un poète et de l'empereur de la Chine :

Li-Tai-Po arrivait au palais tellement ivre que deux gardes devaient le transporter aux appartements impériaux. Mais l'empereur Ming-Hoang-Tsi, d'une indulgence intarissable, servait de secrétaire au poète et inscrivait les vers que celui-ci improvisait en état d'ivresse. Une cabale du palais, ourdie par des envieux, fit tomber le poète en disgrâce. L'empereur, sincèrement affligé d'être obligé de se séparer de son chantre génial, lui offrit une partie de sa garde-robe à son départ. Li-Tai-Po, cependant, fut heureux d'avoir recouvré sa liberté. Il parcourut les campagnes, le vin,

la nature et la poésie étant ses seuls soucis. Puis il devint taoïste et se retira pendant quelques années chez les ermites dans les montagnes.

Plus tard, il fut rappelé au palais : en s'y rendant en barque, après maintes libations, il se pencha un peu trop pour voir la lune au fond de l'eau, et il se noya.

De Li-Tai-Po, voici deux poèmes qui le feront aimer :

LA ROSE BLANCHE ET LA ROSE ROUGE

Alors qu'à la fenêtre je me penche
Sur mon ouvrage, je me pique au doigt.
Je brodais une rose blanche
Qui rougit comme par effroi.

Là-bas, mon ami, au pays de guerre,
Répand peut-être ainsi son sang!
J'entends des sabots ébranler la terre
Est-ce mon cœur qui trotte ou son pur-sang?

Des larmes frangent mes paupières
Et mouillent les sillons du lin
Que je brodais : eh bien, je les insère
Comme des perles dans le pur dessin.

APRÈS LA BATAILLE

Je me dandine sur la selle ornée de pierreries
De l'ennemi!
Maintenant cours, ma jument brune, dans les douces prairies
Où le passé s'est endormi.

L'air se repose du bourdonnement des lances,
Seules des flèches isolées percent encore le silence.
La lune froide et calme
Court sur le sable pâle,
Et de la forteresse conquise résonnent
Le morne tambour, le gong monotone.

Les filles dansent en robes couleur de pêche,
On a fait dans le lac une miraculeuse pêche.
Pourtant mon sabre dans son fourreau d'or
Est tout rougeâtre et tout gluant encor.

§

Mémento. — *Dante* (septembre-octobre) : M. F. Gentili di Giuseppe publie trois documents inédits de Bonaparte, durant la campagne d'Italie. — « Vaucluse et Pétrarque » par M. F. Brisset.

Esprit (1er septembre) : « 1789-1939 » par MM. J. Madaule, H. Davenson, R. Labrousse. — « W. B. Yeats » par M. Henri Morisset. — De M. Victor Serge : « Le double jeu de Staline.

Feuilles vives (juin) : « Suzanne », poème de M. Pierre Chartier.

Le Mois (août-septembre) : M. Cl. Jeantet : « De Dantzig à Moscou ». — M. Châteauneuf : « La Belgique ne veut pas être le champ de bataille anglo-franco-allemand ». — De M. P. Mélotte : « Pour une politique du monument ».

La Nouvelle Revue (1-15 septembre) : De M. H. Austruy : « 1914-1939 » et « Paris pendant la guerre ».

La N. R. F. (1er septembre) : « Jésus, dieu ou homme » par M. P. L. Couchoud. — « Nuit sur la grandeur », poème de R. M. Rilke et, sur le poète, des souvenirs de M. Hans Carossa. — Le sommaire annonce « Trois contes d'Oscar Wilde ». En réalité, il s'agit de reconstitutions faites par M. Guillot de Saix d'après Laurent Tailhade, Eugène Tardieu et Reginald Turner.

Nouvelle Revue de Hongrie (septembre) : Titre collectif de ce fascicule : « L'Europe latine ». — Relations polono-hongroises. — « La symbolique de la chanson populaire hongroise », par M. Jules Illyés qui cite, entre autres, cette chanson de soldat :

Là-bas, un carrosse splendide approche.
Il porte le conseiller d'arrondissement.
Conseiller, pose ta plume,
Ne m'inscris pas parmi les recrues.
Mon petit ange, je dois te quitter.

Là-bas, vole une triste tourterelle
Portant sous l'aile un billet triste.
Il n'y a personne pour le lire,
Il n'est même pas écrit en hongrois.
Mon petit ange, je dois m'en aller.

Là-bas, se trouve une forêt étendue,
Au milieu, deux rameaux tendres ont poussé.
Chaque branche en est séchée,
Le pied de l'oiseau n'y tient pas.
Mon petit ange, j'apprends de mauvaises nouvelles sur toi.

Pavés de Paris (8 septembre) : « La France en guerre » par M. E. Berl qui constate que, dès le 15 mars, Hitler avait « assassiné » la paix.

Revue bleue (août-septembre) : XXX : « Le 25e anniversaire de la guerre européenne ».

La Revue hebdomadaire (26 août) : M. H. E. Knoblaugh : « Quand Madrid était rouge ».

Revue de Paris (1er septembre) : « Automne » par Mme Colette. — « Olympio et Juliette » par M. Paul Souchon. — M. A. Métraux : « Les énigmes de l'Ile de Pâques ».

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « Mes ambassades », souvenirs humoristiques de M. Louis Bertrand. — *** : « Les forces de la Pologne ». — « La dictature de la mer » par M. le vice-amiral Durand-Viel.

La Revue Universelle (1er septembre) : « Brest-Litovsk 1939 » par M. Pierre Lafue. — « Provence » par M. Léo Larguier. — « Souvenirs d'un fantassin (6 septembre 1914) » par M. P. Belperron.

Les Volontaires (août-septembre) : « Seconde guerre mondiale » par M. Augustin Hamon. — « De Munich en Munich » par M. Renaud de Jouvenel. — « L'armée allemande » par M. Louis Griffole. — XXX : « Le chancre du Niger ». — « Toute la Poésie » par M. Jean Cassou. — « Le miracle de Julie » par Ivan Olbracht, roman traduit du tchèque par Mme Eva Strimpl.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le trésor humain (*le Figaro*, 15 septembre). — « Détruire et exterminer ». — Comme à l'abattoir (*l'Intransigeant*, 12 septembre). — Nuits de Paris (*Paris-Soir*, 9 septembre). — Gamelin (*idem*, 8 septembre). — Quand ce n'était pas encore la guerre (*l'Action française*, 28 août). — Italie (*le Matin*, 6 septembre; *la République*, 27 août). — Messe radiophonique (*le Jour-Echo de Paris*, 11 septembre).

Parmi les mille inquiétudes que les circonstances imposent à l'homme 39, il faut compter avec l'incertitude où chacun est de conserver son chez-soi. Toutes les précautions prises pour transporter le meilleur du cadre quotidien, d'ici à là, ne peuvent que reculer les effets d'une bombe d'avion toujours possible. A quels objets inanimés ne prêtons-nous pas une âme, quand ils composent les belles images des bons jours écoulés? Cet attachement aux souvenirs, hélas! périssables, a inspiré une bien jolie page à M. Jacques Copeau, dans **le Figaro :**

Autour de ma solitude, autour de mes pensées et de mes affections, dans la chambre modeste que j'habite, s'est peu à peu construit, avec mes souvenirs, avec la diversité de mes inclinations,

un édifice, un paysage où rien de gratuit n'a jamais trouvé place, où rien n'est séparé de moi. Il n'est pas un objet, dans le champ de ma vie présente, si humble soit-il, qui ne me raconte ma vie passée depuis les jours de mon enfance.

Ce paysage d'entreprises, d'études, de réflexions, d'amitiés, s'est lentement ordonné. Il a lentement mûri. Les formes, les couleurs, la personnalité des objets peu à peu y ont pris leur place juste, leur valeur définitive. Et ces valeurs, si elles plaisent aux sens, sont encore davantage un repos pour l'esprit dont elles émanent. Tout se retravaille et se reclasse autour de moi à mesure que je continue à vivre, à penser et à aimer dans ce lieu que la paix la plus profonde habite.

Les murs qui pâlissent, aux trois quarts étouffés par des rangées de livres, c'est ma fille qui les a peints. Ces masques sont d'elle aussi, qui me rappellent le temps où j'ai couru les routes avec mes petits comédiens. Cette marionnette en habit grenat me fut rapportée de Venise par un ami d'Angleterre. Cette draperie qui couvre mon lit revint avec moi du Maroc. Ce saint Georges à cheval est un cadeau du vieil Appia. Cette petite table à trois étages a été façonnée par mon grand-père. Ce coquillage tigré de brun, lavé de mauve mourant, me fut présenté sur ses deux mains ouvertes par une enfant de Madagascar. Et je ne parle pas des portraits, de cette assemblée silencieuse de visages auxquels mon silence s'adresse à toute heure du jour; ni de ces fleurs paisibles que la main de ma femme disposera sur ma table jusqu'à la fin de l'arrière-saison.

Comment pourrais-je penser sans frémir que d'un moment à l'autre ce trésor humain, ce trésor unique et pour moi sans prix, peut être anéanti?

M. Jacques Copeau ajoute :

Bien d'autres ont subi pareil désastre. Et si j'y survivais le souvenir serait préservé dans mon cœur. Peut-être même saurais-je reformer ma vie, en quelque région plus profonde, sur d'autres pensées, d'autres images.

Et il remarque :

Mais l'homme sans imagination, qui fait corps avec son bien, qui n'a d'autre raison d'être que ce qu'il possède et cultive avec fidélité; l'homme dont le travail est une conversation sans fin avec le sol, avec la vigne, avec l'étable, le pâturage et le jardin, si la violence lui arrache, lui détruit entre les mains, non seulement le fruit et le salaire, mais l'objet même et la matière de son

industrie, comment se reprendra-t-il, dans l'avenir, comment ses descendants retrouveront-ils du goût à bâtir une maison, à organiser un foyer, à ranger du bois dans la cour, à confier la récolte au grenier ou à la cave, à mettre au monde et à nourrir des enfants?

Tel est pourtant « l'attentat qui se prépare ». Combien vraie la parole de Charles Péguy qui disait

que tant que ne se sera pas levé quelqu'un pour tuer la guerre, nous serons toujours comme les enfants qui s'amusent à faire des levées et des digues avec du sable sur les bords de la Meuse : les grandes eaux emportent tout, un jour ou l'autre.

Quelqu'un pour tuer la guerre?

Péguy, par la voix de Jeanne, appelait des saints. Hélas! de nos jours, quand l'humanité se décide à enfanter un être hors de la commune mesure, un héros, un chef de tribu, c'est un monstre dont les rêves ne vont qu'à forger de nouveau les instruments de la dévastation.

Cette dévastation qui s'accompagne d'atrocités, quand l'ennemi en a après les populations. Nous lisons dans la presse :

Varsovie, 10 septembre. — L'*Agence Pat* communique les détails suivants sur le régime de terreur et de cruauté auquel a été soumise la population civile dans les provinces polonaises occupées passagèrement par les troupes allemandes.

Austilgen und ausrotten (détruire et exterminer) tels sont les principes d'après lesquels les Allemands procèdent actuellement en Pologne.

A Zlocew, au sud de Sieradz, le commandant des armées allemandes a fait convoquer tous les habitants de cet endroit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et a fait fusiller une personne sur dix alors qu'au reste de la population il ordonnait de creuser des fosses communes.

A Brzeznica, Koniecpol, Janow, Pilica, Zarnowiec, les Allemands ont fusillé les syndics ainsi que les membres des conseils communaux.

A Bromberg, où le nombre des habitants de nationalité allemande ne dépasse pas 2 %, a été organisé un des plus terribles massacres que connaisse l'histoire. Femmes, vieillards et enfants qu'on avait fait sortir de leurs maisons, ont été massacrés, des milliers de tués et de blessés ont été arrosés de pétrole et brûlés.

Ces actes de cruauté ont été commis par des détachements des S. S. *Deutschland* et les formations de S. A. de Stettin.

A Ruda, près de Wielun, M. Taczanowski, propriétaire foncier, a été tué d'une façon inhumaine.

Tuer est toujours inhumain. Mais ici le super-inhumain intervient : le malheureux

eut le ventre et les yeux crevés.

Enfin :

A Melno, près de Graudenz, la population s'était réfugiée dans l'église où un office religieux a été célébré par l'abbé Nowakowski. Les soldats allemands pénétrèrent dans l'église, tuèrent toutes les personnes présentes, presque exclusivement des femmes et des enfants, et coupèrent le nez et les oreilles à l'abbé Nowakowski. Les troupes polonaises ayant, par une contre-attaque, repris cette ville, y comptèrent 53 femmes et 46 enfants tués. — (*Havas*).

§

Des victimes assez inattendues de la guerre, ce sont les bêtes. Ce qui ne s'entend pas des victimes que fera, au même titre que les gens, tout bombardement. Il s'agit des frères appelés inférieurs (supérieurs, en réalité, puisque bien moins compliqués, certes, dans leurs desseins), que leurs maîtres eux-mêmes ont sacrifiés, au moment d'évacuer leur chez-soi. En fait de souvenirs, ces derniers n'ont pas hésité à mener ces bibelots vivants que sont les chats — et les chiens, je gage, nos seuls amis sûrs — au bourreau. Rue de Dantzig (*sic*). Les lois de l'exode ont-elles donc si fort changé? L'oiseau en cage ponctuait la file des évacués en 1914. Mais voici plus cruel : une information venue de Londres dit que

toutes les bêtes sauvages du Jardin Zoologique « le Mursaal » à Southend ont été tuées.

Parmi les animaux ainsi supprimés se trouvent dix lions, dix petits tigres, des loups et des hyènes.

Autant de gueules inutiles, sans doute? Alors on les supprime. Notre Zoo, lui, se disperse, nous apprend Merry Bromberger dans **l'Intransigeant :**

Les animaux rares, le rhinocéros, les girafes et leurs girafons, les grands singes anthropoïdes, les prodigieux aras, les grues, les

ocelots, le grand panda ont été mis en caisses, de caisses en camions de livraison géants, de camions en train... A l'écart de Paris, quelque part en France, ils ont pris leurs quartiers de guerre.

Juste mesure. Encore le départ des privilégiés a-t-il fait une victime :

En voyant partir les girafes, antipodes de son architecture personnelle, qu'il adorait, l'éléphant de mer, l'énorme éléphant de mer que son gardien faisait dresser en lui montant sur la queue, pour lui verser dans la gueule, à l'heure de son petit déjeuner, cinq seaux de maquereaux frétillants, l'éléphant de mer est mort de chagrin, de langueur et de consomption. Il ne pouvait se passer d'elles dans son paysage lacustre.

Mais que lisons-nous plus loin?... Nous avions cru trop tôt que le Zoo se passait d'exterminations.

...Les gardiens du Zoo ont procédé à quelques exécutions, celles des bêtes qui n'ont qu'une faible valeur marchande et dont la nourriture est cependant onéreuse : les loups, les renards, les chacals.

Au Jardin des Plantes, même chasse en cage :

Les serpents venimeux, les najas, les crotales, les aspics, les serpents à sonnettes, les serpents-minute ont été étranglés.

Les boas ont été mis en caisses, les caisses en cages, les cages en cellules. Et si ces précautions n'étaient pas jugées suffisantes par les autorités supérieures contre l'évasion éventuelle des boas, on les mangerait...

Les Parisiens, eux, ne seront pas mangés. Si les animaux qui restent au Zoo sont parfaitement abrités, les coupoles de béton des faux rochers constituant des abris très sûrs,

l'éminent professeur Urbain qui dirige le Zoo avait une autre préoccupation en mettant sa ménagerie sur le pied de guerre : celle de protéger les Parisiens contre les fauves en cas de bombardement et de destruction des cages.

§

Point de danger, adonc, que des lions dévorants envahissent les caves. Ces caves qui, promues abris, permettent aux patients toute méditation sur la grandeur de la civilisation, l'avenir de la science et le silence (relatif) des nuits. Les

Tharaud, qui revenaient de Bretagne, ont confié à **Paris-Soir** leurs impressions :

En me rendant au musée Carnavalet, où le conservateur, mon ami Jean-Louis Vaudoyer, me donne l'hospitalité ce soir, je songe, en traversant les rues solitaires et romanesques de ce vieux quartier du Marais, à la petite cale, au petit port où j'étais hier encore à cette heure, et où je voyais les barques se balancer au clair de lune, tandis qu'une femme, montant avec une lanterne les marches creusées dans le rocher, venait allumer, chaque soir, les six bougies qui veillent autour d'une Vierge marine...

A peine m'étais-je endormi...

(Les Tharaud, même au lit, ne font qu'un).

A peine m'étais-je endormi que l'alerte sonna. Il fallut descendre à la cave. Ah! l'étonnant endroit! Je passai là deux heures, sur un cercueil mérovingien, venu d'une nécropole romaine du faubourg Saint-Marceau. Autour de moi, le long des murs, une étonnante danse macabre, une longue suite de moulages de tous les squelettes découverts il y a quelque cinquante ans dans les arènes de Lutèce. Tous ces squelettes debout, placés les uns contre les autres s'animaient prodigieusement à la lumière de nos bougies. Ils semblaient converser entre eux des événements de la journée, et la singulière animation de leurs membres rompus ou tordus, toutes les grimaces de leurs visages, et le prodigieux amusement qu'ils paraissaient apporter aux pensées qui les occupaient, semblaient là pour nous avertir que la mort n'était pas grand'chose et que peu importait l'état où ils étaient puisque la vie continuait d'avoir pour eux un si extraordinaire intérêt.

Quand l'alerte eut cessé...

je fis un tour dans le quartier. Il était plein des bavardages de tous les gens qui surgissaient des caves, contents de respirer l'air frais et pur de la nuit. Des personnes de toutes conditions causaient et fraternisaient ensemble. Et j'entendis ce mot qui semblait échappé de la bouche des morts en compagnie desquels je venais de passer la soirée : « La cave, ça fait l'union sacrée! »

La ligne Maginot également.

§

Un nom, un espoir, un chef : Gamelin.

C'est lui qui, jeune commandant — écrit M. Paul Gordeaux

dans *Paris-Soir* — rédigea, le 4 septembre 1914, la fameuse instruction qui déclencha la victorieuse bataille de la Marne.

En effet, Gamelin était alors le « bras droit » de Joffre, le chef du cabinet militaire de ce dernier.

Aujourd'hui, le commandant Maurice Gamelin est devenu à son tour le généralissime des armées françaises. Et c'est sur ses épaules robustes que repose le poids de nos destinées, au moment où commence une guerre où, de nouveau, l'existence de la France est en jeu.

Son père

était un contrôleur général de l'armée, grièvement blessé à Solferino. Sa mère était la fille de l'intendant général Uhrich, petit-neveu du général Uhrich, dernier gouverneur de Strasbourg avant 1871.

— J'entends toujours un récit qui berçait mon enfance, se plaît à rappeler le général Gamelin : il s'agissait de mon arrière-grand-père qui finit à Phalsbourg sa carrière comme commandant de place. Le souvenir des vieux le représentait conduisant à la diligence ses cinq fils que la nécessité de leurs études contraignait à s'éloigner du pays natal : deux devinrent polytechniciens et trois Saint-Cyriens.

Bien que son père fût Flamand et sa mère Lorraine, Maurice Gamelin a vu le jour à Paris, le 20 septembre 1872, et, par un hasard qui n'était peut-être qu'une indication malicieuse du destin, dans une maison du boulevard Saint-Germain, située en face même du ministère de la guerre. Il fit ses études au collège Stanislas. Etudes très brillantes. Le jeune Maurice Gamelin était toujours en tête du peloton de tête.

Ses maîtres l'estimaient fort, notamment son professeur de lettres, qui n'était autre que René Doumic, et son professeur d'histoire qui était Monsieur (depuis Monseigneur) Baudrillart.

Mais la « matière » que préférait l'élève Gamelin,

c'était la philosophie. Il y obtint un accessit au concours général. Et elle est restée pour lui un délassement.

Bien souvent, pendant l'autre guerre, ses collaborateurs purent le voir tuant l'attente de quelque renseignement capital en lisant des pages de son philosophe préféré, Bergson. Jean de Pierrefeu, le « rédacteur » du communiqué, laissa même entendre dans ses souvenirs qu'à la suite de Gamelin tout l'état-major de Joffre

était devenu « très bergsonien ». Ce goût de la philosophie n'empêcha point le jeune Gamelin de préparer Saint-Cyr. A 19 ans, il y entrait.

En 1893, il en sortait premier de sa promotion et était nommé sous-lieutenant au 3e régiment de tirailleurs algériens. On lui confia des travaux de géodésie et de topographie en Algérie et en Tunisie. De ce stage, qui dura trois ans, le lieutenant Gamelin devait conserver un goût particulier pour la géographie. Aucun officier de l'armée française ne connaît mieux que lui, aujourd'hui, les moindres détails physiques de nos régions frontières.

En 1899, le lieutenant Gamelin est reçu à l'Ecole supérieure de guerre. Le professeur de tactique générale est le lieutenant-colonel Foch. Son meilleur élève sera le lieutenant Gamelin, qui sortira de l'école avec la mention *très bien.*

En 1904, Gamelin est capitaine au 15e chasseurs à pied, dans les Vosges. Et c'est à ce moment qu'un événement capital se produit dans sa vie.

Pour préciser : le choix que fit le général Joffre du capitaine Gamelin comme officier d'ordonnance, sur l'indication du colonel Pellé. Ce n'est pas un moindre événement que la guerre : c'est à Gamelin de vaincre. Successeur de Weygand en 1935 comme général en chef,

il s'acharne à faire de l'armée française, bien abritée derrière ses fortifications, une armée qui puisse aussi manœuvrer puissamment. Grâce à un labeur incessant, il y est parvenu.

En résumé :

Gamelin, collaborateur de Joffre, et ses seconds : George, collaborateur de Foch, Colson, collaborateur de Pétain, ont entre les mains l'outil de guerre le plus magnifique que la France ait jamais eu.

Gamelin vaincra.

§

Il n'est pas défendu de remonter au temps d'avant-guerre : le lundi 28 août 1939, M. Charles Maurras écrivait dans **l'Action française :**

...Quel est l'élément que l'on puisse appeler l'accélérateur des hostilités?

Hitler?

Hitler se garnit les mains. Hitler pousse son thème de la plus grande Allemagne. Hitler réalise le dessein du *Mittel Europa*, que 1914 a manqué. Mais Hitler, dans *Mein Kampf*, s'est montré hostile au principe de la déclaration de guerre, il en a fait honte et risée sur Guillaume II; or, c'est un fait, il ne la déclare pas. Et sa manœuvre consiste même, de toute évidence, à se la faire déclarer, — ce dont, jusqu'ici, Français, Anglais et Polonais se sont très sagement préservés.

Le temps a passé, — très vite : le 1er septembre marquait la mobilisation générale; le 3, l'Angleterre et la France étaient en « état de guerre » avec l'Allemagne.

***

Le fait est là : l'Italie ne participe pas à la guerre. L'envoyé spécial du **Matin** a télégraphié à son journal :

Au deuxième jour de la guerre, l'atmosphère italienne reste semblable à elle-même. Pas le moindre préparatif militaire et seulement quelques signes de défense antiaérienne qui semblent destinés plutôt à tenir en haleine les équipes d'ouvriers spécialisés qu'à mettre vraiment la capitale du royaume en état de préparation.

Par ailleurs, on ne peut que répéter la constatation de tous ces jours derniers : un souci d'impartialité dans tout ce qui a trait au conflit déchaîné, hier, sur l'Europe. C'est ainsi que la radio se fait un point d'honneur de présenter à ses auditeurs sur le même ton et sur le même plan les communiqués officiels datés de Berlin, de Varsovie, de Paris et de Londres.

De même, dans la presse, l'équilibre est maintenu. Les feuilles officieuses de cet après-midi publient un communiqué officiel rendant compte des conversations diplomatiques franco-anglo-italiennes qui ont immédiatement précédé la journée du 3 septembre.

Enfin, dans le public, la même atmosphère règne. L'Italien moyen attend les décisions du Duce et incline à penser que la politique annoncée avant-hier par le conseil des ministres et selon laquelle « l'Italie s'abstient de prendre aucune initiative militaire » pourra être maintenue, toutes circonstances égales, d'ailleurs.

C'est pourquoi cet Italien moyen se cantonne personnellement dans une réserve absolue.

Réserve sympathique. Et nous citerons ceci, que note M. Emile Roche dans **la République :**

La France a eu, de tout temps, intérêt à s'entendre avec l'Italie, dont la position géographique commandait toute l'Europe centrale et méridionale : Autriche, Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie, Roumanie, Bulgarie.

De 1932 à nos jours, chaque fois que la France a esquissé un geste de rapprochement avec l'Italie, elle a rencontré l'opposition du parti communiste et de ses journaux, de l'U. R. S. S. et de sa propagande.

Il y a, sur ce sujet, des démarches récentes datant à peine de quelques mois, des suggestions faites, des demandes reçues dont on n'a pu tirer tous les avantages, le premier devant être de ne pas mettre l'Italie dans le camp d'Hitler, parce qu'à chaque fois, mystérieusement informé, le parti communiste et sa presse ont dénoncé le scandale des conversations poursuivies avec Rome, dénoncé les personnes publiques ou privées s'efforçant de servir ainsi l'intérêt conjugué de la France et de la paix.

§

Si quelqu'un a tout fait — reprenons le mot de Charles Péguy — pour tuer la guerre, c'est bien un Italien, c'est le Pape. Il n'a pu y parvenir, et maintes paroisses sont privées de leurs prêtres. Aussi, dit **le Jour-Echo de Paris,**

pour la première fois à Paris — et peut-être en France — une messe a été célébrée dans les locaux mêmes d'un poste d'émissions radiophoniques, et des fidèles ont communié avec ferveur.

C'est entre les cloisons insonores, dans la chaude atmosphère d'un studio du poste *Radio*-37 que s'est déroulée la cérémonie sacrée, dont un religieux Dominicain, le Père Falaize, directeur de la *Centrale catholique du Cinéma et de la Radio,* retraçait dans une cabine voisine et pour les croyants de l'autre bout des ondes le pieux déroulement.

Ce fut un spectacle simple mais chargé d'une émotion exaltante que cet office dont les prières allaient loin, bien loin dans les chambres des malades comme — peut-être — dans les casemates de la ligne Maginot apporter consolation, force, courage et confiance.

Dans les églises, pourquoi pas? le poste récepteur, tous fidèles assemblés, remplaçant les prêtres mobilisés.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Centenaire d'un chef-d'œuvre : *Roméo et Juliette* d'Hector Berlioz. — Deux poids et deux mesures.

Dans la vie de Berlioz, si dramatique, si tourmentée, l'année 1839 semble une période relativement heureuse. Comme consolation à l'échec de son *Benvenuto Cellini,* tombé à plat en septembre 1838, à l'Opéra, Berlioz est nommé en janvier Conservateur de la Bibliothèque du Conservatoire. A vrai dire, c'est une chaire de professeur de composition qu'il eût souhaitée; mais il n'avait fallu rien de moins que les puissantes influences du *Journal des Débats,* où Berlioz tenait le feuilleton musical, pour obtenir cette place de conservateur, une place qui était un peu une sinécure et que l'auteur de la *Fantastique* allait garder jusqu'à sa mort. Ce petit sourire de la fortune décida sans doute Berlioz à se remettre au travail : la partition de *Roméo et Juliette* porte deux dates, l'une, 24 janvier 1839, l'autre, 8 septembre. 24 janvier 1839 est celle où l'auteur la commença; l'autre, 8 septembre, celle où il mit la double barre à la dernière mesure. Mais qu'on ne s'y trompe point; s'il n'a fallu que huit mois à Berlioz pour écrire sa « symphonie dramatique », c'est qu'il la méditait depuis plus de dix ans, qu'il la portait en lui comme une mère son enfant.

Ces mots : symphonie dramatique, ce n'est pas le hasard qui les fait venir au-dessous du titre. Le théâtre, après l'échec de *Benvenuto Cellini,* ne tente plus, — provisoirement — Berlioz. Tout y est trop compliqué, trop difficile, trop étranger à l'art. Il faut faire trop de démarches pour y être admis, trop de courbettes, trop de concessions, une fois admis, pour y être joué. Il faut compter avec les décorateurs, les costumiers, les interprètes, chanteurs et musiciens d'orchestre, tous ligués pour obtenir une satisfaction personnelle qui peut, parfois, nuire profondément à l'ouvrage. Au concert, il en va tout autrement. La part du rêve y demeure plus large et les détails matériels de l'exécution disparaissent, en quelque sorte, sous la musique. Depuis longtemps, d'ailleurs, Berlioz avait l'idée d'écrire de grands ouvrages avec chœurs, soli, morceaux symphoniques, et dans le programme qu'il fait imprimer pour

la deuxième audition de la *Symphonie Fantastique,* il déclare: « Si les quelques lignes de ce programme avaient été de nature à pouvoir être récitées ou chantées entre chacun des morceaux de la symphonie, comme les chœurs de la tragédie antique, sans doute on ne se fût pas mépris sur le sens qu'elles contiennent. » Regret profitable : dans sa « symphonie dramatique », Berlioz ne commettra plus l'erreur de confier seulement à un programme imprimé, et dont l'auditeur peut négliger la lecture, le sens même de son ouvrage. C'est le chœur qui parlera, qui exprimera ce commentaire, et d'autant mieux que la musique même viendra en aide aux paroles pour les vêtir de ces nuances que les mots n'expriment pas. Comme au théâtre antique, le chœur préparera les développements de la tragédie et les expliquera. Son rôle sera plus étendu que celui des solistes et de même importance que celui de l'orchestre.

Quant au choix du sujet, *Roméo et Juliette,* c'est une vieille affaire : cela remonte à 1827, à cette soirée du 11 septembre où Berlioz a vu pour la première fois Harriett Smithson, « grande amoureuse » de la troupe Kemble et, sortant de l'Odéon, s'est trouvé pris de deux passions, l'une pour Shakespeare, l'autre pour son interprète. Et quatre jours plus tard, Ophélie étant devenue Juliette, Berlioz, comme le dit M. Adolphe Boschot, ajoute à son désir de gloire le besoin de se faire connaître d'elle. On sait comme il y parvient, comment, tour à tour, il vainc tous les obstacles et comment il passe du bonheur le plus délicieux aux souffrances les plus atroces — réels ou bien imaginaires — la *Symphonie Fantastique* nous en garde le témoignage. Mais point elle seule : tout au long de sa vie et de son œuvre, Berlioz va rester lui-même une sorte de personnage de Shakespeare, Hamlet et Roméo tout ensemble, et quelque peu Benedict de *Beaucoup de bruit pour rien,* et puis encore Juliette et Ophélie, et Béatrice. Car il a cette faculté qu'ont possédée tous les vieux poètes, de s'identifier aux créatures de leur rêve afin de leur mieux prêter sans doute le langage humain qu'elles doivent parler pour se faire entendre de ceux qui ne sont pas poètes. Hélas! Ophélie et Juliette, en la personne d'Harriett devenues Mme Berlioz, apportent au musicien une

dot de quatorze mille francs de dettes et une mère et une sœur à nourrir. Le musicien s'est condamné aux travaux forcés. La peine s'étendra à perpétuité : la dette engendre la dette. Mais *Roméo et Juliette,* mais la *Damnation,* mais *l'Enfance du Christ* sont des tentatives d'évasion spirituelle. L'art est la seule consolation et le rêve le seul refuge. A Paris, Berlioz a vécu positivement six mois à Vérone, aux temps légendaires où les disputes des Montaigus et des Capulets ensanglantaient la ville. Il a senti son cœur battre d'émoi passionné sous les fenêtres de Juliette. Il a été en même temps l'amoureux et la jeune fille si frêle et si forte, et si ardente. Sa musique nous le dit : écoutez ces accents, ces chœurs pareils au murmure de la brise, cette frénésie et ce désespoir. Les vers que Shakespeare met dans la bouche de Mercutio :

> *O, then, I see Queen Mab hath been with you.*
> *She is the fairies'midwife, and she comes...*

lui ont dicté l'une des pages les plus étonnantes qu'un musicien ait jamais entendues chanter en lui-même et transcrites pour que d'autres partagent son ivresse. Le chœur *Jetez des fleurs pour la vierge expirée,* est d'une beauté splendide et la symphonie de Roméo au tombeau des Capulet suffirait à la gloire de n'importe quel musicien (en dépit du jugement de Berlioz lui-même qui conseillait de la retrancher « toutes les fois que la symphonie n'est pas exécutée devant un auditoire d'élite auquel le cinquième acte de la tragédie de Shakespeare n'est pas extrêmement familier ». Quant au finale, il est d'une ampleur grandiose et Gounod lui a rendu le meilleur et le mieux mérité des hommages dans sa préface aux *Lettres intimes* de Berlioz, hommage qui honore pareillement celui qui l'a écrit et celui qui en est l'objet.

Alors que Berlioz achevait l'esquisse de *Roméo,* il recevait, en mai 1839, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. En ce temps-là, pour un homme de trente-six ans, c'était une « distinction ». Ce nouveau sourire de la fortune semblait un heureux présage. Le 8 septembre, l'orchestration est achevée, et Berlioz se met en campagne pour faire jouer sa symphonie. Dans la salle du Conservatoire, il y a deux cents exécutants réunis sous la baguette du compositeur. Répé-

titions pénibles. Enfin, le 24 novembre, c'est, devant un public élégant, le concert. Le prologue est accueilli froidement. La fête, au contraire, déchaîne l'enthousiasme. L'ouvrage suscite tour à tour de vifs appludissements et des silences pleins de réserve. Il s'achève pourtant par un triomphe. Mais quand Berlioz veut profiter de ce succès et redonner *Roméo,* trois auditions ne lui laissent, au témoignage de M. Boschot, qu'onze cents francs.

Et l'année 1839, commencée dans la joie, s'achève pour lui dans la tristesse. Comme les autres.

Nous souhaitons aujourd'hui une revanche, comme pour la *Damnation.*

Plus tardive — trop tardive — elle doit être aussi complète. Ce centenaire d'un chef-d'œuvre, nos associations symphoniques se doivent de le célébrer. Et le public ami de la musique se doit de rendre à un chef-d'œuvre la place qu'il n'aurait jamais dû perdre.

§

Un imbécile (qui, par parenthèse, fût demeuré tranquille si la presse, comme il serait décent, ne publiait ni les portraits ni les propos des malfaiteurs) défigure un tableau du Louvre. La prison est sa juste récompense. Mais l'homme qui prend un *Nocturne* de Chopin, en change le rythme et l'orchestre pour le jazz (j'ai entendu cette horreur l'autre soir) court librement par la ville. Certes la musique de Chopin reste tandis que *l'Indifférent* est à jamais détérioré. Mais pourquoi les ouvrages matériels, ou plutôt la matière dont les ouvrages sont faits, est-elle seule protégée?

RENÉ DUMESNIL.

ART

Georges Salles : *Le Regard;* Plon. — André Lhote : *Traité du Paysage ;* Floury.

On n'a pas fini de discuter et de disputer sur une définition de l'émotion artistique. Correspond-t-elle à de simples manifestations sensuelles ou à une opération de l'esprit? Le beau se révèle-t-il par le truchement de notre raison ou se

répand-t-il en nous à la suite d'un choc physique? M. Georges Salles, dans son livre plein d'agrément et sans pédanterie intitulé **Le Regard,** se range de façon très catégorique parmi les sensualistes. Ce n'est pas attitude de philosophe. L'auteur, conservateur au Musée du Louvre, collectionneur curieux et averti, nous dit les joies de l'amateur. Et tous ceux qui aiment fouiller, palper, « regarder » parmi des collections, reconnaîtront la qualité de leur plaisir.

Dans *Qu'est-ce que l'art?* Tolstoï énumérait trente-six définitions du beau artistique, et, naturellement, aucune ne le laissant satisfait, il en formulait une trente-septième qui n'a sans doute pas convaincu davantage ses lecteurs. Pour M. Georges Salles, « l'art est matière, nous y adhérons par nos sens ». Il va plus loin : « Parler collection, musée, esthétique, c'est avant tout décrire des réactions optiques ». Et, pour se faire encore mieux entendre : « Cet essai ne sera guère autre chose que l'histoire d'un organe. »

Quoi! tant de si nobles émotions, tant d'évocations esthétiques ramenées à cela? à un organe? Quel scandale! Au nom du cartésianisme, M. Emile Henriot devait en gourmander l'auteur.

L'intelligence de l'amateur d'art passe donc tout à fait à l'arrière-plan : tout au plus lui demandera-t-on de s'en servir pour déterminer une attribution. Le reste du temps, il devra se contenter des réactions d'un gourmet devant un bon plat. « Il y a autour des deux jouissances le même flou, le même silence de la raison; dans les deux cas l'éveil d'une appétence, puis une rumination dans l'ombre. La seule intervention de la conscience se borne à éclairer et détailler un concert d'images, non à le transformer en idées. »

Faisons la part de tout ce qu'a de volontairement excessif un tel langage. Les propos de M. Salles ne nous déplaisent point : nous préférons aux mornes et vides abstractions des esthéticiens cette franchise du voluptueux, cette sensualité d'homme plein de désir pour les choses capables de lui donner une jouissance, choses qu'il veut regarder, caresser, posséder. Nous aimons trop palper longuement une céramique chinoise, nous éprouvons trop de plaisir à regarder un de ces Rembrandt chauds, croustillants et dorés comme

des pâtés sortant du four, pour ne pas sentir notre accord; — et nous saluons au passage à travers son livre mille trouvailles qui nous enchantent.

La question a été longuement débattue. Nous n'avons pas à y revenir. On se référerait une fois de plus aux écrits de Léonard — à sa « cause mentale » — et aussi à ceux de M. André Lhote, dont nous parlons plus loin. Nous voudrions seulement prendre quelques faits cités par M. Georges Salles pour étayer des thèses qui nous paraissent fragiles.

Si l'émotion sensible était la seule base de notre satisfaction, tout être humain serait capable de l'éprouver. M. Salles nous cite l'admiration d'un ouvrier emballeur pour les statues qu'il manipulait. Nous le croyons très volontiers. Mais l'emballeur de M. Salles n'en reste pas moins une exception. Voyez ce qui est vendu comme « statuaire », si j'ose dire, au public populaire des magasins, des foires ou des marchés... Je ne doute pas que le palais de M. Salles soit plus affiné que des palais vulgaires. Pourtant, qu'il dîne avec des gens sans culture, les réactions de chacun devant les onctueux civets ou les vins généreux seront sensiblement les mêmes. Qu'après ce dîner, il mette en face de ses convives une toile de Matisse et une grossière reproduction d'un faux Chocarne-Moreau : là se manifesteront les différences — et la fragilité de ses théories. M. Salles admirera ce que les autres n'admireront point parce qu'il est, comme le remarque M. Emile Henriot, un « connaisseur » — oui, un connaisseur, c'est-à-dire un juge qui appuie ses jugements sur des connaissances et de multiples expériences. Il a beau nous parler avec une sensualité délectable d'une petite Eve toulousaine du quinzième siècle, de « tchaïrés gonflés et transparents comme une goutte de miel », de « laques où l'or et la nacre s'engluent dans la pâte sombre des résines », d' « Utamaro délicatement jaunis », nous ne sommes pas dupes; toute une part de sa passion est allumée par son savoir, par ses réactions d'homme averti qui n'ignore rien de ce qui se rapporte aux productions des Beaux-Arts.

La position sensorielle de M. Georges Salles, logiquement poussée, serait la condamnation du commentaire artistique (quel ennui pour les critiques d'art!). Il se reconnaît pourtant

le droit de « désigner en termes d'images » ce qui le capte dans un objet. Il admet que l'on puisse parler en face d'une œuvre. Mais il reste plein de méfiance envers le commentaire écrit. Le comble du mal est représenté selon lui par l'exposition Van Gogh de 1937 où des fragments écrits de l'admirable correspondance du maître venaient éclairer le public sur l'acheminement de sa pensée parallèlement à la présentation de ses peintures. M. Salles admet parfaitement que l'on puisse proposer dans les musées des promenades guidées. Pourquoi n'admet-il pas que le guide soit l'auteur lui-même? Je pourrais dire au contraire que l'écrit me gêne moins parce que je puis en détourner les yeux tandis que je ne puis boucher mes oreilles aux propos d'un conférencier. A cette exposition de Van Gogh, j'en fus témoin, des gens, peu familiarisés avec les musées ou les livres d'art, se trouvaient retenus, émus, parce qu'on s'adressait franchement à leur intelligence pour les conduire à l'œuvre d'apparence inaccessible. Ne croyons pas trop à un sentiment primitif — il est trop corrompu aujourd'hui. Ce furent les spécialistes qui renâclèrent. Ils n'avaient que faire évidemment de ces commentaires qui rompaient avec leurs habitudes et leurs plaisirs secrets. M. Salles est-il bien sûr que le Palais de la Découverte qu'il a admiré n'agaçait pas autant les savants?

Je me méfie des professeurs d'esthétique et des musées pédagogiques — et je n'apprécie pas beaucoup non plus la monotonie et la perfection technique des modernes musées-modèles. Je ne crois pas pourtant qu'il faille souhaiter que nos musées ressemblent à ces aimables fouillis dont parle l'auteur de notre livre. Lui-même a connu les joies de l'amateur d'art habitué à dénicher chez l'antiquaire, ou dans l'encombrement d'un appartement de grand collectionneur parisien, la petite pièce rarissime. Des hommes comme lui, capables d'exercer ces choix, nous en trouvons quelques quarterons par génération. Ils sont à leur place à la tête des musées. Mais les musées ne leur sont pas destinés.

§

Si nous comparons aux anciens les paysagistes modernes, nous devons convenir que leurs vues sont singulièrement

plus bornées et moins ambitieuses leurs intentions. Le peintre ancien, par principe, se limitait à la description de l'homme. Il faisait de la figure humaine le centre et le sujet de son œuvre. Le paysage n'intervenait qu'au titre d'accessoire décoratif. Mais, si étroite et fragmentaire que soit dans l'œuvre ancienne la part réservée aux spectacles naturels, le peintre témoigne de l'immense intérêt qu'il leur porte et de son constant souci de s'intégrer à la vie universelle. Derrière l'immobile sérénité du visage, une petite fenêtre s'ouvre sur le monde : et c'est toute la terre et c'est tout le ciel. Isolons ces morceaux et nous aurons de petits tableaux magistralement construits.

Un Mantegna, un Carpaccio, un Breughel prennent prétexte d'un épisode des Testaments pour faire de la nature de minutieuses analyses où se lit leur émerveillement.

André Lhote, dans son **Traité du Paysage,** compare ces maîtres, en appuyant ses propos d'attrayantes confrontations d'images, aux paysagistes d'aujourd'hui. Avec raison, il met l'accent sur les grandes difficultés que rencontre le peintre de paysage — difficultés que son ignorance ne lui laisse même plus soupçonner. On admet trop généralement que le paysage est un genre qui s'accommode assez bien du manque de métier. Des amateurs vont planter leur chevalet dans la campagne, qui n'oseraient jamais s'attaquer à la figure, à la scène historique ou au « tableau de genre » réservé aux professionnels habiles. Or, nous dit André Lhote, le paysage est justement le sujet le plus difficile, non seulement parce qu'il implique des notions d'espace et de profondeur dont la traduction demande une série d'opérations complexes, mais surtout parce que le peintre doit suppléer au défaut d'homogénéité des détails et des divers éléments qui le composent. Un nu, une nature morte, une composition de figures possèdent en soi leur unité; mais, comment associer un ciel, un rocher, un buisson, une route, une maison, un champ de blé? Le paysagiste doit « obtenir l'unité en maintenant des rapports réels entre des éléments dissemblables. »

Et c'est alors que Lhote nous entretient du « paysage composé » où chaque détail intervient comme élément constructif et dont le type parfait ne peut être que le paysage imaginaire.

On sait quelle importance attache l'auteur à l'organisation d'un tableau et à l'architecture d'un paysage naturel. Il illustre ses démonstrations par l'étude organique de tableaux de Cuyp, de Bosch ou de cet extraordinaire Patinir qui ont poussé au plus haut degré dans le paysage l'art — ou la science — des rapports de valeurs, des compensations de volumes, des contrastes de lumière, des variations de couleur et des modulations. Il tire de leurs œuvres le schéma géométrique qui les conditionne. Il ramène leur imagination à l'observance d'un certain nombre de lois quasi mathématiques. Il cite le propos de Cézanne qui disait qu'avec « un peu de tempérament et beaucoup de science, on pouvait aller fort loin. »

Il y a de quoi surprendre le public — et aussi pas mal de peintres qui ne voient pas très bien pourquoi se mettre ainsi martel en tête au lieu de peindre tout bonnement ce qu'on voit, ce qu'on sent, et de traduire le mieux possible son émotion. Nous a-t-on assez parlé du paysage-état-d'âme! On ne peint pas seulement avec un cœur sensible. Pour s'élever au style il faut le choix, la synthèse et, en conséquence, du discernement.

Je pense que c'est pour prouver que la peinture doit être d'abord art de réflexion et afin de stimuler l'activité cérébrale de l'artiste qui doit dépasser celle du « paysagiste assoupi au bord d'une rivière » que M. André Lhote, dans sa conception si fortement intellectualisée du paysage, piétine avec tant d'allégresse le jardin de ces peintres charmants qui cultivent si gentiment leurs petites émotions. Tout ce qui compose un tableau, sa magie, son mystère, est « le résultat d'un calcul et nullement d'une inspiration... L'inspiration est une bien pauvre chose, et bien vite éteinte, devant l'étendue de l'effort à accomplir pour se mettre en règle avec les exigences du métier pictural... Le goût... cette vertu des faibles... etc. » Cet esprit de réaction peut être salutaire, mais non sans danger. Ces attitudes systématiques ont parfois des conséquences assez redoutables. Nier l'inspiration, c'est conduire à ce mécanisme pictural et même à ce mécanisme d'intention dont les tableaux bien organisés de M. Fernand Léger sont les horribles symboles. C'est revenir sans cesse à l'expérience, c'est se limiter au signe, au schéma. On boucle la boucle

pour aboutir paradoxalement à la négation de l'œuvre d'art.

Les enseignements d'André Lhote — son traité est un recueil de cours — n'en restent pas moins d'une haute importance. Après Monet, nous étions fort loin du paysage composé. Sa toile célèbre *La Débâcle* nous est toujours apparue comme l'image même de cette déliquescence, de cette espèce de fonte des couleurs et de désorganisation flottante du tableau quand le peintre délaisse tout pour partir à la recherche d'une vibration. Il faut donc apprendre à coordonner un paysage et les lois des anciens doivent servir de guide.

André Lhote atteint le fond des choses lorsqu'il associe à la décadence de l'art la décadence du public. C'est l'évidence. A l'élite des artistes forts de remonter le courant; à eux de montrer au public des œuvres suffisamment impératives et suffisamment accessibles pour opérer la réaction salvatrice. Il n'y a pas d'autre chemin. Le public et l'artiste voient petit. Les peintres anciens qui nous sont proposés pour modèles savaient ordonner un paysage et le soumettre à un rythme architectural parce qu'ils possédaient au fond d'eux-mêmes une vision du monde universelle. Je pense qu'ils allaient d'instinct au paysage microcosme pour atteindre cette calme eurythmie que nous admirons. Nous sommes moins capables à présent de voir un ensemble situé dans l'espace et dans le temps, de ne pas nous arrêter au détail accidentel et passager. Et c'est pourquoi, sans doute, nous pouvons être si charmés par les reflets fugitifs de quelques nymphéas sur un bassin ensoleillé.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

Dr G. Contenau: *L'Epopée de Gilgamesh*, poème babylonien. L'Artisan du livre, 1939.

L'Epopée de Gilgamesh dont j'ai déjà eu l'occasion de m'occuper ailleurs (1), vient d'être présenté à nouveau par le Dr Contenau. Mais l'auteur se défend de nous mettre en présence d'une nouvelle traduction critique du célèbre poème babylonien.

(1) *Cahiers Juifs*, N° 11 (mars-avril 1935).

Ce qu'il a voulu, nous dit-il, c'est mettre à la portée d'un public plus large que celui des spécialistes ce vieux texte déjà fixé par les études des éditeurs savants qui l'ont précédé. Cependant, pour que ce public étendu, auquel s'adresse le Dr Contenau, puisse pleinement goûter toutes les beautés et les particularités de l'*Epopée de Gilgamesh,* fallait-il encore faire accompagner le texte de quelques commentaires qui feraient revivre le milieu si différent du nôtre où s'est déroulée l'action du poème. C'est ce à quoi le Dr Contenau s'est appliqué avec cette compétence et cette justesse de vue qui l'ont classé depuis longtemps parmi les orientalistes les plus éminents.

L'Epopée de Gilgamesh peut être considérée avec juste raison comme l'ancêtre des poèmes épiques, et les Assyro-Babyloniens paraissent avoir été vraiment les créateurs du genre, car il ne semble pas que les Egyptiens aient connu rien de semblable. Voilà qui recule singulièrement dans le passé l'origine de l'épopée, dont la Grèce du premier millénaire avant notre ère se glorifiait avec l'*Odyssée* et le moyen âge avec la *Chanson de Roland* et les *Chansons de geste*. Au surplus, le sujet du poème babylonien est le même que celui des épopées qui lui succédèrent; c'est déjà l'histoire des aventures merveilleuses d'un héros, en l'occurrence du roi sage, mais despotique, d'Erech (Uruk), en qui conteurs et auditeurs retrouvaient un type de bravoure nationale, et dont les prouesses avaient de quoi satisfaire les imaginations les plus riches. Soyons donc reconnaissants au Dr Contenau de nous avoir montré par son exposé de l'*Epopée de Gilgamesh,* par son évocation savante du monde assyro-babylonien d'il y a 3000-4000 ans, enfin par son analyse serrée des différents textes du poème édités par Campbell Thompson et ses prédécesseurs E. Dhorme et Ebeling, combien de tout temps l'humanité a été portée vers le merveilleux, vers le mythe, vers l'éblouissement, — bref, vers tout ce qui peut l'élever au-dessus d'elle-même.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos de l'Anglais mangeur d'opium. — La critique parisienne a fait un chaleureux accueil à l'article que M. Randolph Hughes a publié ici-même, le 1er août dernier, sous le titre : *Vers la contrée du Rêve. Balzac, Gautier et Baudelaire, disciples de Quincey,* et, je tiens à le dire tout de suite, je m'en réjouis sincèrement. D'abord à cause de la valeur intrinsèque de cet article, excellent dans son ensemble, et qui, même si on croit devoir faire quelques réserves quant à l'ampleur des conclusions que l'auteur y a tirées de ses découvertes, n'en aura pas moins apporté, en tout cas, plusieurs rapprochements d'une indiscutable valeur et qui ouvrent des perspectives nouvelles. Et puis en raison des sentiments que je porte à M. Hughes, avec lequel je suis en commerce d'amitié depuis plusieurs années, chez qui j'admire une haute culture jointe à une indépendance de caractère tout à fait exceptionnelle, et dont l'aisance qu'il apporte au maniement de notre langue constitue un hommage aux lettres françaises.

Mais malheureusement il se trouve que M. Hughes, à qui une fatalité de son tempérament impose trop souvent de confondre la critique avec le jeu de massacre,m'a, en la circonstance, prétendu comprendre au nombre de ses victimes. Comme les lecteurs du *Mercure* l'ont sans doute remarqué, ce n'est pas moins de cinq ou six fois que M. Hughes, au cours de son dernier essai et tout en me donnant de l'Eminence baudelairienne, m'a mis en cause, et chaque fois pour contester l'exactitude de mes informations. Et il se trouve aussi, non moins malheureusement, qu'en tant qu'homme, je me sens peu de dispositions à tenir l'emploi de tête de Turc, comme, en tant que scoliaste, je prise infiniment davantage d'être réputé exact qu'éminent. On comprendra dès lors que, sans cesser pour cela d'applaudir au succès dont M. Hughes savoure présentement l'encens, je ne croie pas pouvoir me dispenser de réfuter ses très inattendues critiques.

Je ne les relèverai pas toutes, d'autant que plusieurs, consistant en de simples contestations sans preuves à l'appui, se prêteraient mal à la discussion (1), et puis parce qu'il me

(1) Deux exemples cependant : p. 585 du n° du 1er août, M. Hughes, mettant en doute la valeur des rapprochements que j'ai faits entre *l'Irré-*

faudrait entrer dans des minuties que l'on aurait le droit de trouver fastidieuses. Mais j'examinerai la principale qui, touchant à un point de l'histoire littéraire, présente un intérêt réel, et le lecteur jugera sur l'inanité de celle-là, de ce que peuvent valoir les autres.

M. Hughes m'a raillé, et avec une insistance toute particulière, d'avoir écrit, dans les éclaircissements qui accompagnent mon édition des *Paradis artificiels,* que *l'Anglais mangeur d'opium,* cette première adaptation française des *Confessions* de Thomas de Quincey parue sous la signature A. D. M. [Alfred de Musset] en 1828, avait passé, lors de sa publication, « complètement inaperçue ». Mon assertion lui a semblé si énorme que, pour faire éclater tout de suite et l'ignorance de la critique contemporaine et la nouveauté des révélations qu'il apportait, c'est elle qu'il a prise pour exemple et point de départ, et il l'a jugée encore assez comique en soi, assez copieusement bouffonne pour mériter de revenir,

médiable et certaines pages de Joseph de Maistre ou de Poe, écrivait : « Il est évident qu'ici Baudelaire est beaucoup plus l'obligé de Quincey que de ces deux écrivains. » Pourquoi évident? Qu'est-ce qu'une évidence qui ne s'impose pas à tous? — A la page suivante, contestant les sources auxquelles M. Vivier et moi avons rapporté l'inspiration du *Rêve parisien,* M. Hughes disait : « Il serait possible d'établir des rapprochements bien plus frappants que ceux que suggèrent ces deux critiques. » Je veux le croire et y répugne d'autant moins qu'une indication de sources n'a jamais prétendu à l'exclusivité. Mais enfin, si M. Hughes possède les possibilités qu'il affirme, que n'en a-t-il usé incontinent, au lieu de se borner à discréditer les suggestions de ses prédécesseurs?

Si, par exemple encore, je prétends, moi, que M. Hughes s'est trompé (p. 590) en expliquant la présence du nom de Jean-Baptiste Rousseau dans tel feuillet de *Pauvre Belgique,* par l'intention où aurait été Baudelaire d'assimiler « certaines particularités du style jésuitique aux afféteries » du poète des *Cantates* et des *Psaumes,* — alors qu'en réalité le nom de Rousseau figure là tout bonnement parce que le tombeau de Rousseau se trouve dans l'église bruxelloise de N. D. des Victoires, que Baudelaire venait de visiter; si je tiens que, quelques lignes plus loin, prétendant établir un rapport quelconque entre les « Notre-Dame de Quincey » et « un squelette blanc, se penchant hors d'une tombe de marbre noir suspendu au mur », M. Hughes s'est trompé une fois de plus, attendu que dans cet autre passage de *Pauvre Belgique* (manuscrit que j'étudie depuis plusieurs années) d'une part ce n'est pas ce squelette qui avait rappelé à Baudelaire les Notre-Dame de Quincey, mais une statue de *Nuestra Señora de la Soledad,* et que d'autre part ledit squelette, qui orne l'église de la Chapelle, pareillement à Bruxelles, n'avait été noté par Baudelaire que comme une curiosité locale à comparer avec le tombeau du même ordre que les Parisiens ont pu admirer à Notre-Dame du Chardonnet; bref si je me permets d'affirmer que les deux passages de *Pauvre Belgique* invoqués par M. Hughes pour démontrer l'imprégnation de Baudelaire par Quincey, ne sauraient être retenus à l'appui de sa thèse, du moins j'apporte mes motifs en même temps que mes rectifications, comme j'estime le devoir tant à mon honorable contradicteur qu'à l'exégèse baudelairienne.

à la façon d'un refrain et d'un *leit motiv*, dans son essai. Passé *inaperçu* en 1828, le *Mangeur d'opium!* alors qu'il apportait, lui, des preuves de l'influence que Thomas de Quincey, dès les environs de 1830, exerça et sur Balzac et sur Gautier! Et c'est un « éminent baudelairien » qui avait lâché cette bourde-là!... et dans une étude considérée jusqu'aujourd'hui comme sérieuse!... En vérité, n'y avait-il pas là de quoi s'égayer pendant quarante pages, — de quoi rire à perdre haleine?

Eh bien! passons en revue simplement les témoignages des bio-bibliographes qui se sont occupés de Musset et retraçons brièvement l'historique du *Mangeur* tel qu'il s'en peut dégager.

A tout seigneur tout honneur. Voici ce qu'a écrit Paul de Musset dans la biographie de son frère, « l'homme que j'ai le plus aimé, spécifiait-il, — dont j'ai été le plus fidèle ami et le confident le plus intime » :

> *Pour ne rien oublier* (1), nous citerons, *en passant, une première publication qui n'est guère connue.* Alfred, à dix-huit ans, s'estima heureux d'avoir à traduire de l'anglais un petit roman pour la librairie de M. Mame. Il avait adopté ce titre simple : « *Le Mangeur d'opium* ». L'éditeur voulut absolument : « L'Anglais mangeur d'opium. » Ce petit volume, *dont on aurait sans doute bien de la peine à retrouver un exemplaire aujourd'hui*, fut écrit en un mois. Le traducteur, sans être trop inexact, introduisit dans les rêveries du héros étranger quelques-unes des impressions que lui avait laissées le cours d'anatomie de M. Bérard. *Personne ne prit garde à cette publication sans nom d'auteur; elle disparut dans un flot de nouveautés littéraires, comme une goutte de pluie dans la mer.* (Charpentier, éd. in-8, p. 92).

Est-il nécessaire d'insister sur l'importance et la netteté catégorique de ce témoignage-là? Il me semble que non, d'autant qu'on a retrouvé une autre note du même Paul de Musset où, en face du titre du *Mangeur*, on lit : « Condamné par l'auteur. » Passons à Baudelaire. Le 9 juillet 1857, c'est dans les termes suivants qu'il annonçait à sa mère l'intention qui prendra corps dans les *Paradis artificiels :*

> *Le Mangeur d'opium* est une nouvelle traduction d'un auteur magnifique, *inconnu à Paris.*

(2) L'italique est de moi. — J. C.

Si la traduction de Musset — c'est-à-dire l'ancienne — avait été, dès 1830, « aussi *connue* qu'un des poëmes les plus célèbres de Hugo », comme l'affirme M. Hughes dans son article (p. 562) — *connue* « d'au moins la majorité des Romantiques de cette époque », comme il y a insisté p. 575, peut-on admettre avec vraisemblance que Baudelaire aurait défini Quincey « un auteur *inconnu à Paris* » ? N'est-il pas beaucoup plus croyable qu'il aurait éprouvé de sérieuses difficultés à faire accepter sa nouvelle adaptation, tant auprès d'Ernest de Calonne qui la publia dans la *Revue Contemporaine* qu'auprès de Poulet-Malassis, qui l'édita en volume?

Nous voici maintenant en 1860. *Les Paradis Artificiels* ont paru, où Baudelaire a d'ailleurs fait une allusion discrète à l'adaptation antérieure. Celle-ci cependant ne se trouve mentionnée par aucun des critiques qui saluent leur publication. Ceci encore n'est-il pas significatif? Mais poursuivons.

En 1864, Charpentier annonce une édition illustrée des *Œuvres Complètes* d'Alfred de Musset. Voilà, à coup sûr, une belle occasion de mettre à profit la renommée de *L'Anglais mangeur d'opium,* cette œuvre « aussi connue qu'un des poëmes les plus célèbres de Hugo, etc. » — permettez-moi, ami Hughes, de rire un brin à mon tour, je vous promets de ne pas le faire plus fort que vous! Cependant *l'Anglais* est écarté. Du moins une voix proteste : Charles de Mouy (dans un article de la *Revue des Provinces* que je n'ai malheureusement pu lire, car la collection de ce périodique manque à la Bibliothèque Nationale). Enfin voici donc quelqu'un, en dehors de Balzac et de Gautier, qui connaissait *L'Anglais mangeur d'opium!...* quelqu'un — sans doute le reste de cette « majorité des romantiques de l'époque » auxquels M. Hughes enseigne que cet ouvrage était familier. Mais au fait, Charles de Mouy, qui avait très certainement reçu un exemplaire des *Paradis Artificiels,* étant en rapport avec Baudelaire, connaissait-il bien l'adaptation de 1828? Le doute en vient, quand on lit dans la *Petite Revue* (t. V, p. 65) :

M. de Mouy ne s'est pas aperçu que la brochure de *l'Anglais mangeur d'opium* est une traduction faite dans un système d'infidélité du livre de Quincey, commenté d'une manière si incisive et si pro-

fonde par M. Charles Baudelaire dans son livre des *Paradis artificiels.*

Passons encore néanmoins, puisque n'ayant pu prendre connaissance de l'article de Charles de Mouy, la prudence commande de n'en pas tirer argument.

En 1865, dans cette même *Petite Revue* (8 avril, tome VI, p. 10), Ch. J. (Jolyet, je pense), écrit que, d'après Jules Claretie, Alfred de Musset a publié un conte : *L'Anglais mangeur d'opium* (Paris, Mame et Delaunay, 1828) ». Claretie, qui était un bibliophile informé, aurait-il jugé utile de signaler la chose, et Jolyet, qui en était un autre, aurait-il pris la peine de la répéter, si elle avait été notoire?

Enfin, en 1878, soit vingt et un ans après la mort de Musset et pas moins d'un demi-siècle depuis le tirage original, *l'Anglais* connaît les honneurs d'une réédition. Mais comment Arthur Heulhard qui l'a procurée, la présente-t-il? Comme un miracle, comme une inespérée résurrection! Grâce aux inlassables recherches d'un bibliophile (M. Soto), relate-t-il en substance, on a enfin retrouvé, dans une boîte de bouquiniste, sur les quais, le volume « que ni M. Paul de Musset, ni l'éditeur Charpentier, ni M. Lemerre n'ont pu dénicher ». Ainsi cet ouvrage avait *disparu* à telle enseigne que les éditeurs successifs de son auteur avaient dû renoncer à le réimprimer! Ainsi on n'avait pu le découvrir ni dans les bibliothèques publiques, ni dans les cabinets de lecture pourtant à l'époque si bien pourvus, ni dans les collections privées! Mais une aventure si particulière ne suffirait-elle pas à prouver que Paul de Musset avait dit vrai en affirmant que *l'Anglais,* lors de sa publication, avait eu le sort d' « une goutte d'eau dans la mer » ?

Je crois maintenant pouvoir me permettre de résumer et de conclure.

M. Hughes — il m'est agréable de le reconnaître une fois de plus — a victorieusement plaidé que l'influence de Quincey s'était, dès 1830 ou environ, et grâce à l'adaptation de Musset, exercée tant sur Balzac que sur Gautier, et je lui accorde pareillement bien volontiers que ceux-là, à eux seuls, valaient une vaste audience. Mais il ne s'en est pas moins trompé en induisant de cette influence sur deux hauts esprits, si parti-

culièrement préparés à goûter les beautés quinceyennes, que l'*Anglais mangeur d'opium* avait joui, lors de sa publication, « d'un certain prestige, d'une certaine popularité même » (p. 569). La vérité, si étonnante qu'elle puisse paraître, est à l'opposé, comme je viens de l'établir. « Une hirondelle ne fait pas le printemps », dit un proverbe, et « la sagesse des nations » recommande aussi de ne pas confondre *autour* avec *alentour*. Dans le même temps que la première publication d'Alfred de Musset fécondait les imaginations de Balzac et de Gautier, c'est un fait démontré par les témoignages unanimes des contemporains et des scoliastes mussettistes, qu'elle sombrait piteusement dans l'indifférence générale. Je ne peux donc pas considérer comme une erreur d'avoir écrit au sens où l'on entend communément ces mots, qu'elle avait « passé complètement inaperçue » ; je ne puis même que le maintenir, dussé-je m'attirer une fois de plus les railleries de M. Hughes (1).

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

François Piétri : *Lucien Bonaparte*, Plon. — Fleuriot de Langle : *Alexandrine Lucien Bonaparte, princesse de Canino*, Plon.

Les Bonaparte n'ont jamais brillé dans l'histoire que d'un éclat emprunté au soleil de Napoléon. Frédéric Masson, qui a consacré à cette famille de nombreux volumes bourrés d'érudition, n'est pas toujours très tendre pour ces frères et sœurs du grand homme, dans lequel on est presque tenté de voir la victime d'une smala âpre au gain et intrigante, qu'il traînait après lui comme un boulet.

Cependant, ces Bonaparte, isolés de l'aveuglant rayonnement fraternel, qui confond et mange les nuances, apparaissent humains, pétris de défauts et de qualités personnelles, reprennent vie et consistance, couleur et relief.

Le plus intéressant des Bonaparte, après Napoléon lui-même, paraît bien être Lucien. Il vient d'avoir, ainsi que

(1) M. Randolph Hughes, mobilisé par son pays dans un service de guerre, a informé la direction du *Mercure de France*, au commencement de septembre dernier, qu'il ne pourrait, jusqu'à nouvel ordre, s'occuper des commentaires suscités par son étude sur *Balzac, Gautier et Baudelaire, disciples de Quincey*. — (Note de la Rédaction).

sa seconde femme, les honneurs de deux ouvrages excellents : **Lucien Bonaparte,** de François Piétri, et **Alexandrine Lucien Bonaparte,** de Fleuriot de Langle. Il est difficile de présenter l'histoire avec plus de conscience et plus d'agrément.

On sait que Lucien fut tenu en disgrâce pendant tout le règne de Napoléon.

Il était, dit Louis Madelin dans sa préface au livre de M. Fleuriot de Langle, de tous les Bonaparte le plus naturellement ambitieux, le plus avide d'argent, de places, d'honneurs, et, disons-le, par son intelligence, le plus capable des frères de l'Empereur et le plus propre à seconder celui-ci. Or, cet ambitieux a refusé tous les trônes offerts, parce que l'Empereur mettait pour condition à tout arrangement la répudiation par Lucien de « la veuve Jouberthon » épousée par celui-ci *sans* le gré de Napoléon et gardée *contre* son gré.

Alexandrine de Bleschamp était d'une beauté qui éblouit Mme Vigée-Lebrun elle-même; instruite, intelligente et douée d'un grand charme. Que reprochait donc Napoléon à sa pauvre belle-sœur? Un passé insuffisamment reluisant, un nom trop obscur. Bref, ce mariage dérangeait son « système dynastique ».

Ce naïf désir d'un « beau mariage » pour lui et les siens oriente ce drame vers la comédie : ce n'est plus *Bérénice,* c'est le *Gendre de M. Poirier;* l'officier de fortune, qui a épousé la maîtresse de Barras et en a profité, se montre subitement d'une farouche intransigeance sur la moralité, l'étiquette et les mésalliances.

Il y a encore peut-être chez Napoléon, à l'égard de Lucien, un peu de sourde et inavouée jalousie; comme président des Cinq-Cents, Lucien lui avait facilité le coup d'Etat du 18 Brumaire, où Napoléon s'était montré fort au-dessous de son rôle. Plus tard, l'Empereur le contestera avec quelque aigreur, mais le fait est indiscutablement acquis. M. François Piétri y ajoute ces savoureux commentaires que le 18 Brumaire s'est passé, en réalité, le 19 et qu'il n'y eut pas de coup d'Etat, mais un changement, absolument légal, de régime, ordonné entièrement par Lucien Bonaparte.

Ministre de l'Intérieur, ambassadeur en Espagne, sénateur,

ce jeune homme, dévoré d'ambition, se voit donc subitement déchu de ses grandeurs par le fait de son mariage.

Un vieux fond de jacobinisme qui mijote au fond de son cœur lui permet de se draper en bon acteur dans son opposition au « tyran ». Comme Napoléon le presse de répudier sa femme et ajoute que ses ministres sont du même avis, Lucien fait observer sarcastiquement : « C'est leur métier; mes domestiques, eux aussi, trouvent que j'ai raison. »

Et on ne peut que partager l'opinion de ces domestiques. Certes, Lucien Bonaparte n'est pas un grand caractère; il n'est même pas un honnête homme, — c'est un politicien, qui chante la palinodie, trahit quand il le faut, touche des pots de vin, néglige ses devoirs et discourt sans arrêt, la main sur le cœur, quand elle n'est pas occupée à écrire quelque indigeste poème. Mais il a une qualité : il est fidèle à sa famille, à la femme qu'il a épousée et il leur sacrifiera la plus étourdissante des carrières.

Et, pourtant, ce ne sont pas les tentations qui lui ont manqué!

On est stupéfait de voir la désinvolture, le cynisme, avec lesquels cette famille insatiable se partage le monde, jongle avec les trônes, les couronnes et les peuples. Lorsqu'il veut attirer Lucien, l'Empereur lui montre une carte de l'Europe étalée sur une table et lui dit « avec une sorte de jovialité orgueilleuse » : « Prenez votre part! »

L'entrevue de Joseph et de Lucien n'est pas moins savoureuse.

> Lucien veut-il Naples? La place est bonne et vaut une liste civile considérable. Lucien, à cause du séjour, préférerait la Westphalie, où l'on peut régner « la canne à la main », et suggère d'envoyer Jérôme à Naples. « Non, Jérôme et sa femme y tiennent... » « Pourquoi pas le Portugal? » « Ce poste est nul. » Lucien, à ce compte, aime mieux la Toscane...

A aucun moment ces « fils de la Révolution » ne pensent aux peuples, qu'ils se passent et se repassent comme des jetons de trictrac. Ils sont incapables de ressentir et de comprendre le sentiment national et Napoléon dira qu'il est le seul Français de la famille. Avec une inconscience d'aven-

turiers, ils se fabriquent de faux états civils et s'affublent de faux noms.

Si la mention du mois et le quantième n'y différaient point, dit M. François Piétri, on serait presque tenté de croire que la famille utilisait, pour des fins mal définies, un acte de naissance « passe-partout » et, bien entendu, imaginaire.

Quant aux prénoms, on les change à sa fantaisie; Marianne prend celui d'Elisa, Annonciade celui de Caroline, Lucien se fait appeler Brutus et Napoléon lui-même songe à choisir un autre nom, mais finalement conserve le sien pour « son originalité et sa noble consonance ».

Bref, ces législateurs nagent en pleine illégalité et pourraient être les premiers candidats à l'application des sévérités du Code.

A défaut d'un trône, le boudeur Lucien sollicite un titre du pape. Il en obtiendra un après la chute de Napoléon. Dès lors, Lucien Bonaparte fait place au prince de Canino, qui se consacre à ses collections d'antiques et de tableaux, à ses œuvres poétiques et à ses ennuis financiers, car c'est un panier percé qui dépense, ma foi, en assez grand seigneur.

Lucien Bonaparte mourut en 1840; sa veuve, toujours remuante, lui survécut quatorze ans. Elle connut les gloires de l'école romantique et assista à l'éclosion du Second Empire qui, par tradition de famille, la tint en demi-disgrâce.

JEAN JACOBY.

LETTRES ITALIENNES

Luigi Pirandello : *Novelle per un anno*, vol. II, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *L'Avventura Novecentista*, Vallecchi, Florence. — Matteo Marangoni : *Saper Vedere*, Treves, Milan. — Piero Bargellini : *Città di Pittori*, Vallechi, Florence. — Guelfo Civinini : *Gesummorto*, Mondadori, Milan. — Tommaso Gallarati Scotti : *Vita di Dante*, Treves, Milan. — Mémento.

Les éditions Mondadori viennent de publier le second volume des **Novelle per un anno,** de Luigi Pirandello, et il est aussi abondant que le premier : 1.160 pages en petit corps. Parmi ces nouvelles, 93 s'ajoutent aux 118 du premier volume pour former les *Novelle per un anno* proprement dites. Des nouvelles de jeunesse, au nombre de 19, y ont été ajoutées. Nous possédons ainsi, en édition critique, toutes

les nouvelles du maître. J'ai déjà dit, et je suis heureux de me rencontrer en ceci avec Giovanni Papini, que c'est là, plus que dans son théâtre, qu'il faut désormais chercher le véritable Pirandello. Aussi bien, certaines de ces nouvelles ont fourni le *spunto*, l'idée première de telle ou telle pièce. Ainsi *L'Imbecille, Lumie di Sicilia, Pensaci Giacomino, Non è una cosa seria*. Parmi les nouvelles de ce deuxième volume, nous trouvons d'incontestables chefs-d'œuvre: *Donna Mimma, la Giara, la Cattura, la Rosa*, et bien d'autres. Elles sont extrêmement variées de manière et de substance. L'ironie n'en est point absente; et vers la fin du recueil, elle arrive à prendre ce tour que nous reconnaissons comme plus proprement pirandellien. Et quelle riche galerie de types humains! Fait curieux : pessimiste en général à l'égard des hommes, Pirandello a peint les femmes avec des traits de délicate sympathie. Et sans aucun sentimentalisme, ni aucune sensualité : très objectivement. Fait plus rare encore, il excelle dans la psychologie si particulière des enfants. Je cite, au hasard, *Cinci*. Mais les circonstances attirent plus particulièrement notre attention sur *Berecche et la guerre*, qu'il écrivit en 1916. On sait quelle fut en général la faiblesse des œuvres d'imagination écrites sur la guerre. La plupart ne sont que du piètre journalisme. Pirandello a mis tant de sincérité et d'intelligence dans la sienne que nous pouvons la retenir comme encore actuelle. Qu'elle puisse nous être un réconfort et un espoir. Il n'appartient qu'aux véritables hommes, aux hommes forts comme l'était Pirandello, de démêler et d'exprimer les traits permanents au milieu des fluctuations de l'histoire.

Il est agréable de parler de Massimo Bontempelli. Esprit vif et plein de générosité malgré l'acuité de son tour polémique. Et il avait mis une telle confiance en l'avenir! Nous la retrouvons dans **L'Avventura Novecentista,** qui porte comme sous-titre : *Forêt polémique* (1926-1938). Et encore : *Depuis le Réalisme Magique jusqu'au Style Naturel. Seuil de la Troisième Epoque*. Ces divers titres ne paraîtront sibyllins qu'à ceux qui ne sont pas au fait de la pensée et des doctrines de Bontempelli. Le fond de ce gros livre est fait d'articles publiés dans la revue internationale *900*, ce qui veut

dire *Vingtième Siècle*. Elle parut de 1926 à 1929 et fit quelque bruit. Cette forêt polémique n'est pas embroussaillée. Elle est claire, on s'y retrouve; d'autant plus que Bontempelli procède par thèmes généraux qui reviennent tour à tour. La matière toutefois en est très abondante, et il est difficile de la présenter toute. Choisissons au hasard. Intéressant est le parallèle que Bontempelli établit entre les auteurs français et les auteurs italiens. En France, dit-il, le livre est en général meilleur que son auteur; tandis qu'en Italie, l'auteur vaut le plus souvent mieux que son livre. Le Français a plus de métier, à cause des gros tirages du livre courant sur lequel, plus ou moins, il se modèle. L'Italien, au contraire, est en perpétuelle expérience, et presque chaque livre essaie d'apporter du nouveau. Ce peut être vrai, en ligne très générale; car il faut bien admettre que chez nous Balzac, Flaubert, Baudelaire, Verlaine ont fait aussi leur expérience; et qu'en Italie, l'Arcadie n'en a guère fait. Par ailleurs, nous apprécions que Bontempelli ait pris la liberté d'estimer à leur stricte valeur des auteurs comme Bembo et Parini, ce que nous, Italiens de l'extérieur, nous n'osions pas faire. Très judicieux aussi ce qu'il dit de la prétendue crise du théâtre. Il n'y a pas plus de crise du théâtre que de crise d'autre chose. Remplacez ce mot hypocrite par le mot propre, qui est la mort, et vous aurez la vérité : le théâtre est mort, ou à peu près. Tel que nous le connaissons, il a vécu quelque trois cents ans, c'est quelque chose. Il est remplacé par ce bon vieux spectacle qui existait avant lui et qui est éternel, parce qu'il est capable de se renouveler. Sa plus récente transformation est le ciné, et Bontempelli, avec raison, s'y intéresse vivement. Il est un des très rares hommes de lettres italiens qui en connaissent bien la nature et les possibilités. Il le propose même comme modèle à ses confrères : *L'art du cinématographe est la quintessence de l'art d'écrire.* Les idées de Bontempelli, en cela, commencent à être suivies. Après plusieurs pannes retentissantes et autres *Scipion,* le ciné italien se prépare à revenir à la manière simple qui, il y a vingt ans, fit sa gloire. Il est à la fois intéressant et rassurant de savoir que des vedettes françaises ont été appelées à participer à cette rénovation.

Bontempelli, dans sa forêt polémique, s'occupe maintes fois de sujets artistiques. Il se rencontre heureusement avec Matteo Marangoni dont le **Saper Vedere** vient d'avoir une troisième édition notablement augmentée et révisée. De plus en plus, Masaccio, Andrea del Castagno, Mantegna, Piero della Francesca nous apparaissent comme les plus grands maîtres de la peinture italienne. Nous nous étonnons que ce très grand livre, dont les jugements s'appuient sur une esthétique neuve et saine, n'ait pas encore été traduit en français. Nous en aurions grand besoin. On sait que, dans nos lycées, ont été créés des cours dits d'histoire de l'art. Ils sont confiés au professeur d'histoire, sans doute parce que, comme eû dit le père Hugo, dans histoire de l'art il y a histoire. Il y a surtout art; et celui-ci est tout à fait éliminé par l'anecdote. De sorte qu'à la place d'une simple ignorance, nous comptons dans notre enseignement une erreur de plus. Nous avons cependant des techniciens qui seraient capables d'impartir judicieusement cette discipline. Il manque une bonne formation esthétique dont notre Université est par trop dédaigneuse.

Le livre de Piero Bargellini, **Città di Pittori,** témoigne des mêmes vues et des mêmes goûts; mais il est moins technique. Il nous donne la biographie et la critique des œuvres de quelques peintres qui précédèrent ce que nous appelions naguère la grande époque, et que nous jugeons aujourd'hui non moins grands, plus grands peut-être que la plupart de ceux qui les suivirent. Ce sont Cimabue, Giotto, Buffalmacco, Simone Martini, Andrea di Buonaiuto, les Gaddi, et Masaccio. Curieux est le cas de Buffalmacco. Pendant longtemps, il ne fut connu que par les facéties que Sacchetti et Boccace racontent de lui, et par la biographie de Vasari. Si bien que les hypercritiques allemands le taxèrent de mythe vasarien. Depuis, on lui a restitué non seulement une vie propre, mais aussi un ensemble d'œuvres qui sont parmi les plus puissantes du XIVe siècle. Ces artistes, que l'on traitait jadis, je ne sais pourquoi, de primitifs, nous les sentons aujourd'hui très près de nos préoccupations. Par ailleurs, nous ne croyons plus aux théories autrefois en cours sur l'enfance de l'art et l'évolution des genres; et nous ne souscrivons plus à l'opinion de

Dante qui donnait à Giotto une supériorité très marquée sur Cimabue. Mais Dante jugeait, ou plutôt préjugeait en homme de lettres.

Le **Gesummorto** de Guelfo Civinini fait revivre une Maremme toscane que nous avons vue disparaître. Ce texte dru et d'une saveur de terroir très prononcée nous rappelle tel livre de Ferdinando Paolieri, aujourd'hui si injustement oublié. Pages nostalgiques, types d'un passé point si lointain, mais définitivement aboli. Il nous est parlé assez longuement du mystique du Monte Amiata, David Lazzaretti, qui eut en son temps une célébrité extraordinaire. Elle fut même mêlée à la politique française. Cette évocation s'appuie certainement sur des souvenirs directs. Toute cette Toscane d'autrefois revit à nos yeux avec une grande intensité. Guelfo Civinini est un écrivain du plus grand talent.

Tommaso Gallarati Scotti publie une seconde édition de sa **Vita di Dante.** A vrai dire, ce serait même une troisième; car sous sa forme première, cette *Vie de Dante* était un petit volume des collections de l'Institut italien pour le Livre du Peuple. Il avait paru en 1921. Nous avions fort apprécié sa forme concise et pleine de substance. L'auteur le développa ensuite avec tout l'appareil d'érudition convenable au sujet. Il eut à subir de vives critiques des dantologues professionnels qui, à cette époque, étaient encore terribles. Aujourd'hui, tous apprécient sans réserves l'intéressante reconstruction psychologique et doctrinale qu'a réussi à faire Tommaso Gallarati Scotti sans dépasser jamais la limite au delà de laquelle un jugement synthétique risque d'entrer dans la fantaisie. Une telle synthèse, tous les esprits n'en sont point capables; et celle-ci sera précieuse à tous ceux qui voudront pénétrer la vie morale du grand Florentin. Que dis-je, florentin? L'auteur, qui est lombard, essaie de tirer Dante à la Lombardie, prétendant que la Florence de ces temps eût été un cadre trop étroit pour un tel génie s'il y fût demeuré. Nous nous garderons d'en discuter.

Mémento. — Les études italiennes sont en très forte régression en Allemagne, si même on peut dire qu'elles y persistent. Leur plus grand représentant est Karl Vossler, vieux maintenant et qui ne publie plus guère. Nous nous félicitons qu'en France, au contraire,

elles progressent de jour en jour. Ainsi beaucoup s'adonnent chez nous à la critique dantesque, si difficile et si spéciale. On n'a pas oublié le livre du regretté Père Mandonnet. Le Docteur Lucien-Graux publie une plaquette, *Dante* (hors commerce), dont les chapitres ne sont pas seulement d'une lecture très agréable; ils témoignent en outre de connaissances approfondies. Sa critique de la théorie du P. Mandonnet, sur Béatrice-Théologie, témoigne d'une belle sûreté de jugement. — Par contre, le livre d'E. Aroux a de quoi nous étonner; et déjà par son titre : *Dante hérétique, Révolutionnaire et socialiste. Révélations d'un catholique sur le Moyen-Age* (éd. Niclauss, Paris). Voilà certes un curieux euchronisme. Il y a eu assez souvent des gens qui ont essayé de démontrer que Dante avait été un précurseur de la franc-maçonnerie. Pour avoir trouvé de l'hermétisme en un texte âpre sans doute mais très clair en sa pensée, il a fallu qu'ils n'en aient pas très bien entendu la lettre. Et en effet, nous nous en apercevons à maints passages du livre d'E. Aroux où l'on trouve les contre-sens les plus inattendus. Sans quoi, comment aurait-il pu nous présenter comme panthéiste l'esprit le plus monothéiste qui fut jamais? — Remarquable est le livre d'Alexandre Masseron : *Pour comprendre la Divine Comédie* (Desclée, de Brouwer, Paris). Il a été fait avec une telle conscience et une telle compréhension qu'il peut être d'une grande utilité non seulement aux Français qui veulent se préparer à l'étude du poème de Dante, mais aux Italiens eux-mêmes. C'est le meilleur commentaire de la *Divine Comédie* qui ait été écrit en français — Giuseppe Zoppi a publié chez Mondadori, Milan, le premier volume d'une *Antologia della Letterature italiana ad uso degli stranieri.* Il a commencé par les auteurs contemporains; ce qui peut se soutenir pour un recueil destiné aux étrangers. En tout cas le choix est excellent; et le volume d'une très belle présentation. — *Narratori d'Oggi* (Vallecchi, Florence), compilés par G. Antonini et G. B. Angioletti, avec une longue préface et des notes biographiques, font preuve d'un choix plus volontaire, je dirai presque polémique, parce que le livre est destiné à des Italiens déjà au fait de leur littérature contemporaine. Disons que de toute façon le volume offre des morceaux d'un fort grand intérêt.

PAUL GUITON.

VARIÉTÉS

A propos du cinquantenaire de la mort de Villiers de l'Isle-Adam. Confession sur sa tombe. — Il semble que,

sur le pauvre et grand Villiers de l'Isle-Adam, la destinée se soit acharnée pour le frustrer de ses droits les moins contestables, le déposséder de ses biens les plus légitimes, pour l'expulser, enfin, de « cette planète » dont il affirmait, avec amertume, qu'il se souviendrait.

Certains lui ont contesté et d'autres continuent à lui contester ses aïeux et jusqu'à son nom; maints plumitifs se sont emparés sans vergogne de sa pensée et de ses rêves. Après sa mort, ses papiers furent mis au pillage et il n'est pas jusqu'à ses cendres qui ne durent d'éviter la fosse commune qu'à la généreuse initiative de Lucien Descaves...

Or, voici que, serviteur plus enthousiaste que prudent de sa mémoire, je me suis fait l'auxiliaire involontaire du Destin mauvais en jetant le doute et l'incertitude sur les souvenirs qu'on a conservés de son visage.

Je le confesse humblement et en toute simplicité : le portrait que j'ai placé en tête de ma *Biblio-Iconographie de Villiers de l'Isle-Adam* (1) n'est pas celui de l'auteur d'*Axël.*

Voici la genèse de mon erreur.

Dans *Le Goéland* du 1er août 1938 (2), Camille Mauclair écrivait : « J'ignore aussi comment un portrait de Villiers, peint par Puvis de Chavannes qui m'en a souvent parlé avec admiration, se trouve au musée de Francfort. » Malgré ma surprise de ce qu'aucun biographe de Villiers de l'Isle-Adam n'eût jamais mentionné cette effigie de l'écrivain par un artiste célèbre, je n'avais aucune raison de douter de l'assertion d'un critique d'art connu et qui paraissait tenir le fait du peintre lui-même. Le seul point ignoré se référait à l'acheminement du tableau vers un musée d'outre-Rhin. Etant en relations épistolaires avec un professeur d'Université allemande, je lui demandai s'il ne serait pas possible d'obtenir du Conservateur du Musée de Francfort une reproduction photographique du portrait de Villiers de l'Isle-Adam par Puvis de Chavannes, figurant dans les collections confiées à sa garde. Peu de temps après, mon correspondant m'adressait la reproduction demandée. La précision de ma demande et la rapidité avec laquelle j'avais obtenu satisfaction me paru-

(1) *Mercure de France* édit., 1939.
(2) Numéro spécial consacré à Villiers de l'Isle-Adam et à Charles Cros.

rent confirmer l'exactitude du renseignement fourni par Camille Mauclair. Certes, l'image qui m'était envoyée était très différente des portraits déjà vus de l'auteur des *Contes cruels.* D'autre part, la date de 1851, indiquée par mon correspondant comme étant celle du tableau, était incompatible, d'une part, avec l'âge qu'aurait eu Villiers de l'Isle-Adam — né en 1838 — à cette époque et, d'autre part, avec l'aspect du personnage adulte représenté par le peintre. Mais, en regardant attentivement la photographie, je crus discerner que le chiffre final de la date figurant au-dessous de la signature de l'artiste pouvait tout aussi bien être un 7 non barré qu'un 1. Bref, mes doutes disparurent devant la solidité que j'attribuais à mes sources et surtout, je l'avoue, devant la joie que j'éprouvais à doter l'iconographie de Villiers de l'Isle-Adam d'une toile de maître, et c'est ainsi que je n'hésitai plus à la faire figurer en tête du catalogue que j'avais dressé de son œuvre et des différentes images de sa personne.

Je ne devais pas tarder à me repentir de ma précipitation, et de la faute que j'avais commise en ne m'entourant pas de toutes les garanties suffisantes.

Ici même, dans le *Mercure de France* du 1er juin 1939, M. Marcel Longuet a émis des doutes sur l'identité du modèle de Puvis de Chavannes avec le créateur de *Tribulat Bonhomet* et il a établi les contrastes frappants qui existent entre le tableau et les portraits authentiques de l'écrivain datant sensiblement de la même époque, notamment un croquis de Lemercier de Neuville et un médaillon reproduit en tête de l'édition d'*Elën,* dans la « Collection du Théâtre d'Art » (Paris, G. Crès et Cie, 1918).

Cependant, M. Marcel Longuet avait omis un argument qu'il s'est rappelé par la suite et qui ressort d'un article découvert et cité par lui-même dans le *Mercure de France* du 15 mars 1932. Il s'agit d'un article de Victor Cochinat qui, dans *La Causerie* du 11 décembre 1859, parlant des *Premières Poésies* d'Auguste Villiers de l'Isle-Adam, écrit, en désignant leur auteur : *un jeune poète* IMBERBE. L'épithète est convaincante : il est impossible que deux ans auparavant, Puvis de Chavannes ait fait, d'un poète imberbe en 1859, le personnage moustachu et barbu représenté par sa peinture.

Mais il y a mieux. Poursuivant son enquête, M. Marcel Longuet écrivit directement au Conservateur du Musée de Francfort — ce que j'avais eu le tort de ne pas faire — pour lui demander des précisions sur les couleurs du portrait, et il obtint la réponse suivante : « Le sujet a des cheveux noirs, des yeux marrons et une barbe foncée mêlée de gris. »

Or, tous les contemporains de Villiers de l'Isle-Adam s'accordent pour noter qu'il avait la barbe et les cheveux blonds et les yeux bleus, certains même précisent : très clair.

Il n'y a donc pas de doute ni de discussion possibles : la toile du musée de Francfort est certainement une authentique peinture de Puvis de Chavannes, mais, non moins certainement, elle ne représente pas l'écrivain des *Contes cruels.*

Je me devais à moi-même de reconnaître mon erreur; je le devais au *Mercure de France* qui, ayant eu confiance en moi, l'a publiée; je le devais à ceux qui m'ont fait l'honneur de me lire. Et si quelque chose peut m'excuser, c'est qu'en histoire littéraire, comme en histoire tout court, on n'accède à la vérité que par une succession d'erreurs, successivement rectifiées. Ayant commis celle-ci et l'ayant reconnue, j'ai la satisfaction de l'éviter à d'autres.

Je dois encore à M. Marcel Longuet de pouvoir ajouter que le tableau en question est entrée au musée de Francfort avec l'étiquette : « L'écrivain Villiers ». Cette homonymie partielle est vraisemblablement à l'origine de la confusion. J'espérais pouvoir compléter cette confession en donnant des précisions sur cet écrivain Villiers dont la physionomie, en 1851 ou 1857, tenta le pinceau de Puvis de Chavannes. Jusqu'à présent, toutes mes recherches sont demeurées vaines.

En attendant qu'il se trouve un érudit pour donner cette précision définitive sur le modèle du peintre, je prie M. Marcel Longuet de trouver ici l'expression de toute ma reconnaissance. Sa perspicacité et ses patientes recherches m'ont permis de faire et de motiver l'aveu qui précède.

§

Cette confession ne serait pas complète si je n'y ajoutais la liste des omissions qui me sont apparues depuis la publication de ma *Biblio-Iconographie de Villiers de l'Isle-Adam.*

A la vérité, celles-ci étaient prévues et j'en ai indiqué les causes dans l'Introduction de ma brochure : Villiers de l'Isle-Adam a, surtout à ses débuts, semé sa copie dans une quantité de périodiques éphémères, disparus, oubliés, dont les collections complètes n'ont pas toujours été conservées et dont le programme, parfois, paraît aussi peu compatible que possible avec le genre d'inspiration de notre auteur. La recherche de ces textes exercera longtemps encore la perspicacité et la patience des bibliographes. Bien que Villiers de l'Isle-Adam lui-même en eût prévu la réunion en volumes et que la liste de ces textes figure comme « à paraître » au verso de la couverture ou du faux-titre de certains de ses ouvrages, la plupart sont restés dans l'ombre des périodiques qui en ont eu la primeur.

Les indices les plus précieux qui puissent, en cette occurrence, servir les chercheurs, se trouvent dans la correspondance de Villiers de l'Isle-Adam, dont la publication, aussi complète que possible, demeure infiniment désirable.

C'est ainsi que, grâce à deux lettres inédites, on a pu, récemment, exhumer trois articles oubliés de l'auteur d'*Axël*.

Dans leur numéro du 6 mai 1939, les *Nouvelles Littéraires* ont reproduit un article sur les débuts de la guerre de 1870, écrit par Villiers de l'Isle-Adam... en Allemagne où le surprit la déclaration de guerre au cours d'un voyage, en compagnie de Judith et Catulle Mendès, pour assister, à Weimar, aux représentations des œuvres de Richard Wagner.

L'article parut dans le *Constitutionnel;* il est daté d'Augsbourg, 24 juillet [1870] au soir. Les *Nouvelles Littéraires* ne précisent pas dans quel numéro du grand quotidien il fut inséré. Il est probable que ce fut vers la fin de juillet 1870.

L' « inventeur » de cet article n'a pas cru devoir indiquer la filière qui lui a permis de remonter jusqu'à ce reportage, probablement unique dans la carrière journalistique de Villiers.

C'est dans une lettre à Catulle Mendès, datée de 1870, à son retour d'Allemagne, alors qu'il séjourne en Avignon, chez Mallarmé (3), que Villiers de l'Isle-Adam écrit : « J'ai envoyé

(3) Cf. G. Jean-Aubry : « Villiers de l'Isle-Adam », *Revue de Paris*, 15 novembre 1938.

quelque chose au *Constitutionnel...»* Cette lettre a figuré à la vente de M. le comte Philippon (Hôtel Drouot, 31 janvier 1939) et des extraits en sont cités au catalogue, assez copieux pour permettre d'aiguiller les recherches dans la collection du *Constitutionnel.*

Le 29 juillet 1939, les *Nouvelles Littéraires* reproduisent deux autres articles oubliés de Villiers de l'Isle-Adam. Ceux-ci datent de 1869, lors du premier voyage que les mêmes pèlerins effectuèrent dans le but officiel d'adresser à leurs journaux mandants le compte rendu de l'Exposition internationale de peinture de Munich, mais dans l'intention, plus chèrement personnelle, de rendre visite à Richard Wagner, dans sa retraite de Tribschen, près Lucerne, et d'assister, à Munich, à la répétition générale de l'*Or du Rhin.*

Le premier article, intitulé *« Le Rheingold » de Richard Wagner,* est précisément un compte rendu de cette répétition générale qui eut lieu le 27 août 1869. Il parut dans l'*Universel* (4) du mardi 21 septembre 1869, précédé d'un prudent « chapeau » intitulé *Le Théâtre de Munich* et signe J. L. (probablement J. Laurent Lapp) par lequel la direction du journal laissait à l'auteur la responsabilité de son enthousiasme wagnérien et, au point de vue politique, annexait Wagner que ses opinions avancées avaient « signalé à la haine du parti clérical ».

Le second article, *L'Exposition internationale de peinture de Munich,* fut écrit à la même époque : août 1869. L'exposition s'était ouverte le 1er août. Dans son délicieux livre de souvenirs, *Le Troisième rang du Collier* (Paris, Félix Juven, 1909), Mme Judith Gautier a raconté l'histoire de cet article que Villiers avait gardé dans sa poche, et elle en a reproduit la plus grande partie (pp. 169 à 171). M. Marcel Longuet a fait figurer le même fragment dans le tome XI et dernier des *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam* (*Mercure de France,* édit., 1931). Cet article n'était donc pas complètement oublié. Mais ce qu'on ignorait jusqu'à présent, c'était le journal auquel il avait été envoyé. Les *Nouvelles Littéraires*

(4) *L'Universel* politique et quotidien, organe de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, Paris, 13, rue du Helder. Réd. en chef : Fr. Ducuing. — Dir.-gérant : F. Millet. Premier numéro : 6 mai 1869 — dernier n° : 19 janvier 1870.

nous apprennent qu'il fut adressé au *Rappel* (5) en août 1869, sans préciser la date exacte. Il m'est possible d'ajouter qu'il fut inséré dans le numéro du 21 août 1869. Seules, les vingt dernières lignes n'avaient pas été recueillies par Judith Gautier et M. Marcel Longuet.

Pas plus que pour l'article du *Constitutionnel,* le collaborateur des *Nouvelles Littéraires* ne dévoile le fil d'Ariane qui l'a conduit à l'*Universel* et au *Rappel.*

Or, c'est encore une lettre de Villiers de l'Isle-Adam qui fournit la piste de ces deux journaux. Elle est adressée à Michel Baronnet (6), et écrite au cours du même voyage de 1869. Entre autres services qu'il demande à son ami, Villiers lui écrit :

« 1° M'envoyer deux exemplaires des journaux le *Rappel* et l'*Universel* où sont mes articles, car je ne sais plus de qui j'ai parlé. »

Le renseignement est clair. Cette lettre est d'autant plus précieuse qu'elle fournit encore une indication pour la découverte d'un autre article égaré.

Poursuivant la liste des recommandations à Baronnet, Villiers le charge de passer à la *Vogue Parisienne* reprendre un article de Catulle Mendès, devenu inutile parce que trop tardif pour ce journal, et il ajoute :

« N'oublie pas surtout de demander en même temps à M. Guibert comment il se fait que m'ayant prévenu, lui et M. Berr de Turique, que mon article sur le Dragon était prêt et à l'imprimerie, on ait répondu à Marras qu'il n'y avait rien de moi à l'imprimerie???... inouï! inouï!! insiste là-dessus. »

Baronnet n'eut pas besoin d'insister, car l'article sur *Le Dragon Impérial* de Judith Mendès avait paru dans *La Vogue*

(5) *Le Rappel,* journal politique quotidien. Rédaction : 18, rue de Valois. Administration : 15, bd Montmartre. Gérant : M. Albert Barbieux. N° 1 : 4 mai 1869.

(6) Michel Baronnet, ami d'enfance de Catulle Mendès, habitué du salon de Nina de Villard, « vague ingénieur, jouissant d'une fortune honorable, avait naguère suivi Ferdinand de Lesseps en Tunisie, quand il s'agissait d'y creuser une mer intérieure qui devait inonder le Sahara... » (Cf. Baude de Maurceley : *La vérité sur le Salon de Nina de Villard*, *Le Figaro,* 6 avril 1929).

Parisienne (7) le vendredi 13 août 1869 (4e année, n° 33, p. 4). Or, la lettre, bien que non datée, est certainement postérieure, puisqu'elle réclame des journaux datés respectivement des 21 août et 21 septembre 1869.

On connaissait l'existence de cet article qui figure dans l'énumération des chapitres d'un volume de *Mélanges littéraires* annoncé au verso du faux-titre du *Nouveau Monde* (Paris, Richard et Cie, 1880); mais jusqu'à présent, le texte semble en avoir échappé à toutes les recherches.

Qu'il me soit permis, en achevant cette confession, d'offrir aux lecteurs du *Mercure de France* ce compte rendu d'un des premiers livres de Judith Gautier, qui signait encore Judith Mendès. *Le Dragon Impérial* est un ouvrage charmant et on retrouvera, dans la critique de Villiers de l'Isle-Adam, ses idées sur la puissance créatrice du poète, idées qui lui feront tenter et réussir la merveilleuse évocation de l'Inde antique, dans *Akëdysséril*.

JOSEPH BOLLERY.

LE DRAGON IMPÉRIAL

par Madame Judith Mendès (8).

L'Exotisme résistera longtemps aux expositions, quelque *universelles* que l'affiche nous les annonce. Transporter, sous ce titre, dans un pays, les produits de pays étrangers, c'est élever, tout au plus, l'exhibition des denrées coloniales à de très hautes proportions et instituer solennellement la gloire des épices, des nouveautés et des joailleries. Mais celui qui pour se faire une idée d'un pays, s'en tiendrait à palper des étoffes, à manger des gâteaux et à boire des liqueurs, pourrait se former des opinions superficielles sur la contrée qu'il étudierait de cette façon. Transporter l'atmosphère, les coutumes, les espèces, l'odeur du terrain, la couleur du ciel, le milieu moral et historique, le passé, le *naturel* du lieu, l'impression que donne le lointain d'une ville et de son peuple, — voilà ce qui serait vraiment le trait d'une Exposition universelle! Malheureusement, pour suppléer au voyage physique et nous introduire dans les parages reculés, nous n'avons encore que la poésie, nous entendons celle qui mérite ce nom et qui reste étrangère, quoi qu'il puisse advenir, à tout ce qui n'est pas elle-même, elle seule.

(7) *La Vogue Parisienne*, journal littéraire, artistique, financier et industriel. Paris. Directeur : Berr de Turique; hebdomadaire. Fondé en 1866. Dernier n° : 9 septembre 1870.

(8) Paris, Alphonse Lemerre, 1869.

La poésie est la seule royauté dont la couronne soit éternelle, et c'est sur le sentiment de la poésie qu'est fondée la morale de l'humanité. Etre poète cela veut dire être un esprit droit, élevé, exact et savant. La morale publique d'un endroit, jugeant les coutumes antiques et universelles des mille régions du monde, et taxant d'immoral l'écrivain qui les expose partialement, vise et touche à la bouffonnerie, et le temps a fait justice de ces sortes de condamnations. La poésie est partout, de tout temps et de tout lieu et le poète est celui qui reconnaît partout son royaume, à travers l'existence très-momentanée d'ici-bas.

Si donc un poète se choisit une contrée et des peuplades étranges, lointaines, peu connues, mésestimées de sa patrie, et s'il les peint avec la magie dont son intelligence revêt toutes choses, on peut dire qu'il a mieux instruit, et mieux initié ses concitoyens que ne pourraient le faire les voyageurs les plus intrépides, car à force de pénétrer l'âme même des choses, ses descriptions deviennent de véritables visions pour le lecteur.

C'est à ce titre de visions, que le livre nouveau de Mme Judith Mendès doit être placé au rang des choses utiles et belles.

Livre utile, à cause de la science du pays qu'il révèle, et des recherches scrupuleuses qu'il a dû nécessiter; livre digne d'admiration, à cause du style limpide où il se déroule. Le *Dragon Impérial*, c'est la Chine dramatique, saisissante et compliquée; et nous défions un roman français d'exciter une intensité d'intérêt plus captivante que celle qui s'émane de ces pages. Les personnages tracés à la façon chinoise sont nets, anguleux et palpables s'il en fut de tels. Les paysages, les villes témoignent d'un prodigieux sentiment de couleur locale et d'une connaissance raffinée des détails de la vie tartare.

Au milieu du livre se dresse, plein de majesté, le Fils du Ciel, l'empereur Kang-Si; autour de lui se groupe l'intrigue vivace et multiple.

Elle se déroule en chapitres écrits d'une main déliée et puissante, et conçus par un esprit trempé de poésie. — Çà et là, des pensées d'une profondeur, d'une concision frappantes, forcent le lecteur de s'arrêter et de rêver.

Témoin cette maxime inscrite chez le solitaire : « Celui qui trouve du plaisir dans le vice et de la peine dans la vertu est encore novice dans l'un et dans l'autre ».

Nous devons résister au désir de citer les émouvantes lignes, tracées sur la muraille par le doigt sanglant de Ko-Li-Tsin, avant la mort du héros, les belles strophes que chantent les filles du bateau de fleurs, les désopilantes improvisations du poète au milieu de ce

drame sombre, et qui ont l'air du tintement des clochettes d'or suspendues au toit « retroussé des pagodes lorsque souffle le vent de la nuit ».

Le *Dragon Impérial* nous a pénétré de cette admiration particulière qu'on éprouve à la vue des riches curiosités d'un siècle ancien. Et nous engageons vivement ceux qui aiment encore les choses exquises à lire cette œuvre.

S'il nous était permis de terminer par une innocente plaisanterie, nous dirions que ce livre nous semble un peu comme ces fruits aux aromes riches et savoureux, sentant leur terroir, et cachés néanmoins sous un sol jaloux. Mais le public, guidé par son goût infaillible, ne saurait manquer, déblayant les couches épaisses de la littérature contemporaine, d'arriver jusqu'à lui pour la joie des gourmets artistiques de la France.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Le rédacteur de cette petite histoire s'inspire du mauvais exemple des « producteurs » de « films » pour présenter aux lecteurs du *Mercure de France* une vie de *Madame Bovary, née Colet,* qu'il a écrite et qui devait paraître vers la fin de cette année... De même qu'au « ciné » on allèche le spectateur en projetant, brouillés de telle sorte que la curiosité soit éveillée, mais non satisfaite, quelques épisodes du « chef-d'œuvre », lequel est généralement un parfait navet, qui « passera » la semaine d'après sur le même écran, de même je me permets de mettre sous les yeux de mes lecteurs, quatre fragments de la vie si mal connue de cette femme si méconnue, Mme Colet, née Révoil : 1°) la première passion qu'elle inspira. 2°) sa dernière étape, avant d'aborder Paris, à Tonnerre. 3°) la véritable histoire de son attentat manqué contre Alphonse Karr. 4°) le séjour qu'elle fit à Préfailles, l'année qui suivit la publication de *Madame Bovary.* L'auteur jure ses grands dieux qu'il n'a rien inventé, rien romancé, et il ne doute pas que le lecteur le croie sur parole, connaissant de longue date ses scrupules et son horreur de ces exécrables « vies romancées » ou « ranimées » que leurs ridicules mêmes n'ont pas réussi à tuer. Il se propose au reste, par la bibliographie aussi copieuse que détaillée, qu'il placera à la fin de son ouvrage, de dispenser tous apaisements quant à la véracité de son récit, et propres à convaincre les plus déterminés des sceptiques.

...Mlle Révoil pleurait d'abondance, en rimant.

Je sentis qu'il manquait quelque chose à mes songes :
C'était l'amour!... C'était l'ineffable bien,
Qui me fera trouver un cœur écho du mien;
Un cœur sublime et bon, qui m'entende et qui m'aime,
Un être qui devienne une ombre de moi-même,
Qui pense mes pensers, qui vive de mes jours.

Cette âme désenchantée était candide, tout au moins quand, plongée dans ses rêveries, ravie par les vers des poètes, elle

planait, immaculée, immatérielle, dans des régions sublimes. Un regard de son amoureux la ramenait à terre, l'hommage qu'on lui rendait, en lui rappelant qu'elle était belle, « grande et forte à douze ans comme une créole », la flattait secrètement. C'était un étudiant en droit, natif de Solliès, près Toulon. Il avait des prétentions à l'élégance, la boutonnière fleurie, « une badine à bec de corbin à la main, un lorgnon à l'œil, une casquette bouffante à la Bolivar en cachemire blanc, dont le gland battait sur ses épaules ». Il tournait sans cesse autour d'elle, hardi et timide. Le jour de la Fête-Dieu, d'une fenêtre voisine, il lançait sur son balcon, couvert d'une draperie rouge, où elle se tenait accoudée avec sa mère et ses sœurs, pour voir passer la procession, des roses, des œillets, des tubéreuses, que Mme Révoil repoussait du pied, dans la rue, pour marquer son mécontentement et qu'elle désapprouvait cette attention galante et juvénile. Le jour des Rameaux, Mlle Révoil trouvait son prie-Dieu orné de palmes fleuries. A Pâques, c'étaient des nids et des corbeilles d'œufs roses et blancs, pondus tout à coup dans sa chambre par quelque follet invisible et qui faisaient éclore des oiseaux symboliques portant au bec des devises galantes. A Noël, l'arbuste chargé de fruits confits cristallisés se dressait par enchantement dans sa cheminée. Mais elle savait qu'il n'y avait point de feu follet. L'enchanteur était son amoureux, l'apprenti greffier, qui avait gagné une de leurs servantes à sa cause. Mme Révoil renvoya la mâtine, elle eût grondé Louise si elle s'était montrée coquette. Elle ne faisait rien pour enhardir son jeune galant, mais elle était secrètement fière de cette passion qu'elle avait inspirée et jouissait de se voir enviée par ses petites camarades. Elle le leur montrait à l'église, debout près de l'arceau gothique de la chapelle où elle priait agenouillée, elle était pour lui une distraction perpétuelle, il tournait la tête vers elle, qui sentait son regard, elle semblait absorbée dans sa prière, mais elle était flattée de son attention et qu'il portât, pour mieux lui plaire, ses couleurs en cravates d'un bleu de ciel très tendre. Elle le retrouvait, au vieux Cours, passant et repassant devant l'allée où elle se tenait assise.

La mort de M. Révoil avait mis fin à cette idylle...

Ton amoureux est maintenant un petit greffier du bourg de

Solliès, aux environs de Toulon, voudrais-tu devenir Mme la greffière,

lui dit Mme Révoil, qui jamais n'eût consenti à pareille mésalliance. L'idée en avait paru si extravagante à Mlle Révoil elle-même, qu'elle éclata de rire et récita, en faisant dûment la révérence, la tirade de Dorine.

Plus tard, beaucoup plus tard, déçue, meurtrie, offensée, humiliée, elle pensait au gandin aixois qui lui avait fait la cour, et il se mêlait à ce souvenir lointain le regret d'avoir dédaigné une existence plate et médiocre.

« Là, se disait-elle, la vie eût été heureuse et paisible. »

Mais c'était encore une illusion dont elle se leurrait : à Solliès, comme à Paris, comme partout ailleurs, avec une nature comme la sienne, elle n'eût pas connu cette vie-là...

§

...La diligence gravit la *montée de Tonnerre* et s'arrêta environ midi devant l'auberge du *Lion d'or*, dont les cheminées fumaient; « elles fumaient de tous les fourneaux de la vaste cuisine embrasée; le cuisinier affairé, son bonnet de coton sur l'oreille, son tablier blanc retroussé, son grand couteau reluisant pendu à la hanche, gourmandait ses marmitons. L'hôtelier, souriant sur sa porte, faisait accueil aux voyageurs affamés. La table était dressée dans la salle à manger décorée de gravures naïves, toutes les amours célèbres passées à l'état de légendes ». Mais nul ne s'en souciait, seule Louise donnait une pensée sympathique « à ces belles héroïnes si grotesquement reproduites ». Un jour, peut-être, on la rangerait parmi elles, dans vingt-cinq, cinquante ou dans cent ans, une gravure la représenterait ainsi, muse célèbre et amoureuse, Hippolyte, couronné de lauriers, et non moins inspiré qu'elle à ses côtés. Quelque jeune femme, qui aurait son âge, qui lui ressemblerait par le « génie » et la beauté, lui sourirait, pensant à ses amours et aux vers qui les avaient célébrés, tandis que « chacun prenait place et dévorait l'invariable dîner : côtelettes, fricandeaux, dindons rôtis, crême au caramel. » La jeune Mme Colet faisait comme ses compagnons de voyage. « Bientôt le fouet du postillon claquait sous les fenêtres de la salle, précipitant comme il faisait de ses che-

vaux, l'appétit des voyageurs : « Allons, en route, messieurs et mesdames, c'est notre dernière journée, nous touchons à Paris. » Paris! mot magique, éveillant ses rêves; impatiente elle s'élançait, traînait Hippolyte, reprenait sa place dans la voiture, qui roulait vers cette cité de ses rêves...

§

... M. Alphonse Karr logeait rue de la Tour-d'Auvergne, dans un petit pavillon entouré d'un jardinet, qui était une roseraie. Il avait la passion des roses, et il avait pour elles de tendres soins. Un soldat venait, de temps à autre, lui donner un coup de main pour les arroser. Ce jour-là, il se tenait sur le seuil de son petit enclos, en bras de chemise, attendant la visite de son ami Léon Gatayes. Il était deux ou trois heures après midi. Il aperçut une femme qui, au lieu de chercher l'ombre comme les autres passants, s'avançait au milieu de la chaussée inondée de soleil, tenant à la main une ombrelle fermée. C'était une femme d'une trentaine d'années, et il l'eût trouvée belle si elle n'eût été un peu trop forte pour son goût. Arrivée à la hauteur de sa porte, elle traversa la rue, se dirigea vers lui, et lui demanda :

— N'êtes-vous pas M. Alphonse Karr?

Il acquiesça en s'inclinant.

— J'ai à vous parler, lui dit cette dame qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontrée.

— Est-il indispensable que ce soit dans la rue?

— Entrons chez vous.

Il s'effaça pour la laisser passer, mais elle lui dit :

— Non, montrez-moi le chemin.

Ce qu'il fit très galamment. Devant la loge de sa portière, il s'arrêta un instant, se pencha pour prendre sa clef, et poursuivit son chemin, l'inconnue sur les talons. Il se demandait ce que cela pouvait signifier, trouvant étrange que sa visiteuse ne se souciât point de dissimuler ses traits comme font toutes celles qui rendent visite à un monsieur inconnu. Soudain il sentit une piqûre dans le dos entre les omoplates. Se retournant aussitôt, il vit un couteau de cuisine briller au bras de l'inconnue qui s'apprêtait à le frapper de nouveau; il lui saisit au vol le poignet, et lui enleva le couteau, qui lui avait

éraflé l'omoplate et déchiré sa chemise que quelques gouttelettes de sang avaient mouchetée. Il l'avait échappé belle. Avec le plus grand flegme et toujours courtois :

— Serait-il indiscret, madame, de vous demander pourquoi vous me donnez un coup de couteau?

Alors la forcenée se mit à crier des phrases sans suite et il comprit que celle qui marchait derrière lui et qu'il avait maintenant devant lui l'assourdissant de ses plaintes, était la bonne amie de M. Cousin. Il l'invita à s'asseoir, et envoya la portière accourue chercher un fiacre. Mme Colet semblait prostrée et restait muette, accablée, comme si elle se rendait compte seulement des conséquences que pourrait avoir son acte. La voiture arrivée, M. Karr ouvrit la portière, lui donna la main pour l'y faire monter, et le cocher fouetta son cheval.

La portière de M. Karr n'eût pas été une portière si elle n'eût conté aux commères du voisinage la scène à laquelle elle avait assisté et qu'elle interpréta à sa façon...

Le lendemain, M. Sainte-Beuve se présentait rue de la Tour-d'Auvergne. Il venait de la part de M. Cousin, que Mme Colet avait mis au courant de sa folle tentative qui avait plongé le pair de France, ministre de l'Instruction publique, dans le désespoir; il priait M. Karr de lui dire ce qu'il en ferait.

Dites à M. le Ministre que je n'en ferai rien de sérieux, répondit M. Karr. Elle restera ce qu'elle est, quelque chose de ridicule, et j'ai déjà refusé ce matin les renseignements qu'on me demandait.

L'employé que la préfecture de police lui avait dépêché pour s'enquérir de ce qui s'était passé était en effet rentré bredouille.

M. Sainte-Beuve, tout à fait rassuré sur ses intentions, ne lui cacha point que M. Cousin l'avait chargé de négocier son silence ou de récompenser, de quelque façon, l'oubli de l'offense et du danger que lui avait fait courir une muse égarée.

M. Karr fit sentir à M. Sainte-Beuve qu'il était un satirique et non un spadassin de l'écritoire, et que n'ayant rien à demander, il n'avait rien à recevoir. Ecrivant pour son plaisir, rien ne lui était plus précieux que sa liberté, qu'il tenait à conserver entière...

La bienveillance était tirée, il fallut la boire, écrivait plus tard M. Karr. Elle se manifesta à l'égard de l'ambassadeur, qui peu de jours après fut nommé bibliothécaire de l'Arsenal, je crois. M. Sainte-Beuve avait déjà assez de talent et de renommée alors pour avoir des ennemis, et on prétendit dans ce temps-là, probablement à tort, qu'il avait un peu exagéré auprès du ministre les difficultés qu'il avait rencontrées à calmer mon ressentiment.

M. Sainte-Beuve était de ce monde, et même sénateur, quand M. Karr révéla l'échange de bons procédés qui le liait à M. Cousin. Il fit le mort et se garda de protester...

§

« Oh! le désert! le désert! une selle turque! un défilé dans la montagne et l'aigle qui erre dans un nuage », écrivait Flaubert à Mme Colet.

A l'aspect du désert l'infini se révèle

chantait M. Colet. La vie combine de ces rencontres bouffonnes en leur imprévu. A l'instant même où l'amant de Mme Colet souhaitait le désert, refuge où il oublierait ses misères et ses embêtements, son mari semblait l'y engager ironiquement, vantant l'agrément des thébaïdes, en des termes presque identiques.

A l'aspect du désert l'infini se révèle
Et l'esprit exalté devant tant de grandeur
Comme l'aigle fixant la lumière nouvelle
De l'infini sonde la profondeur.

M. Colet n'était point un écho railleur. Les vers prosaïques n'étaient point de lui, mais de Paul Lacroix qui les avait accouplés pour un opéra-comique dont le mari de Mme Colet devait fournir les solos, les duos, les chœurs, les marches, les airs de danse, et les ouvertures. Des romances s'y seraient glissées, comme celle-ci, reprise par toute la troupe à la fin du deuxième acte, que poussait, sous les étoiles, une langoureuse amante :

Ma belle nuit, oh! sois plus lente
Oui, tu me fais aimer et vivre.
O nuit, tandis que ma voix chante,
Mon bien-aimé d'amour s'enivre.

Mme Colet écoutait cette « rêverie du soir » avec un sourire triste, en songeant, si proche de M. Colet, qui ne s'était jamais douté de rien, des nuits qu'elle avait passées avec Gustave et sa rêverie était plus mélodieuse que celle d'Hippolyte qui rivalisait avec Félicien David, qu'il pastichait sans doute, à moins que ça ne fût avec Mozart. L'inspiration lui étant revenue, il se sentait tout aussi bien capable de rivaliser avec Rossini, collaborant avec Paul Lacroix, à quelque opéra italien.

Je vous le répète, lui écrivait-il, le sujet est très beau et très varié. Ne pourrait-on pas introduire dans la troisième partie par une transition quelconque, et pendant que le Vésuve s'affaiblirait un peu, un duo d'amour, une jolie romance? Puis ces accents passionnés, voluptueux de cette douce retraite seraient interrompus par le roulement du tonnerre au moment où on blasphémerait les Dieux. On pourrait en même temps placer dans l'orchestre quelque danse romaine qui différerait certainement des danses champêtres qu'on entendrait dans la première partie. Il serait peut-être bien dans la seconde partie de ne pas débuter par des effets aussi grands.

L'air est morne. — Le vent dort. — Chant de la pluie ou *de la source. — Rêverie. — La mer est déjà agitée. — Mais plus de rêve. — L'ouragan siffle. — L'éclair brille*, etc.

Quelques romances bien rêveuses — de petits vers — il y a dans le sujet un assez grand nombre de situations nobles et fortes.

Par ces observations techniques, M. Colet montrait le fond de son esprit qui était lymphatique, tendre et sentimental. Il s'abandonnait aussi vite, devant les obstacles, à l'inspiration qu'au découragement et n'achevait jamais ce qu'il avait entrepris.

La caravane lente
Chemine haletante
Et plantera sa tente
Quand finira le jour.

C'est en vain que M. Colet fredonnait le refrain de sa marche.

Allons, trottons,
Cheminons,
Marchons. Etc.

Il restait en panne, enfoncé dans le sable, et, désespéré, se disait qu'il ne planterait jamais sa tente place Boïeldieu, où le Vésuve non plus ne ferait éruption au milieu de l'idylle de Lacroix.

Rarement mari fut aussi aveugle que M. Colet. On avait beau lui ouvrir les yeux, il ne voyait rien, on avait beau lui corner aux oreilles que des cornes lui avaient poussé, il n'entendait rien. Ou bien il entendait tout de travers, ne voyait que la méchanceté des hommes, jaloux de son bonheur, acharnés à le détruire, l'enviant de posséder une aussi belle femme, aussi fine, aussi élégante, aussi intelligente, épouse sans reproche, mère dévouée, muse inspirée, estimée et admirée, en tout bien tout honneur, de M. Victor Cousin. L'honneur était pour M. le ministre tout autant que pour Mme Colet et il rejaillissait sur M. Colet. Cet homme heureux avait vécu sous le même toit que son épouse, née Révoil; pendant des années, il avait partagé sa couche, et, toujours amoureux d'elle, il avait joui, il jouissait encore de son corps, sans se douter qu'il avait vibré sous d'autres doigts et d'autres lèvres que les siens. Il n'avait rien compris à ses souffrances, rien à sa pâleur, ni à ses vapeurs, ni à ses soupirs, il ne s'était pas étonné de surprendre Mme Colet tour à tour, et sans motif, triste et tendre, joyeuse ou abattue. Les singularités de son humeur, il les avait mises sur le compte de la fatigue, des veilles, des courses que sa courageuse petite femme avait dû faire pour placer sa copie. Sa vie avait été bouleversée, elle était devenue une étrangère pour lui, il ne s'en était même pas aperçu... On n'était pas niais à ce point. Le drame intime qui l'avait déchirée, Mme Colet en était tout endolorie encore. Mais son chagrin l'eût étouffée si elle l'avait gardé pour elle. Mme Desbordes-Valmore avait été la seule personne à qui elle eût osé le confier.

Elle n'en pouvait plus, les nerfs douloureux, ayant mal dans sa chair et mal dans son cœur. La béatitude de M. Colet l'exaspérait, presque autant que ses opinions politiques. Les journées de février, qui l'avaient transportée d'allégresse, avaient mis hors de lui M. Colet qui,entre autres bêtises, avait aussi celle de la reconnaissance : il devait trop aux ministres de Louis-Philippe pour ne pas estimer de son devoir d'être

monarchiste. Mme Colet, qui avait sollicité pour lui et pour elle, ne se tenait point pour liée par la gratitude. La voix du sang parlait en elle, la voix du fameux conventionnel. Mme Colet avait hérité de lui la haine de la royauté et l'amour intéressé de la démocratie. Le régime déchu, qui l'avait comblée de prix, l'avait dotée d'une pension. Il s'agissait de la conserver sous le nouveau régime. Elle s'était empressée de donner des gages de son civisme, dès le 24 mars, en rimant et publiant un « chant patriotique » : *Les Grands jours de la République*. Elle promettait de publier bientôt la *Seconde Journée de la République ou la Réunion de l'Assemblée Constituante*, et en attendant elle tâchait d'attirer chez elle les représentants de cette assemblée, ceux de la gauche en particulier et en premier lieu les citoyens Eugène Pelletan et Emile de Girardin. C'est leur opinion qu'elle reflétait quand elle écrivait au baron Meyronnet de Saint-Marc, conseiller à la Cour de Cassation :

Pour moi, je ne trouve pas que tout va bien, mais j'aime le principe républicain et je pense que désirer autre chose que la République, c'est appeler la guerre civile.

M. Colet pensait, quant à lui, que la République y menait. Mais étant fataliste, il s'en remettait à la Providence du soin de détourner du pays une pareille calamité en suscitant un Roi. Pour l'instant il s'occupait de vétilles.

Cher citoyen, écrivait-il à Paul Lacroix, j'ai vu M. Sarrette samedi... M. Sarrette qui est, ma foi, un homme de fort bonne compagnie possède en effet des chants patriotiques de Méhul, Gossec, Cater, Chérubini, mais il les garde pour lui. Les planches ont été détruites, de sorte qu'il est leur dépositaire. Il veut prendre des engagements avec le gouvernement et les déposer à la Bibliothèque. Si vous voulez me garder le secret, je vous dirai que j'ai découvert un exemplaire de ces chants, dont je vous donnerai une liste. M. Sarrette m'a donné quelques détails et je puis affirmer qu'il ne possède pas seul ce petit trésor. M. Sarrette demeure rue Montmartre, n° 180, dans le passage qui conduit au bazar. Si vous le voyez, ne lui parlez pas de ma découverte. Salutations cordiales.

M. Colet était un homme heureux, et Mme Colet une femme bien malheureuse...

§

En 1857, Mme Colet choisit, pour y passer ses vacances, un site désert, sauvage, inconfortable, en harmonie avec son âme désolée. Au delà de Pornic, d'où il était séparé par la plaine désolée de Kerouar, quelques Nantais venaient de dénicher Préfailles, « un trou qui dévalait vers la mer comme le creux d'une dalle », bordé par les maisons basses des naturels. Cinq ou six mètres de galets lui servaient de plage. L'étranger logeait chez l'habitant, s'embêtait ferme jusqu'au coucher du soleil; alors on grimpait là-haut, sur le plateau, dont le versant, à gauche, surplombait la mer, et on nouait des rondes autour de la source ferrugineuse. Mme Colet se tenait à l'écart, gardant, contre son habitude, l'incognito. Personne ne la connaissait, elle ne voulait se lier avec personne. On ne savait qui elle était, d'où elle venait. Elle était triste et maussade, dégoûtée de tout, abandonnée de l'amant qui lui avait révélé l'amour, dont il lui avait parcimonieusement mesuré, à des intervalles si éloignés, les plaisirs aigus. Elle eût préféré ne s'être jamais doutée qu'une étreinte amoureuse pût être autre chose, pour elle, qu'une corvée, et ne pas se résoudre dans les déceptions et les désagréments qu'elle avait trouvés dans les bras de MM. Colet et Cousin. Elle avait quarante-six ans, aucun homme ne l'aimerait plus comme *il* l'avait aimée, quelques mois, aucun homme qui fût digne d'elle. Son éducation sentimentale et sensuelle resterait inachevée. Son humeur s'en ressentait. Un soir, en se rendant sur le plateau, les couples de baigneurs, des bourgeois de Nantes, avisèrent, debout sur un rocher, hagarde, agitée, un voile bleu voltigeant autour de son large chapeau de paille, sous la brise du soir qui plaquait sa robe blanche sur son corps robuste, cette étrange inconnue qui, d'une voix violente, tenait un discours aux naturels placides qui n'y comprenaient goutte, n'entendant que leur patois. Ils avaient l'air de s'amuser de cette folle qui leur criait :

Paysans, on exploite votre ignorance, on vient chez vous, on vous prend vos maisons pendant l'été, et que vous paie-t-on pour cela? Un prix dérisoire, une misérable somme qui ne vous permettra pas même de manger tranquillement votre pain, quand

viendront les mauvais jours de l'hiver... Je vous le répète, pour que vous le sachiez bien : paysans, on vous vole.

Les paysans considéraient la scène, goguenards. Les bourgeois de Nantes protestaient, leurs clameurs indignées couvrant la voix de la mégère. Majestueusement, Mme Colet descendit de son rocher, indifférente aux huées, sans tourner la tête, elle s'engagea dans le chemin qui menait à son logis. Le lendemain, elle déguerpissait.

Rentrée à Paris, elle se claquemura rue Vaneau et dans son chagrin, abîmée dans sa désolation, inapte à tout travail qui l'en eût distraite, sans cesse sollicitée par les souvenirs et regrets douloureux qui l'ulcéraient. Elle ne voulait voir personne, passait des heures entières étendue sur son sofa, le coude enfoncé dans un coussin, la tête appuyée à la paume de ses mains, dolente, endolorie, souffrant partout dans son cœur, dans sa chair, dans son esprit. Parfois, il lui venait un visiteur, et devant lui, quel qu'il fût, elle s'épanchait, dégorgeait le fiel qui l'étouffait, chargeant tour à tour, et défendant Musset : à l'aversion, qui allait jusqu'à l'abomination, qu'elle montrait pour Tattet, on démêlait qu'elle lui reprochait de l'avoir empêchée de river l'autre Alfred à son alcôve; sa haine frappait de ses éclats maints hommes à la ronde, MM. Villemain et Sainte-Beuve en étaient aussi férus que Flaubert, mais pour celui-ci ses invectives ressemblaient aux plaintes d'un amour blessé.

Sa seule distraction était de se rendre au jardin des Tuileries. Elle y errait comme une âme en peine...

AURIANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bainville : *Doit-on le dire?* Préface d'André Chaumeix. Librairie Arthème Fayard, Paris, 18-20, rue du Saint-Gothard.

Doit-on le dire? Jacques Bainville le disait tout de même, sous le masque de « d'Orsay » aux lecteurs de *Candide* — qui ne le sont pas tous, il s'en faut, de Voltaire. Douze années durant, de 1924 à 1936, il donna à cet hebdomadaire des épilogues sur les choses et les gens de son pays. Tangents à la politique et aux mœurs, ces petits écrits, cursifs, iro-

niques et désabusés, composent une chronique historique et les amis de Bainville ont été bien inspirés de les rassembler en volume. Doit-on les relire en ce moment-ci? Assurément, et avec profit, car ces considérations inactuelles, d'une lecture fort agréable, sont pleines d'enseignements pour l'avenir. Il est vrai que lorsqu'elles étaient actuelles elles ont été impuissantes à modifier la nature des hommes et celle des choses. Bainville s'y était philosophiquement résigné.

J'ai été surpris, et ravi, de lire sous sa plume ce « billet » :

M. François Coty éprouve d'étranges difficultés à faire paraître un journal qui s'appellera l'*Ami du Peuple* et qu'il veut vendre dix centimes, deux sous, quoiqu'il puisse lui en coûter. Mais il passe outre à la défense que lui signifient ses confrères de perdre, s'il lui plaît, de l'argent.

Si j'en avais les moyens, moi aussi je fonderais un journal, et un journal qui sans doute ne couvrirait pas ses frais.

D'abord, pour attirer la clientèle, je lui donnerais comme titre : l'*Ennemi du Peuple*...

Au risque de recevoir des pierres dans mes carreaux, je commencerais mon éditorial en ces termes : « Pauvres imbéciles ! » ou « Tristes tourtes ». J'écrirais...

Le lecteur trouvera pp. 181-2 de *Doit-on le dire?* ce que Bainville eût écrit dans l'*Ennemi du peuple* et ce qu'il écrivait dans *Candide*, qui ne passa pas pour tel, en 1928.

J'aurais bien d'autres vérités à mettre sous les yeux de mes concitoyens, disait-il. Et j'entends ceux qui m'avertissent que je révolterais tout le monde, que mon journal n'irait pas loin; que je risquerais de finir à la lanterne.

Il ne s'est trouvé personne pour avertir Bainville que Georges Darien l'avait devancé, qui, un quart de siècle plus tôt, avait trouvé ce titre pour le journal fondé par Janvion, lequel journal, où il réalisa le même programme, n'alla pas loin, l'auteur du *Voleur* ayant révolté tout le monde, y compris ses « amis » et s'il ne finit pas à la lanterne, il termina misérablement sa chienne de vie. D'Orsay, je veux dire Bainville, s'il eût connu Darien et l'eût jugé sans parti pris, n'eût pas manqué de conclure que les ennemis des lois rejoignent parfois les soutiens de l'ordre.

MM. Fayard et Cie devraient aussi publier en volume les

articles que Bainville donna à l'*Action française* et qu'on aurait profit à relire. Je reproduis, sans y changer un mot, en hommage à la mémoire de cet écrivain si clairvoyant que, personnellement, je n'ai jamais connu, l'essentiel d'un petit article que j'ai publié dans l'*Esprit français* du 10 octobre 1933 à propos de son *Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler :*

La politique est ce qui intéresse le moins nos contemporains. C'est pour eux un casse-tête chinois. Ils avouent n'y rien comprendre et les journaux ne les contrarient pas. Ils les amusent avec des reportages, des papotages, de stupides anecdotes sur la mise en scène des conférences et des négociations. Quelques augures, attachés aux gazettes, jouent aux diplomates, aussi profonds politiques que M. Clément Vautel est fin moraliste. Ces voyants extra-lucides ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. On les trompe, ils se trompent et ils trompent. La politique passe communément pour une science conjecturale. C'est au contraire une science exacte, ardue, certes, complexe, mais passionnante. Pour la pénétrer, il faut en suivre de près les manifestations, avec une attention soutenue, l'esprit critique constamment en éveil, prompt à démêler les rapports secrets des événements, à déchiffrer le sens des combinaisons, à n'être pas dupe des apparences, ni des discours. La vie des peuples est une lutte camouflée. Il faut savoir ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, connaître leurs facultés, leurs ambitions, et les moyens qu'ils emploient pour y atteindre.

M. Jacques Bainville est très au courant de tout cela. Ses petits articles de l'*Action Française* reflètent avec précision, clarté et intelligence, l'état de l'Europe et du monde. M. Bainville est bref, concis et subtil, il dit avec tact, mais hardiment, ce qu'il faut qu'on entende. Il ne fait pas de phrases, ni de sentiment. C'est un réaliste. Il suit la tradition de la monarchie française, qui était réaliste dans son essence. Elle a organisé la France et réglé ses rapports avec les autres peuples de l'Europe. Cette tradition-là, les Républiques et les deux Empires n'ont pu la répudier sous peine d'entraîner dans leur chute le pays tout entier. Il y a péril de mort à s'en écarter. Les catastrophes sont survenues chaque fois qu'on l'a tenté, ou qu'on a tenté d'innover.

M. Bainville fonde donc sa critique politique sur la tradition royale et il met en garde contre les écarts et les inconséquences qui, tôt ou tard, se paient cher.

« Plus on étudie l'histoire, écrit-il, plus on voit qu'il est peu de grands événements qui n'aient été aperçus et compris dans l'œuf, si l'on peut ainsi dire, par un petit nombre d'hommes à qui la connaissance des lois de la physique politique permet d'élucider l'avenir. Ce qui est plus rare, c'est que ces hommes-là aient été en mesure de faire prévaloir leurs vues. »

M. Bainville appartient à ce petit nombre d'hommes perspicaces, et bien qu'il ne joue aucun rôle officiel, qu'il ne soit ni ministre ni député, j'imagine que ses avis ne sont pas négligés de ceux dont c'est la fonction de diriger les destinées du pays, et qui, en matière de politique étrangère, sont de bien moins grands clercs que lui. M. Bainville se tient au-dessus des partis, n'ayant en vue que l'intérêt national, qui n'est pas le monopole d'un régime, mais le patrimoine de tous les Français.

M. Bainville, historien, reste encore un critique politique. L'histoire n'est pas ce qu'on s'imagine communément, une chronique, un récit d'événements ou de scènes. On confond la cause avec les effets. C'est la politique qui noue les alliances, trame les intrigues, brouille et embrouille les événements et provoque la guerre. A la base, il y a l'intérêt. Les plus forts ne sont pas toujours les plus puissants, ce sont les plus rusés. La ruse est de bonne guerre. M. Bainville n'en condamne pas l'usage. Il veut que la France en use aussi pour traverser les desseins de ses rivaux.

L'Histoire de deux peuples continués jusqu'à Hitler, constitue en quelque sorte des *marginalia*, des réflexions en marge de l'histoire parallèle de la France et de l'Allemagne. M. Bainville s'attache à démontrer que, depuis les Capétiens, les rois de France ont eu le souci de fomenter l'anarchie allemande pour la sauvegarde du royaume et la tranquillité de l'Europe. « Tenir sous main les affaires d'Allemagne en aussi grande difficulté qu'il se pourra », telle fut la devise formulée sous Henri II, à laquelle Richelieu conforma sa politique. Il ruina par trente ans de guerre la puissance impériale. Les traités de Westphalie bouleversèrent l'Empire.

« Modèle de toute paix sérieuse et durable avec les pays germaniques, [ces traités] comprenaient quatre éléments essentiels, harmonieusement combinés à l'effet d'interdire à l'Allemagne de redevenir un grand Etat dangereux pour la France et pour l'Europe. C'étaient le morcellement territorial et politique : l'élection, le régime parlementaire; et la garantie des vainqueurs pour maintenir le système et le faire respecter.

« Le morcellement territorial par application du particularisme germanique fut poussé aux extrêmes limites... Il y eut désormais deux mille commanderies, parmi lesquelles plus de deux cents for-

maient des Etats souverains disposant des droits régaliens et capables, surtout, de contracter des alliances à leur gré. L'Allemagne était hachée en menus morceaux, disloquée, décomposée... A côté de quelques électorats d'assez bonne taille, c'était une poussière de principautés et de villes libres, c'était Monaco, Liechtenstein, Saint-Marin et la République d'Andorre, multipliés à des centaines d'exemplaires. L'Allemagne à ce point de division et de dispersion, fut appelée la « croix des géographes ». Les cartographes eux-mêmes s'y perdaient et n'avaient pas assez de couleurs à leurs crayons pour distinguer tous ces territoires enchevêtrés les uns dans les autres.

« Si l'on se penche sur cette carte complexe, on découvre d'ailleurs que ce désordre, où rien n'avait été abandonné au hasard, était un effet de la prévoyance et de l'art politiques... En face des domaines héréditaires de la maison d'Autriche, trois électorats de force moyenne, Bavière, Saxe et Brandebourg montent la garde. Du côté de la France, au contraire, la route est libre. Sur le Rhin, pas un seul Etat vigoureux ni étendu. »

Plus que jamais on devrait relire l'*Histoire des deux peuples.*

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Politique.

Roger Morvillian : *Face à Hitler et à Mein Kampf;* chez tous les libra... 15 »

Questions militaires et maritimes

Docteur Ivan Lajos : *La vérité sur l'armée allemande;* Flammarion. 12 50

Roman

Manuel Azana : *La veillée à Benicarlo,* traduit de l'espagnol par Jean Camp; Nouv. Revue Franç. 20 »

Urbain Brouste : *Le moulin de Planselve;* Denoël. 18 »

Jean Merrien : *Abandons de postes;* Nouv. Revue Franç. 21 »

Marguerite Triaire et Trinh-Thuc-Oanh : *En s'écartant des ancêtres;* Imp. d'Extrême-Orient, Hanoï. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

« Mercure » protecteur. — Les 120 hôpitaux de la Croix-Rouge. — Cinquantenaires. — Réponse à une mise en cause. — A propos de
— Philarète Chasles et Baudelaire. — Errata. — Le Sottisier universel. —
Philarète Chasles et Baudelaire. — Errata. — Le Sottisier universel. —
Publications du « Mercure de France ».

« Mercure » protecteur.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur,

A la place d'honneur de ma petite bibliothèque se trouve le n° 422, tome CXIII du *Mercure de France*, en date du 16 février 1916.

Ce numéro de la revue que vous dirigez actuellement était dans ma musette de poilu le 23 février 1916. Ce jour-là, plusieurs éclats d'obus m'atteignirent; mais un, après avoir traversé la toile de la musette, un bloc de papier à lettres, s'arrêta dans l'épaisseur du « Mercure » qu'il déchira jusqu'à la page 271.

. . . .

Voulez-vous, je vous prie, servir un abonnement d'un an à un poilu ou à une formation de votre choix? Puisse cet abonnement combler les heures vides et cafardeuses d'un frère de souffrance et lui servir comme à moi-même de bouclier matériel!

Veuillez agréer...

HENRI D***

P. S. Je vous serai très obligé de bien vouloir faire inclure la carte ci-jointe dans le premier N° servi au futur abonné.

Voici le texte de la carte — émouvante — envoyée par notre correspondant :

Henri D*** lisait, du côté de Verdun, en février 1916, le *Mercure de France*. Un numéro du *Mercure de France* était dans sa musette. Un éclat d'obus qui aurait dû normalement arriver jusqu'au rein droit resta en panne entre les pages du *Mercure*.

Trouve comme moi, mon frère, plaisir à la lecture de cette revue, et qu'elle te protège!

Bon courage! Toute ma sympathie.

§

Les 120 hôpitaux de la Croix-Rouge. — La Croix-Rouge française a dès à présent achevé l'organisation de 120 hôpitaux auxiliaires contenant près de 14.000 lits, pour les blessés, gazés ou malades; dans les cas d'urgence, ces hôpitaux pourront recevoir des victimes civiles de bombardements aériens.

Nos soldats y seront confiés à des chirurgiens et médecins éminents; ils seront soignés par un personnel bénévole, composé essentiellement d'infirmières diplômées de la Croix-Rouge, qui les entourera d'une affectueuse sollicitude.

Mais l'entretien de ces hôpitaux exige des ressources considérables; la Croix-Rouge demande à tous les gens de cœur de faire

un généreux sacrifice pour aider à guérir les soldats qui ont versé leur sang pour la France. Envoyer les dons au Comité central, 21, rue François-Ier, Paris (8e), Chèques postaux : Paris 2.445-03, ou bien les verser directement à un hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge. — (*Communiqué.*)

§

Cinquantenaires. — C'était le décès, le 2 octobre 1889, de deux auteurs dramatiques anglais, Robert Farnie et John Bridgeman; le 5, du peintre Lucien Mélingue; le 6, du général Lebrun, qui avait retracé dans *Bazeilles-Sedan* ses souvenirs; le 7, du peintre Jules Dupré; le 13, de Mme Erard, veuve du facteur de pianos de ce nom; le 14, de Karl Mayer, un des chefs du parti démocratique de l'Allemagne.

Le 15, Loïsa Puget fermait les yeux; le 18, le doyen des artistes de l'Odéon, Langlois, *alias* Fréville, qui avait publié un *Traité de prononciation;* le 19, Louis Ier, roi de Portugal, qui laissait des traductions de quelques pièces de Shakespeare; le 20, Marius Chaumelin, directeur de la douane de Paris et critique d'art; le 21, Léouzon Le Duc, le journaliste : « C'est lui qui fut envoyé en France, par M. Guizot, pour y chercher le granit destiné au tombeau de Napoléon Ier », soulignait *la Gazette Anecdotique.*

Le 22, c'était la mort du docteur Ricord; du compositeur et chef d'orchestre Olivier Métra; d'Emile Augier; le 26, de Mme Amiati, la cantatrice; le 28, de Lambert Sainte-Croix, l'un des champions du parti orléaniste, et du comte Lepic, le peintre; le 29, d'Achille Denis, rédacteur en chef de *l'Entr'acte,* et de l'écrivain russe Nicolas Tchernischevsky.

C'était la mort, le 1er novembre 1889, de Henry Vannoy, l'artiste dramatique, qui avait créé le rôle de Cocardasse dans *le Bossu;* le 5, d'Aurélien de Courson, qui avait achevé et complété *les Moines d'Occident,* du comte de Montalembert; le 15, d'Octave Ber, de *la Liberté;* le 16, d'Auguste Havas, fils de Charles Havas, fondateur de l'*Agence* qu'il dirigeait lui-même depuis longtemps; le 16, d'Augustin Quesneville, fondateur du *Moniteur Scientifique;* le 19, de François Etcheto, le sculpteur; du P. Joseph de Bonniot, qui avait écrit maints ouvrages; le 20, de Ferdinand Heilbuth, le peintre; le 21, d'Alexandre Rapin, le paysagiste; le 22, du peintre-verrier Oudinot, à qui on doit, notamment, les vitraux de Sainte-Clotilde; le 28, du marquis Auguste de Queux de Saint-Hilaire, le philanthrope, qui laissait des écrits divers.

Le 6 novembre, à onze heures du soir, l'Exposition fermait ses

portes. Elle comptait, pour cette dernière journée, près de quatre cent mille visiteurs.

On lisait, dans *la Gazette Anecdotique :* « Il est de nouveau question de l'Académie que M. Edmond de Goncourt a rêvé de *fonder,* en opposition à celle du bout du Pont des Arts. Cette Académie ne serait ouverte qu'aux seuls gens de lettres, absolument gens de lettres. ». — G. P.

§

Réponse à une mise en cause.

Mon cher *Mercure,*

Lu rapidement par quelqu'un qui n'aurait pas présentes à la mémoire les lignes qu'a bien voulu me consacrer naguère M. Z. Tourneur, le début de la chronique de celui-ci dans le *Mercure* du 1er septembre 1939 (p. 398) pourrait laisser croire que je me rattache aux adversaires du christianisme.

Or la formation progressive de ma personnalité, *et particulièrement la connaissance et la pratique de la psychanalyse,* m'ont au contraire amené précisément au catholicisme.

Les faits psychanalytiques enseignent la nécessité de la maîtrise de soi pour une vie psychique saine : la sagesse antique l'avait déjà marqué, le christianisme l'a réaffirmé; ils enseignent que, dans le siècle, l'homme ne peut trouver le bonheur que par un amour intersexuel où l'attrait charnel soit doublé de tendresse et d'estime et où la fixation réciproque soit définitive : on a reconnu là le mariage catholique indissoluble (à l'élément surnaturel près); ils enseignent que les irrégularités familiales (concubinage, procréation illégitime, divorce, etc.) engendrent chez les enfants le malheur et la névrose : ce qui confirme les exigences de la société chrétienne. Il faut, selon moi, bien de l'aveuglement pour vouloir, comme le font en effet certains psychanalystes, tirer des découvertes de M. Freud des conclusions antichrétiennes.

Au surplus, je suis en effet scandalisé, comme l'est M. Tourneur lui-même, et ainsi que je le lui ai dit un jour, des procédés éducatifs en usage dans certains établissements, religieux ou autres. Mais les erreurs pédagogiques de tels ou tels catholiques n'engagent pas du tout l'Eglise en tant que telle; pas plus que les opinions radicalement irréligieuses de M. Freud n'engagent tous les médecins qui font usage de ses méthodes d'investigation psychologique. — ÉDOUARD PICHON, *médecin des hôpitaux de Paris, membre fondateur et ancien président de la Société psychanalytique de Paris.*

§

A propos de Quincey et de ses disciples.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le récent article, si original et si solidement documenté, de M. Randolph Hughes, relatif à l'influence de De Quincey sur Théophile Gautier, sur Balzac et sur Baudelaire, — comme j'avais déjà lu, d'ailleurs, ses précédents articles sur des sujets connus.

Bien que je n'aie nulle compétence en cette matière, j'avoue que les arguments de M. R. Hughes me paraissent bien difficiles à réfuter, et je me permets d'apporter au débat la petite remarque ci-après, qui me paraît devoir corroborer l'avis exprimé par l'auteur au sujet du retentissement, chez les esprits curieux et les littérateurs de l'époque, de la traduction (?) donnée par Musset des « Confessions d'un mangeur d'opium » de De Quincey.

A la liste : Gautier, Balzac, Baudelaire, de ses admirateurs (conscients ou non) et de ses influencés, il conviendrait sans doute d'ajouter le nom de Flaubert. On sait, en effet, qu'au nombre des projets du grand Normand figurait un roman, « La Spirale », dont la donnée générale pourrait bien être issue tout droit d'un rêve hallucinatoire et piranésien de l'opiomane. Ce projet a hanté Flaubert pendant de longues années, et certainement depuis 1852 au moins. Il en est question à plusieurs reprises dans sa correspondance (voir notamment la lettre du 27 décembre 1852 à Louise Colet), et divers commentateurs en ont fait mention. Je me contenterai de citer ici le dernier en date (probablement) d'entre eux, M. Louis Bertrand, qui, dans « Flaubert à Paris » (Les Cahiers Verts, Paris, B. Grasset, 1921), étude truculente et haute en couleur publiée à propos du centenaire de la naissance du maître normand, s'exprime ainsi :

> ...C'est alors que j'ai écrit *La Spirale*, roman philosophique et transcendental! C'est le couronnement et, si j'ose dire, la conclusion de toute mon œuvre... Mon héros est un peintre, un peintre qui a abandonné la peinture, après avoir vécu en Orient. Il a la tête pleine de formes et d'images, de choses vues ou imaginées. Enfin il a pris, en Orient, l'habitude du hachisch, et il s'en est si bien empoisonné qu'il lui suffit de respirer l'odeur de la boîte qui contient la drogue pour avoir des hallucinations... Il y a là-dedans des choses inouïes... une princesse qui se métamorphose en odalisque... l'armée des Croisés en marche à travers les montagnes de Cilicie, ...et un jardin persan tout à fait fantastique, *une ville étrange, démesurée, qui résume en elle Babylone et la Chine :* un serpent à figure de femme passe sa tête entre les créneaux des remparts. Ailleurs, un fils de roi se bat en duel avec un singe... Mon héros converse avec un pythagoricien, entend le langage des animaux et des plantes...

Le rapprochement entre « La Spirale » et De Quincey n'est, bien entendu, qu'une simple hypothèse, que je n'ai pas qualité pour discuter, mais il m'a semblé que cette supposition n'était point absurde à priori, et elle pourra peut-être mettre quelque érudit flaubertiste sur une trace encore inexplorée.

Je ne voudrais pas terminer sans exprimer à M. Randolph Hughes toute la satisfaction que j'ai éprouvée à lire, sous sa plume, la défense de Th. Gautier contre divers cuistres et pédants, et aussi la « révision des valeurs » qu'il applique à Edgar Poe, écrivain, certes, mémorable, mais fort surfait en France par une kyrielle de critiques dont le moins qu'on peut dire est que leur connaissance de la langue anglaise ne leur permet à peu près certainement point de porter sur Poe aucun jugement véritablement personnel et sérieux.

Veuillez agréer, etc. — JULES CASTIER.

§

Napol le Pyrénéen. — Sous la signature de Claude Laforêt, le *Mercure de France* (n° du 15 août 1939) donnait une étude des plus intéressantes sur la personnalité et sur l'influence, dans le domaine politique, de *la Marquise Arconati Visconti.* La sympathique figure du père de la marquise, Napoléon Peyrat, s'y trouve nécessairement retracée; aussi ai-je éprouvé quelque étonnement de ne rencontrer aucune allusion, dans le texte de Claude Laforêt, à la réputation que s'était acquise, avant de consacrer sa vie exclusivement aux soucis de la politique, le poète Napoléon Peyrat. On lui doit des poèmes d'une ardeur romantique, d'un élan soutenu et d'un souffle pathétique peu communs. Parmi les poètes de second plan, il est un de ceux qu'il serait injuste d'oublier tout à fait. Il signait d'un pseudonyme admirablement choisi, *Napol le Pyrénéen,* des vers emplis de lyrisme à la fois emporté et ingénu, tels que ceux que l'on rencontre en maintes parties du moins méconnu de ses poèmes : *Roland :*

Vous allez donc partir, cher ami, vous allez
Fuir vers notre soleil, comme les vents ailés:
    Déjà la berline jalouse
Frissonne sous le fouet, inquiète, en éveil,
Belle et fière d'aller bondir sous le soleil
    Où s'endort la brune Toulouse.

Je ne cite cette strophe que parce qu'elle est là première du poème, qui en compte vingt, et à cause des deux derniers vers. Il en est de mieux réussies dans cette évocation des villes traversées pour gagner Toulouse en venant de Paris, et de « ces plaines de

parfums, cet horizon fleuri, — l'Aveyron murmurant... », de la Garonne,

Qui voit navires bruns et verdoyants îlots
Nager dans ses eaux convulsives.

La grande image de Charlemagne, de ses pairs, des luttes suprêmes contre les Mores, du passage des Pyrénées, se dresse alors, « convulsive » aussi, aux yeux du poète :

Et Roland rugissait, et des vautours géants,
Des troupeaux d'aigles bruns, volaient en rond, béants,
Faisaient claquer leurs becs sonores,
....
Mais tu tombas, Roland! — Les monts gardent encor
Tes os, tes pas, ta voix, et le bruit de ton cor,
Et, sur leurs cimes toujours neuves,
Ont, comme un Sarrasin, une nue en turban ;
La cascade les ceint et les drape, en tombant,
De l'écharpe d'azur des fleuves...

Et le morceau de bravoure final est un appel au vieux lion mort : si vers l'Ebre, un jour, passaient par Roncevaux nos soldats, nos canons..., lève-toi, viens les voir, Roland :

Plus grande que ton oncle et que Napoléon,
Viens voir la liberté qui passe!

Et ici, on le sent, Napol le Pyrénéen, poète, cède la place au fidèle Napoléon Peyrat, ami et inspirateur dévoué des Gambetta et des autres républicains qui devinrent tôt les grands familiers de sa fille, Marie-Louise-Jeanne Peyrat, marquise Arconati-Visconti. — ANDRÉ FONTAINAS.

§

Sur le Vote plural. — L'auteur de ces lignes a lu dans le *Mercure* du 1er septembre dernier une étude merveilleusement conçue sur la *Natalité française,* signée par M. José Théry.

Il ne peut qu'approuver aussi bien les prémisses que les conclusions de cette étude magistrale.

Il demandera toutefois à son auteur la permission de contredire un de ses motifs.

M. Théry préconise, après bien d'autres publicistes, le vote familial pour parer à la natalité déficiente, ce vote accorderait aux électeurs un nombre de voix proportionné au nombre des membres de la famille dont ils sont le chef.

Ce moyen paraît au premier abord d'une justice irréprochable, le père ayant à la nomination de son mandataire un intérêt d'autant plus grand que sa famille est plus nombreuse.

Il semble que cette conception est le résultat d'une erreur d'appréciation, et l'on en trouve la preuve dans un des arguments dont l'auteur de cet article appuie sa conclusion.

Une société anonyme, dit-il, est un peu l'image d'une démocratie et, dans les décisions réservées à l'assemblée générale, les votants jouissent d'autant de voix qu'ils possèdent d'actions.

En matière de société, c'est-à-dire en matière d'intérêts purement matériels, il est juste que l'actionnaire exerce sur les affaires sociales une action proportionnelle aux intérêts dont il a la charge.

En matière d'élections législatives, il ne s'agit plus simplement d'intérêts matériels appartenant à l'électeur, mais aussi et surtout d'intérêts moraux dont la bonne ou la mauvaise gestion se répercutera sur la France entière.

Si le père d'une nombreuse famille est un homme pondéré, intelligent et de moralité certaine, il n'y aura que des avantages à multiplier la valeur et les effets de son vote.

Mais en est-il toujours ainsi? Le père d'une nombreuse famille peut être, sans que cette affirmation soit même discutable, un être sans moralité, un alcoolique, un dégénéré, un dément non reconnu administrativement comme tel, et par conséquent ayant conservé son droit de suffrage intégral; en ce cas, le vote qu'il émettra sera à peu près constamment un vote fâcheux, quelquefois stipendié et dont la nocivité sera multipliée par le nombre des enfants dégénérés qu'il aura procréés.

En présence de cette dialectique, dont l'élaboration nécessite un effort intellectuel plus que modeste, M. Théry persistera-t-il à préconiser le vote plural?

L'étude magistrale parue dans le *Mercure* paraît un sûr garant de la négative. — R. DALIDOU.

§

Philarète Chasles et Baudelaire. — Nous croyons que les lecteurs du *Mercure de France* ne seront point fâchés de trouver ici ces vers, parfois bizarres et toujours surprenants, de Philarète Chasles, sur Baudelaire.

Oubliés — (du temps que Philarète Chasles grelottait sous l'aile gauche de l'Institut) — dans une traduction d'Horace essayée par lui, ils ont été, il y a cinquante ans, communiqués par M. de Caussade à la *Revue Rétrospective*, et à nouveau oubliés. — CHARLES-AD. C.

CRITIQUE LITTÉRAIRE EN SONNETS

Après une lecture des « Fleurs du Mal », de Baudelaire.

I

Je voudrais me couper le nez
Pour l'avoir fourré dans ces pages
Où flottent les parfums volages
Des cadavres abandonnés.

Votre muse qui les déterre
Y mande ses *vers* les plus beaux
Fêter, par un vent délétère,
Leurs homonymes des tombeaux.

Ouf! quel luxe de pourritures!
Sapristi! vos caricatures
Feraient évanouir Dantan.

Une grâce à la bouche forte
Y vomit un hymne à Satan...
Ah! que le diable vous emporte!

II

Tes strophes ont pourtant cette splendeur obscène
Dont brille Cydalise au seuil d'un lupanar;
Erato soûle et malsaine
Est grosse d'un cauchemar.

Oh! mais quel charme occulte en ces pages amères
Pour que mon fouet rêveur s'abandonne à lécher
La croupe de tes chimères
Qu'il avait à cravacher!

Le vin dans tes flacons prend des teintes de bistre
Et, par un retour sinistre,
Tes lys ont un coup de sang;

Le spleen, de noir vêtu, plaque à tes allégresses
Un masque où l'effroi descend;
Tes roses sont des négresses.

III

Sigisbé de l'horreur, courtisan de l'ennui
Qui, sous le frac velu d'un Prince des Ténèbres,
Venez poser tout bas sur le soleil d'autrui,
En guise d'éteignoir, vos capuchons funèbres,

Sous prétexte qu'il a des taches de rousseur,
Sourd à votre ironie, en ma croyance altière,
Je vous laisse épouser, au fond d'un cimetière,
Votre muse macabre, ô sinistre farceur!

Je cours tremper ma lèvre à la coupe d'Horace
Pour que son vin joyeux et pur me débarrasse
De l'âpre obsession de ces versets maudits,

Et je cours, amoureux des bois et des rivières,
Dans les chants du pinson qui gazouille aux clairières
Perdre le souvenir de vos *De Profundis!*

IV

C'est impossible : un farouche idéal
Me tient empêtré dans ces songes;
J'ai, dans la tasse à l'opium infernal,
Bu, comme boivent les éponges.

Et je ne sais plus détacher mon œil
De cette Circé ténébreuse
Dont le poète, avec un fier orgueil,
M'a montré la prunelle creuse.

Grâce au rayon dont il sut la fournir
Et grâce à l'art dont il la farde,
Malgré son teint qui ne peut plus jaunir,

Oh!... malgré sa pâleur blafarde...
Dieu tout-puissant! si j'allais devenir
Amoureux de cette Camarde!...

V

Au demeurant
C'est un fier livre
Qui nous enivre
Et qui nous prend

D'un bout à l'autre;
Qui, malgré votre
Sourire amer
Comme la mer,

A mainte page
Où le cœur nage
En plein azur,

O noir fleuriste,
Fin coloriste
Du clair-obscur!

§

Errata. — Dans l'écho sur Alphonse Osbert (*Mercure* du 1er septembre, p. 508), lire : « très lumineuse intelligence », au lieu de : « très immense intelligence », et *Séon* au lieu de Léon. Alexandre Séon pouvait être dit le peintre ordinaire du Sâr, ayant illustré toutes ses œuvres. — H. M.

§

Le Sottisier universel.

[Danchet] n'est plus qu'un homme se levant à neuf heures, le mari d'une bonne femme modeste et simplement vêtue, épousée un peu après le mariage... — E. et J. de Goncourt : *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle. L'Abbé d'Olivet.*

La critique est aisée, a dit Boileau. — *Le Canard enchaîné*, 13 septembre.

SACHA GUITRY A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. [Titre d'un article]. — *L'Avenir Lorrain*, 5 juillet.

Un nombre important et émérite de jeunes filles et de jeunes gens de Nay viennent de subir avec succès les épreuves écrites du baccalauréat. A tous ces brillants élèves, nous adressons nos bien sincères condoléances. — *La Dépêche* (de Toulouse), 4 juillet.

CÉLÉBRATION DU TRICENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. [Titre d'un article]. — *L'Echo d'Alger*, 25 juin.

On demande bon presseur pour grandes pièces, de préférence marié avec femme, connaissant le travail Atelier. — *Le Petit Dauphinois*, 12 août.

Ferrari tenait des propos alarmistes sur les aviations adverses. Un inspecteur de la sûreté le fit appréhender. On le fusilla et on le trouva porteur de 17.500 francs. Le tribunal l'a condamné à dix-huit mois de prison sans sursis. — *La Loire républicaine*, 14 septembre.

Une pomme géante, pesant 750 kilos, a été récoltée par M. Marius-Jean Bozon, cultivateur, à Annemasse. Nos félicitations. — *La République du Sud-Est*, 18 septembre.

Et il se pourrait que l'Allemagne prépare l'annexion pure et simple de la Bolivie et de la Moravie. — *La Dépêche* (de Toulouse), 12 juin.

COQUILLES.

Le porte-parole a affirmé que les autorités mandchoues et japonaises n'avaient nullement l'intention de cacher la vérité sur ces incidents, à l'encontre des autorités mongoles et soviétiques, qui se sont tuées pendant plus d'un mois. — *Le Petit Marseillais*, 27 juin.

Au tribunal correctionnel. Audience du 6 juillet. Présidence de M. Caillon, ministère public; M. Poireau, président de la République. — *La France de Bordeaux*, 7 juillet.

§

Publications du « Mercure de France » :

Chronique des Pasquier. LE COMBAT CONTRE LES OMBRES, roman, par Georges Duhamel, de l'Académie française. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 17 francs. L'édition originale a été tirée à 580 exemplaires, dont 30 ex. hors commerce, sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 550 ex., numérotés de 1 à 550, à 50 fr.; 25 ex., marqués A à Z, hors commerce; 5 exemplaires, non numérotés, signés par l'auteur, hors commerce. Les exemplaires réimposés, dans le format in-octavo raisin (Japon, Hollande, Ingres), numérotés à la presse, seront tirés ultérieurement. Nous en recevons dès maintenant les souscriptions.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.